This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES

JUVENILIA

DE

THÉODORE DE BÈZE

1519-1605

Texte Latin complet avec la Traduction
des Épigrammes et des Épitaphes
et des Recherches sur la Querelle des *Juvenilia*

PAR

ALEXANDRE MACHARD

PARIS

Isidore LISEUX, Éditeur

Rue Bonaparte, n° 2

1879

LES

JUVENILIA

DE

THÉODORE DE BÈZE

Tiré à trois cents exemplaires

LES

JUVENILIA

DE

THÉODORE DE BÈZE

Texte Latin complet, avec la Traduction
des Épigrammes et des Épitaphes
et des Recherches sur la Querelle des *Juvenilia*

PAR

ALEXANDRE MACHARD

PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, nº 2
1879

255811 A

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
255811A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1913 L

THÉODORE DE BÈZE, *né à Vézelai, en Bourgogne, le 24 Juin 1519, s'éteignit âgé de quatre-vingt-six ans, le 13 Octobre 1605, au lendemain d'une grande éclipse de soleil.*

D'autres diront tous les détails d'une existence aussi connue. Il nous suffit d'être éditeur : en cette qualité, nous offrons au public les Poemata *de Bèze, communément appelés* Juvenilia.

La première édition (Paris, Conrad Badius, 1548) présente un ensemble de poèmes attestant assez la verve exubérante et variée de la Jeunesse : l'auteur les a décorés des noms de Silves, Élégies, Portraits (Icones), Épigrammes *et* Épitaphes.

La deuxième édition, revue par de

26 X 22 6

Bèze, imprimée par Henri Estienne, 1569, est déjà singulièrement mortifiée et protestante. Genève a passé par là, ou plutôt le poète a fait à ses adversaires cette concession de s'amender. Il a eu le triste courage de leur sacrifier la compagne de son exil : Candide avait fui Paris avec le bien-aimé, et la voilà proscrite une seconde fois. Elle n'a pas laissé de traces, la belle fugitive, dans l'édition de Genève : la Jeunesse non plus, et Candide est vengée.

Dès lors, que reste-t-il des Juvenilia? *Peu de chose. Des vers Phaléciens qui pleurent sur Madeleine de Bèze, sœur de notre ministre, ont remplacé (gagnons-nous au change?) les gracieux, raffinés et voluptueux hendécasyllabes à Candide. En revanche, les épigrammes se sont enrichies (est-ce bien une vraie richesse?) d'une foule de traits satiriques contre les Faux Moines, les Faux Prêtres, les Pseudépiscopes Papistiques, les Encapuchonnés Bezomastix, les Cardingaux Empourprés, ce*

bourreau de Pontife Romain, et même contre la Transsubstantiation et les cires et les lampes des sacrifices! Bref, de Bèze, devenu grave, et représentant d'un parti qui se piquait d'austérité, fit alors un choix sévère : semblable au stoïcien de la Fable, il se mutila, sous couleur de s'émonder. Ces pièces retranchées par lui, comme un excès, de la prodigue moisson des Juvenilia, *nous les avons retenues, et nous en donnons aujourd'hui la traduction littérale et rythmique.*

La dernière édition, 1597, qui parut par les soins de Venceslas Markowsky de Zastrizelli jeune, maintient les suppressions de la précédente, par égard pour la situation de Bèze, alors Docteur de l'Église de Genève et de fait successeur légitime de Calvin, dont il avait été longtemps le second.

Nous aussi, après de Bèze et les Calvinistes, nous avons fait un choix, mais dans une pensée moins austère, avec des sentiments plus littéraires que religieux : revenant à la première édition, seule

complète, non émondée, non expurgée, restée entière et touffue, nous avons cueilli dans ces Poèmes Juvéniles *les vraies fleurs de jeunesse aux joyeuses et vives couleurs, celles précisément qu'avait retranchées le zèle indiscret des Réformés : les* Épigrammes,

Læta juventutis Theodori carmina Bezæ.

Nous y joignons les Épitaphes, *qui importent tant à l'histoire.*

C'est de parti pris que nous avons négligé, sinon comme éditeur, du moins comme traducteur, les Silves, *ces forêts de bois mort* (in silvam ne ligna feras), *exercices de Rhétorique sur des sujets d'histoire profane ou sacrée; les* Icones, *portraits de héros et de dieux : ils n'intéressent plus que l'école néo-Grecque, qui n'intéresse plus personne. Les* Élégies *même n'ont pas trouvé grâce à nos yeux : elles ne sont qu'une reproduction facile des formes élégiaques Latines, et de Bèze ne nous paraît pas avoir ren-*

contré, après Ovide qu'il avoue pour maître, des accents bien nouveaux pour vanter la médiocrité ou pour dépeindre les tourments de l'amour. Bannissant donc impitoyablement tout ce qui sentait la fiction ou la Rhétorique, tout ce qui n'exprimait pas directement la vie du poète ou sa personne, nous n'avons gardé que les Épigrammes *et les* Épitaphes *pour les traduire avec amour.*

Cependant, nous avons cru devoir reproduire ici dans son intégrité, même pour les pièces non traduites, le texte Latin de l'édition originale. Ainsi le lecteur, mis à même de vérifier l'exactitude de notre version et nos motifs d'exclusion à l'égard des poèmes d'une inspiration factice ou surannée, pourra se flatter (un vrai lettré se double toujours d'un bibliophile) de posséder une édition complète des Juvenilia, *devenus si rares depuis 1548.*

A. M.

RECHERCHES

SUR LA

Querelle des « Juvenilia »

l'âge où le *Discours sur les Passions de l'Amour* devait échapper à Pascal, Théodore de Bèze, étudiant à l'Université d'Orléans, écrivait, sous la dictée de la vingtième année, à la faveur des loisirs que lui laissait le Droit civil, nombre de poésies bien nommées fugitives : car il les laissait s'égarer aux mains de ses amis, Jean Truchy, Maclot Pompon, Louis Lefort (Validus), soucieux seulement de leur plaire. Il adressait à son maître Melchior Wolmar, à Tubingen, de fréquentes

épîtres. Enfin, le supérieur d'un couvent voisin d'Orléans, J. Dampierre, l'initiait à l'art délicat des hendécasyllabes, où l'élève devait surpasser le maître en habileté, surtout quand de Bèze fit pleurer sur la fin de Dampierre les hendécasyllabes qu'il avait appris à son école.

En 1539, Orléans restituait de Bèze à Paris, qui l'appelait depuis longtemps, comme la patrie naturelle de son esprit, de laquelle il semblait ne s'être éloigné qu'un instant. Ce fils de gentilhomme y fit bonne figure : il était beau comme un prince ; d'illustres amitiés (Adrien Turnèbe, Georges Buchanan, Antoine Govéa, Salmon Macrin) lui faisaient un glorieux cortège (1). L'Amour

(1) « Mes j'é bien lieu, » écrit Pelletier, en son orthographe bizarre et dans un livre extrêmement rare aujourd'hui (p. 48), « de nommer Teodore Debeze, lequel, ayant logis propre e commode, touttefoes ùt anvie de s'approcher de nous e méme de venir fere sa table avec nous, la nous fumes tout un juer continuans non seulemant les propos que nous soulions tenir, mes ancores an réfréchissans e invantans de jour en jour de tous nouveaus avecques lui (Beze), homme tel que ses ecriz le montrent : homme *heureus en don de grace, de Nature, e de Fortune,* e qui ét chose rare, estimé antre les hommes tel qu'il étoét : bref les perfections qu'il avoèt, étoèt si bien conjoinctes an lui, e santredon-

enfin ne lui mesura pas ses caresses, plus que la gloire ses faveurs.

Paris, alors florissante école de l'humanité, le conviait à la lutte des talents (1) : animé par l'émulation, de Bèze se reprit à écrire au gré des circonstances, beaucoup pour se distraire. Les essais de sa jeune Muse recueillirent dans le cercle savant de ses Amis les suffrages les plus flatteurs. Mais l'auteur désintéressé était encore loin de s'avouer poète, jusqu'au jour où la force des choses l'y contraignit. Il s'était avisé de tirer en vers l'horoscope de François II :

noent tel aide qu'an toutes compagnies mémes des plus grans de Paris (ou vertu doèt etre prisée ou alheurs non) il étoèt bien vû, prisé e honoré. »

(*Dialogue de l'Ortografe e Prononciation Françoese departi en deus livres*, par Jacques Peletier du Mans. A Poitiers, par Jean Enguilbert de Marnef, à l'anseigne du Pelican, 1550, avec l'épigraphe : « Moins e meilheur. »)

(1) « Ce fut une belle guerre que l'on entreprit lors contre l'ignorance, dont j'attribue l'a autgarde à Sève (Selve ?), Bèze et Pelletier. »

Etienne Pasquier, *Recherches de la France*, édit. 1607, liv. VII, ch. 7.

Au même chapitre, Pasquier se range avec de Bèze « dans cette grande compagnie qui mist la main à la plume sous le Roy Henri II. »

ses Amis le saluèrent à l'unanimité Prince de l'Épigramme.

Bien plus, forçant sa modestie, ils lui firent entendre quelques-unes des raisons que donne Pline le Jeune à son ami Octavius (1), pour le décider à mettre au jour ses écrits. Peut-être de Bèze avait-il le pressentiment qu'un jour de ces luxuriantes fleurs de jeunesse, de fantaisie poétique, de badinage amoureux, où l'esprit se joue en des équivoques hardies, la méchanceté saurait extraire du poison, le grossir de son propre fiel et vomir le tout sur l'auteur. Il se rendit enfin à l'avis de ses imprudents Amis, aux désirs exprès de Wolmar, et « aussi », dit-il, « à je ne sais quelle vaine espérance de gloriole. » Alors, parmi les innombrables productions de sa jeunesse, il s'occupa de faire un choix : il dut, pour former un volume (tant il avait peu rêvé cette gloire d'auteur) tirer plus d'une pièce du fond de sa mémoire rebelle ou la mendier à ses Amis, aussi lents que sa mémoire à restituer le dépôt. Et c'est comme à regret qu'il laissa tomber ses poèmes dans le domaine public.

Conrad Badius les imprima à Paris, 1548,

(1) Lib. II, Epist. X.

pour son compte et celui de Robert Estienne, dans l'imprimerie de Josse Badius d'Assche (1), avec privilège du Parlement pour trois ans. Le portrait de l'auteur, gravé sur bois, y paraît à la seconde page : on l'y voit, âgé de vingt-neuf ans, porteur d'une longue barbe, et touchant du doigt une couronne de laurier, sur laquelle se lit ce modeste distique, de sa facture sans doute :

Vos docti docta præcingite tempora lauro :
Mi satis est illam vel tetigisse manu.

Doctes poètes, ceignez vos fronts du docte laurier:
Il me suffit, à moi, de le toucher.

Ces poèmes exprimaient les préoccupations toutes mondaines de l'auteur : peu ou point de Luthéranisme, mais de vives et solides amitiés littéraires; un amour unique, absorbant : celui de la belle Candida.

En France, en Italie, le petit livre reçut un excellent accueil, et l'auteur mille félicitations de toutes parts. Un des meilleurs poètes d'au delà les monts, Antonio Flaminio, alla jusqu'à s'écrier qu'il voyait bien cette fois que les Muses avaient passé les

(1) Jodocus Badius Ascensius.

Alpes, pour entrer en France. C'était avouer que l'Italie, dès longtemps ouverte, et vouée à la Renaissance, cessait enfin de considérer la France comme barbare : c'est de Bèze qui nous valait ce compliment. On ne lui en sut pas un long gré.

Mais alors, les Catholiques faisaient leurs délices de ces versiculets, et je m'imagine qu'ils allaient, également charmés, de l'épigramme *ad Fibulam* à l'épigramme *ad Pedem Candidæ*, comme de Bèze lui-même partageait son affection entre Candide et Audebert. L'auteur était dans leurs rangs, il faisait honneur au parti, et venait avec Ronsard, du Bellay et tant d'autres, ajouter un rayon à la gloire poétique du Catholicisme. Et qu'importe la flamme amoureuse qui brûle cet opuscule ! C'est un feu sacré : le poète est catholique.

En revanche, les Protestants s'élèvent contre ce nourrisson nouveau des bauges de Lutèce, la ville de boue, opposée à Genève, la cité du pur Évangile ; et la Réforme, qui proteste contre Athènes et l'Art ancien autant que contre Rome moderne et idolâtre, réprouve l'imitation profane, la souillure antique, à l'égal de la souillure papiste, empreintes toutes deux dans les *Poemata*.

La même année, à quelques mois seulement d'intervalle, les deux Voix font entendre un tout autre langage : Paris à son tour accuse et maudit, Genève défend et loue. Mille furieux adversaires se déchaînent contre Bèze; et tous sont cacoliques, papistiques, adorateurs de la Bête. Qui nous dira la cause de ce renversement émerveillable ?

A n'entendre que le chantre des *Poemata*, il a fui Paris « comme les rochers des Sirènes; » et Dieu même, le prenant par la main, sans oublier la femme à laquelle de Bèze s'est fiancé par serment, l'a fait aborder à Genève « comme en un port. »

Est-ce un départ ? Est-ce une fuite ? Quelle en est la cause intime et réelle ? Grande matière à controverse, qui fit longtemps la joie des théologiens inoccupés : ils se jetèrent incontinent dans cette brûlante question.

« De Bèze a fui Paris moins qu'un arrêt du Parlement, l'invitant à se purger d'une accusation de Sodomie. Mais, il n'a pas fui seul : il a pris soin d'enlever, pour charmer les ennuis de la route, la femme d'un tailleur, aucuns disent refaiseur de chausses de la rue de la Harpe, la belle Candida. Donc, sus à l'Apostat, au paillard éhonté ! »

Ainsi s'exclamaient à l'unisson les enne-

mis de Bèze. La preuve des faits immoraux qu'ils lui imputaient, ils allèrent la chercher dans ses *Poemata*. L'épigramme d'Audebert et de Candide, où l'auteur a voulu témoigner de son affection pour sa maîtresse de Paris et son ami d'Orléans, devint aussitôt à leurs yeux l'expression la plus vive et la plus claire aussi des amours infâmes qui partageaient les désirs monstrueux de Bèze. « En vérité, c'était un scandale inouï! » (1)

Le mal est qu'ils ne s'avisèrent du venin des *Juvenilia* qu'après la retraite de Bèze à Genève. Là gisait le vrai scandale.

Si de Bèze, comme il le prétend lui-même, avait eu, dès l'âge de seize ans, l'illumination de la vérité évangélique, du moins s'en était-il peu souvenu jusqu'à l'année de son hégire, et les Catholiques étaient restés bien tranquilles. Mais, le soudain éveil de cette vocation, sur laquelle ils ne comptaient guère, dut les contrister et les irriter, autant qu'elle réjouit et désarma les Protestants.

En effet, Genève, jusque-là si rigide, eut

(1) *Clamant grande nefas.*
In Cucullatos Bezomastigas.
Beza, M.D.LXIX.

des trésors d'indulgence pour le nouveau venu, le poète élève de Catulle et de Martial. D'ailleurs il confessait sa faute avec une ingénuité qui arrachait le pardon. Dans l'enquête sur la vie passée des néophytes, enquête à laquelle se livraient les Églises protestantes conformément aux instructions de l'Apôtre, il ne cacha point qu'il fût l'auteur de poèmes amoureux, un peu libres parfois, puisqu'il s'y proposait d'imiter les Anciens. L'assemblée de ses frères n'en résolut pas moins de lui confier une fonction dans l'Église : d'abord il leur parut absolument inique de faire un crime de ses erreurs à l'homme qui du papisme, ce second paganisme, venait de passer au Christ, après avoir mené, d'ailleurs, une vie honnête et sans coulpe; puis, il s'engagea de lui-même à témoigner en public combien il avait regret de son étourderie. En conséquence, « l'Assemblée des frères » le nomma professeur de Grec à Lausanne. De Bèze avoue qu'il ne s'y attendait guère.

Mais, pourquoi s'étonner de ces honneurs ? N'était-il pas une recrue aussi brillante qu'inespérée ? Il passait aux Huguenots avec la noblesse de sa naissance et de son nom, la possession des deux langues

classiques, la distinction de ses manières, qui ravissaient tous les suffrages féminins. Il n'est pas jusqu'à ce titre, maintenant conspué par les Catholiques, de poète des *Juvenilia,* qui ne lui devînt un droit à la faveur des Protestants : ils avaient enfin un poète qui, changeant de sujets et d'inspiration, chanterait les luttes, les martyres et les triomphes, toute l'ère militante et douloureuse de la Réforme. Oui, de Bèze, une fois à Genève, avec la variété de ses aptitudes et la souplesse de son talent, était l'espoir de la Réformation, le second de Calvin, c'est-à-dire le suppôt de l'Enfer.

Aussi, est-ce à de Bèze, transfuge de Paris, réfugié de Genève, converti au protestantisme, que fut intenté ce fameux procès d'immoralité, dont les pièces un peu libres des *Juvenilia* n'étaient que le prétexte : procès de parti, qui fut soulevé et repris sans cesse autour de Bèze vivant, et, loin de tomber avec lui, conserva longtemps après sa mort le don d'allumer le zèle fervent des dévots irascibles.

Cette querelle des *Juvenilia,* plus violente à coup sûr que celle du *Cid,* mais infiniment moins importante, puisque l'avenir de notre littérature nationale n'était pas en question,

réclamait un historien impartial. Et nous sommes bien disposé à l'être, nous, enfant d'un siècle dont les intérêts religieux ne suffisent plus même à réveiller le scepticisme.

Laissons donc la parole aux Accusateurs et aux Apologistes. Ils parlent tous la même langue, admirable d'éloquence, pleine de couleur et de sang : la langue de la passion. Les deux partis empruntent le plus souvent au Latin la richesse de ses invectives sonores et l'effronterie de ses mots qui ne rougissent pas. Auprès de ces grosses voix, que serait la nôtre, à nous, que la querelle des *Juvenilia* n'animera jamais de l'ardeur des passions contemporaines ?

Aussi bien, ces fougueux champions brûlent d'entrer en lice, de rompre mille lances, et m'accusent déjà de retardement.

A tout doyen, tout honneur : De Bèze a dénoncé lui-même, comme un de ses premiers et principaux adversaires, Claude de Sainctes, Théologien de Sorbonne, depuis évêque d'Évreux. Nous avons lu de ce dernier l'*Examen Doctrinæ Calvinianæ et Bezanæ De Cœna Domini*. Il y prend à partie de Bèze et Calvin, ces deux ministres qu'il soupçonne d'être « unis par des liens de conjuration plutôt que de religion. »

Mais nous n'y relevons aucune allusion aux *Juvenilia*.

Absentes du traité de C. de Sainctes, ces allusions se pressent en foule dans l'opuscule de Gabriel Fabricius, qui vient en aide au Théologien de Sorbonne : *Responsio ad Bezam Vezeliam Eceboliam*, Paris, 1567, in-8°, chez C. Frémy.

De Sainctes avait déjà cité le libelle d'un certain Michel Fabricius contre Calvin et Bèze. Au dire de Bèze, Michel et Gabriel n'étaient que les prête-noms du célèbre jurisconsulte Balduin ou Baudouin. Et cependant, Ogier, critique du P. Garasse, attribue à Gabriel Fabricius une existence propre.

Quoi qu'il en soit, dans cet étonnant pamphlet, Gabriel est bien aise de s'appuyer sur de Bèze poète, pour infirmer les décisions du théologien de Bèze sur la Cène du Seigneur. Il remue avec bonheur ce qu'il appelle la fange des *Juvenilia;* et, sous couleur de faire rougir Bèze de ses impuretés, le doux Fabricius, au nom d'Archange, ajoute, de son chef, un flux d'obscénités, qu'il fait dériver à larges flots de la Bible ou des chantres suspects de l'orgie Romaine et barbare, Juvénal, Claudien. « Ce libelle, » dit Ogier, « est à parler proprement une

Satyre Ménippée, où Fabricius dépeint Bèze de toutes ses couleurs; ne l'appellant jamais que de noms féminins, et traictant avec luy comme avec une femme la plus impudique et la plus abandonnée du monde. »

Mais, ô de Sainctes et Fabricius, vous avez beau couvrir Balduin : de Bèze le devine et le pressent derrière vous, comme le cheval de Job subodorait la guerre. Aussi, dédaigneux des soldats, c'est au chef qu'il jette ses traits. (*Bezæ ad Cl. de Xainctes Apologia I, Oper.*, tom. II). Balduin est, à ses yeux, le principal auteur de l'*Examen* signé de Sainctes; Balduin a distillé le fiel où Fabricius a trempé sa plume. Ce Balduin était donc bien terrible? Oui : l'Érudition et le Droit l'avaient formidablement armé. Mais, et surtout, c'était un transfuge : il avait quitté la secte des Calvinistes, que de Bèze venait d'embrasser; et ces deux apostats ne se pardonnaient pas leur évolution en sens contraire.

Après Balduin, les ennemis de Bèze n'ont plus rien à inventer : à peine essaieront-ils de varier par le pittoresque de l'expression la monotonie des injures. La tactique est trouvée, le mot d'ordre donné : fermer la bouche au théologien avec les poèmes des

Juvenilia; répondre à ses raisonnements, en citant des faits de sa vie privée. Et de ce mot d'ordre s'empare aussitôt avec fougue un Luthérien de la Confession d'Augsbourg, Conrad Schlusselburg, *in Theolog. Calvin.*, lib. I, folio 92 :

« *Et quanquam Beza excuset omnia, vocans sanctam urbanitatem : hæc tamen urbanitas, non Theologos in pietatis schola versantes, sed lenones effrontes et scurras spurciloquos in ludo meretricio a Thaide vel Candida profuga eruditos decet. Unde haud dubie noster ille Beza flosculos suarum elegantiarum decerpsit.*

« Bèze a beau tout excuser, appeler saintes ses plaisanteries : ces plaisanteries cependant conviennent moins à des Théologiens fréquentant l'école de la piété qu'à d'effrontés prostitueurs, à d'obscènes bouffons, formés à l'école des courtisanes par Thaïs ou Candida la fugitive. C'est chez elles (il n'en faut pas douter) que Bèze est allé cueillir la fine fleur de ses élégances. »

Quel prétexte à cette sortie furibonde? Les *Juvenilia?* Non; mais deux Dialogues sur la Cène du Seigneur, où de Bèze avait retrouvé toute la verve de ses Épigrammes.

Bien plus, voulant ruiner l'autorité de

Bèze en tant que biographe de Calvin, Giulelmus Reginaldus, auteur du *Calvino-Turcismus*, appelle encore à la rescousse le grand Schlusselburg, sans le secours duquel il n'ose attaquer en personne le poète des *Juvenilia* :

« Voilà la vérité sur la vie et les mœurs de Calvin. Théodore de Bèze écrivit là dessus autrement; mais ses contradicteurs prouvent la vérité de ces faits, que les Calvinistes n'ont jamais clairement ni solidement réfutés. En effet, en ce qui touche le témoignage de Bèze, Bèze, disent-ils (et c'est à Schlusselburgius que Reginaldus cède ici la parole), s'est rendu célèbre par la même hérésie et presque le même péché que Calvin : l'histoire de la courtisane Candide (et d'Audebert) en témoigne. Personne ne peut donc se fier à Bèze en ce point. » — « Oui, sans doute, » reprend Reginaldus, « auprès d'un homme modéré et impartial les plus fortes affirmations de Bèze ne peuvent avoir aucune valeur, si ce que disent ses contradicteurs est vrai. »

Il cite de nouveau Schlusselburg :

« *Constat a pueritia Bezam imbibisse vatum impudicitiam*, etc. »

« Il est certain que Bèze a bu dès l'enfance toute l'impudeur des poètes... »

Reproches auxquels ce dernier n'a pas dû rester insensible, puisqu'il les a reproduits à la lettre, en vue de les réfuter, dans son Épître Apologétique à André Duditius. (Nous en donnons la traduction à la fin de ces Recherches.)

En 1556, l'auteur inconnu du *Passevent Parisien respondant à Pasquin Romain* (1) ne manque pas de dire leur fait à tous les prétendus Réformateurs, notamment au nommé de Bèze, qu'il appelle (jeu de mots trop facile et tout indiqué) « notre maistre d'Oscula, » et, traduisant en gros mots le sentiment des Catholiques, il le traite d'apostat et de paillard et sa Candide de p....n.

En 1580, un Parisien, du nom de Bolsec, se fit une réputation à décrier les mœurs et le caractère des chefs de l'Église Genevoise. Carme défroqué, Protestant de passage, deux fois apostat, il poursuivit de ses implacables rancunes Calvin, et plus encore de Bèze, dans l'*Histoire de la Vie, mœurs,*

(1) Paris, Isidore Liseux, 1875, p. 56 et suiv.

doctrine et déportemens de Théodore de Bèze, dit le spectable grand ministre de Genève, Paris, 1580, in-8°.

Mari complaisant, cocu volontaire, il prend contre l'heureux amant le parti d'un confrère enrôlé sous la sainte bannière de Cocuage : le tailleur, mari de Candide ; et considère sous toutes leurs faces l'œuvre, la personne et la vie de Théodore, pour déclarer en fin de compte qu'elles ne lui présentent aucun bon côté.

Eh quoi! déjà tant de calomnies! et pas une voix n'élève de réponse, sinon la voix de l'intéressé, qui s'est prodigué... pour se défendre!

Cependant, au dire d'É. Pasquier, « Th. de Bèze, pour le grand rang qu'il tenoit entre les siens, n'a point manqué de paranymphes, après sa mort mesme. Antoine Faye, l'un de ses compagnons au ministériat, a escrit amplement sa Vie en beau Latin, au bout de laquelle il y a plusieurs Épitaphes en langues Hébraïque, Grecque et Latine. »

Oui, Antoine de la Faye, élève et collègue de Bèze, rédigea immédiatement après la mort du maître, un mémoire, fort apprécié de Bayle, et dont voici le titre complet :

De Vita et Obitu Clariss. Viri D. Theodori Bezæ Vezelii, Ecclesiastæ et Sacrarum Litterarum Professoris Genevæ Ὑπομνημάτιον (Genevæ, apud Jacobum Chouet).

Le disciple y venge la mémoire du maître simplement, fortement, par le seul énoncé des faits.

Morton (*Apologia Catholica*, 1ᵉ edit., pars I, lib. II, cap. XXI) fait aux Catholiques cette concession d'avouer que la vie de Bèze ne fut pas exemplaire, mais seulement dans sa première partie :

« *Talis erat, sed dum in volutabro vestro miser hæserat..., dum Papista hircus fuit.* »

« Oui, de Bèze fut bien tel (que vous le représentez), mais seulement tant qu'il demeura pour son malheur dans votre bauge, tant qu'il fut bouc Papiste. »

Une seconde édition rectifia la première : « De Bèze, » établit-elle, « a toujours vécu en honnête homme. »

Brerleius (*Apolog. protestant.*) s'est prévalu de la première.

L'esprit de parti, qui s'était acharné sur de Bèze vivant, ne s'endormit pas avec lui. Le XVIIᵉ siècle reçut de son prédécesseur le vaste héritage des calomnies entassées sur cette mémoire.

L'année même où s'éteignit de Bèze, Florimond de Raemond fit paraître son *Histoire de la Naissance de l'Hérésie*, Paris, 1605. Avec un zèle tout catholique, il y recueille et fixe les calomnies çà et là flottantes contre Bèze, et prétend les fortifier du témoignage de Mathieu de Launay, qui fut, comme Bolsec, successivement apostat des deux religions orthodoxe et réformée. On n'imagine rien de plus furieux que ces haines apostatiques.

« Or, pour toucher quelques points de sa vie et entendre comme il fut frappé de l'éclat de l'esprit d'hérésie, il faut savoir, que Bèse ayant parmi ses poèmes Latins, qu'il avoit publiés à l'honneur de sa Maîtresse sous le nom de Candide, logé un épigramme en vers faleuques, tesmoins de l'extrème passion qu'il portoit à un jeune homme escholier à Orléans, appelé Gaudebert, la Cour de Parlement de Paris ordonna que ce jeune poëte comparoitroit en icelle. Bèze, averti, se cache, vend le droit qu'il avoit en son prieuré à un Gentilhomme nommé Gaillard, Seigneur de Longemeau, pour mille ou douze cents écuz et quelque autre bénéfice qu'il avoit, bien qu'il eust pris la ferme par avance, et se sauve à Genève, se

fesant nommer Thiebaud de May : il mena quant et lui Claude, ainsi s'appelloit sa Candide, laquelle il épousa depuis. *On écrit* qu'elle estoit femme d'un couturier de Paris, demeurant en la rue de la Calandre : Jean Bourbier, fermier de Longemeau, fait plainte de ce que Bèze l'avoit trompé, et son fils Robert le fut trouver jusqu'à Genève, dont il revint chargé de belles promesses sans effet, jusqu'à ce que Bèze venant revoir la France, au Colloque de Poissy, on amassa quelqu'argent parmi les bourses de l'Église, qui leur fut donné par le Ministre *Launay*, *depuis fait catholique*, afin de leur clore la bouche et ne scandaliser le Ministère. Oyez le récit que ce sien confraire en faict : Après que Beze se fut souillé en toute sorte d'infamie et du péché que lui-même n'a peu celer : il débaucha la femme de son prochain, vendit ses bénéfices et fit sa retraite pour échapper non pas la persécution, mais le supplice et punition de ses forfaits. Mais avant de partir il deçut, et fit faire des avances sur le revenu des bénéfices ausquels il n'avoit plus rien ; de quoy nous fumes fort empeschés devant le Colloque de Poissy. Car l'une des veufves avec ses enfants vint crier apres luy pour estre satisfaite. J'y fus

employé. Cette pauvre femme me dit qu'il leur avoit emporté plus de douze cents livres. » (Flor. de R., liv. VII, p. 281.)

En vérité, cela est bien touchant! Nous ne saurions assez stigmatiser ce procédé digne de la Ligue et des temps détestables où devait régner la démocratie catholique, qui consistait à ameuter contre Bèze la foule émue et soûlée d'indignation; car (ils le savaient bien) le peuple entre en fureur et frappe comme la plus cruelle des bêtes fauves.

Au reste, en ce XVIIe siècle, où l'État et la religion de l'État, intimement unis dans le pouvoir absolu, révoquèrent l'Édit de Nantes, il était logique que les fondateurs de l'Église Réformée fussent vitupérés, honnis et moralement bannis une seconde fois.

Ne voyons-nous pas au début Richelieu préoccupé de combattre l'anarchie dans la doctrine, comme plus tard dans le royaume? Il écrit, je ne dis pas « il médite », *la Méthode des Controverses;* car c'est en courant, et pour se distraire d'un exil momentané, qu'il a fait cet essai de dialectique en vue de reconnaître la vérité dans les querelles religieuses. Aussi, sans plus ample examen, il y réédite contre de Bèze les calomnies de

Surius, le pieux auteur de la *Vie des Saints;* de Sturmius, et surtout de Prateolus (Gabriel Dupréau, 1511 à 1588), dont l'*Elenchus Alphabeticus* put inspirer au futur Cardinal-Ministre la pensée de sa *Méthode :*

« Bèze estant ecclésiastique et possédant quelques bénéfices, sortit de l'Église Romaine, en mesme temps que le Parlement le fit assigner, pour estre oüy sur une Poësie (1) qu'il avoit composée extraordinairement impure et scandaleuse; mais, se sentant coupable d'un si grand excès, il ne répondit à cet auguste Sénat que par fuite et se retira à Genève (2).

» Pour apprendre quel il a esté, nous n'avons pas besoin d'autre témoignage que le sien, ayant publié luy mesme par les vers qu'il a faits à l'imitation de Catulle et d'Ovide, qu'il s'estoit abandonné à des impuretez énormes et monstrueuses (3), en considération de quoy il est appellé par ses propres confrères la honte de la France,

(1) « C'étoit une épigramme addressée à une femme qui s'appeloit Candida. »

(2) En 1554, âgé de trente-cinq ans.

(3) Ici, Richelieu cite en marge quelques vers de l'épigramme d'Audebert et Candide.

Simoniaque, remply de tous vices, et de celuy mesmes qui a attiré le feu du ciel : *Galliæ probrum, Simoniacus, Sodomita, omnibus vitiis coopertus.* » (Richelieu, *Méthode,* liv. II, chap. x, p. 321-2, édition de Paris, 1663.)

Ainsi, Richelieu cite les autorités de son parti, il n'examine pas en liberté. Certes, sa Méthode n'est pas encore celle de Descartes.

C'est ce que prouva facilement M. Martel, Professeur en Théologie à Montauban et à Puilaurens, avant la révocation de l'Édit de Nantes, et depuis à Berne :

« Ce n'est point un François, qui a répandu ce torrent de bile où Bèze est traité de Simoniaque aussi bien que de Sodomite. C'est Costerus, Flamand de nation et Jésuite de profession. Je ne sçay par quelle figure de Rhétorique on prétend de le ranger entre les confrères de notre Ministre. »

Martel oppose à Costerus le témoignage d'Étienne Pasquier. (Martel, *Réponse à la Méthode de Mr le Cardinal de Richelieu,* liv. II, chap. x, p. 186-7.)

Quant au Père Garasse, il ne saurait garder devant un *libertin*, qu'il soit mort ou vivant, qu'il s'appelle *de* Bèze ou Théophile

de Viau, le sang-froid de Richelieu. Il s'emporte contre de Bèze et lui nie tout court la qualité d'*humaniste*, que ses ennemis les plus acharnés avaient mise hors de cause :

« Cet homme avoit l'esprit bon pour faire un épigramme lascif, quoiqu'il ait fait des fautes puériles en la quantité des vers Latins. » (Garasse, *Doctrine curieuse*, p. 283-4.)

Donc, à vous entendre, ô Garasse, de Bèze était peu sûr de sa prosodie Latine : il a fait maintes fautes de quantité. Moins fort que vous, bon Père, nous n'en avons pas relevé.

Vous renvoyez simplement le poète à l'école, mais c'est au fagot éternel que vous dévouez le ravisseur infâme de Candide, le libre viveur et penseur de Paris, le Théologien de Genève.

A propos de Bèze, j'ai nommé Théophile : le Père Garasse les rapprochait dans sa haine, et sa grosse éloquence poursuivait des mêmes invectives la présence de l'un et la mémoire de l'autre. N'étaient-ils pas tous deux grands seigneurs et poètes, beaux, brillants et légers; Théophile sceptique avéré, et de Bèze plus dégagé peut-être de l'esprit de secte que ne le pensaient ses coreligionnaires ? Quel dommage pour Garasse de ne pouvoir soulever

contre de Bèze mort le zèle ardent de la démocratie catholique, et faire brûler son mannequin en pleine Grève, à la grande satisfaction du ciel et pour le divertissement de la pieuse populace !

La *Doctrine curieuse* de François Garasse ne passa pas sans éveiller le *Jugement et la Censure* de M. Ogier, Paris, 1623. Ce diligent critique prit à tâche de relever les nombreuses inexactitudes du Père Garasse, en opposant à ses allusions vagues autant que passionnées, notamment en ce qui touche au procès de Bèze, une véridique analyse des ouvrages cités ou incriminés.

Un besoin d'éloquence à tout prix entraîne Mezeray, orateur plutôt qu'historien; historien à la façon antique avec la fiction des discours. Il ne soupçonna pas que l'exactitude dans l'information fût le principe de la critique historique, et s'y serait d'ailleurs difficilement soumis. Il admet d'emblée toute la légende catholique qui s'est formée sur Bèze, et là-dessus il part, il s'enlève, il s'emporte :

« On peut bien, sans préjudice d'aucune religion, le nommer très-méchant homme et une ame entièrement corrompue qui, comme une vilaine harpie, gâtoit les choses les plus

saintes avec ses railleries malignes, et dont le cœur ne couvoit que des desseins sanglants et tout à fait exécrables. Aussi il n'étoit sorte de vilenie dont il n'eût souillé sa jeunesse ; les Poëmes, dont il a voulu couvrir les ordures par ce titre de *Juvenilia*, en font assez mention ; mais outre cela, il est constant qu'il s'enfuit à Genève, pour éviter la punition des sodomies dont il étoit accusé devant le Parlement de Paris, et qu'il emmena avec lui sa Candide, femme d'un tailleur, qui vivoit encore au commencement de ce siècle, après avoir vendu quelques bénéfices qu'il avoit eus de son oncle, entr'autres le prieuré de Longjumeau ; commençant de cette sorte la réforme de sa vie par une simonie et par un adultère. » (*Histoire de France*, vol. III, p. 64.)

O puissance de la Rhétorique ! Elle a les charmes et les poisons de Circé : elle fait de Bèze un Tibère : « Son cœur ne couvoit que des desseins sanglants ! »

Ce n'est chez Mezeray qu'un trait rapide, une esquisse : Maimbourg, qui fait de l'histoire pittoresque comme Mezeray de l'histoire éloquente, agrandit cette esquisse, en exagère toutes les lignes, accuse fortement les ombres, à dessein de la faire entrer dans

sa galerie de portraits, où souvent (j'admire ce merveilleux goût de fausseté) il se plaisait à peindre un personnage du temps passé à la ressemblance d'un contemporain, qu'on pût reconnaître aisément sous son masque d'antiquité. En vérité, Maimbourg n'était fidèle qu'à l'infidélité... historique.

Voici comment, diffus et confus, Maimbourg paraphrase longuement et fastidieusement le texte original de Mezeray. Car, il a beau citer en marge Bolsec, Florimon de Raemond, de Sponde, de Xaintes, Balduin, Rescius, Hessusius, c'est le plus voisin, c'est Mezeray qui l'inspire :

Louis Maimbourg, *Histoire du Calvinisme*, 1682, liv. III, p. 217.

Portrait du « célèbre Théodore de Beze, alors disciple et collegue de Jean Calvin. »

Il cite en marge : Bolsec, *Vit. Theod. Bezæ*, — Florimond de Raemond, liv. 8, c. 17, — Spondanus (de Sponde), ad an. 1549, — de Xaintes, *Response à l'Apol.*, — Balduin, *Respons. ad Calum.*, — Rescius de Sect., — Hessusius, — Mezeray.

« Ce Theodore estoit de Vezelay en Bourgogne, d'honneste famille, homme bien fait, de belle taille, ayant le visage fort agréable l'air fin et délicat, et toutes les manières

d'un homme du monde qui le faisoient estimer des Grands, et sur tout des Dames, auxquelles il prenoit grand soin de ne pas déplaire. Pour l'esprit, on ne peut nier qu'il ne l'eust très-beau, vif, aisé, subtil, enjoué et poli, ayant pris peine de le cultiver par l'étude des belles Lettres, et particulièrement de la poësie, où il excelloit en François et en Latin, sçachant avec cela un peu de Philosophie et de Droit qu'il avoit appris aux Écoles d'Orleans. Voilà ce qu'il y eut de bon dans luy : car pour les mœurs, on peut dire hardiment et sans scrupule, que c'estoit un des plus méchans hommes de son temps, libertin, impie, profanateur des choses les plus saintes par ses railleries qui tiennent de l'athéisme, cruel, sanguinaire, toujours tout prest à inspirer les plus noirs et les plus sanglans attentats, impudent, dissolu, et plongé dans les plus honteuses débauches, comme il ne paroist que trop dans ses poësies, toutes remplies d'ordures et de saletez, qu'il appelle les divertissemens de sa jeunesse, et sur tout dans cette horrible Épigramme, où en faisant le portrait de sa maistresse qu'il nomme *Candida*, et d'un jeune garçon qu'il aimoit, il a l'effronterie de se vanter, et ensuite de s'accuser luy-

mesme du plus exécrable de tous les crimes. C'est pourquoy comme il vit qu'il estoit cité à comparoistre au Parlement pour rendre compte de cette infame poësie, il se cacha pour se garantir du feu, et après avoir vendu son prieuré de Longjumeau, et quelques autres petits bénéfices que son oncle Maistre Nicolas de Beze luy avoit résignez, il s'enfuit à Genève avec sa Candida, c'est-à-dire, une certaine Dame Claude, femme d'un tailleur de Paris qu'il avoit débauchée, et qu'il épousa du vivant de son mari, commençant ainsi à Genève sa nouvelle Réforme par un adultère continuel, et par un mariage monstreux qui le rendoit digne de mort selon toutes les loix divines et humaines. »

Plus rassis, plus critique, avec plus de mesure, Baillet admet aussi le blâme :

« Se laissant entraîner par sa passion, qui l'entraînoit vers la Poësie, il composa des épigrammes et d'autres pièces de vers Latins qui luy acquirent la qualité d'un bon et d'un galant Poëte. On peut même dire à l'avantage de sa jeunesse, que ceux qu'il a faits au-dessous de vingt ans ont quelque chose de plus vif et de plus aisé que ceux qu'il fit depuis. Je ne finirois pas si tost, si

je trouvois quelque chose à louer dans sa jeunesse... » (Baillet, *Enfants célèbres*, p. 183 (Théodore de Bèze). Les *Jugements des Sçavants* accentuent encore ce blâme.

Ancillon (David), de l'Église réformée de Metz, s'attache à reprendre Baillet et justifier Bèze avec toute son équité et sa charité profondément chrétiennes. Il renouvelle avec plus de douceur et d'onction les essais apologétiques de Jurieu. Il emprunte à M. Daillé un rapprochement dont la justesse a frappé Bayle, entre les Catholiques du XVIe siècle et les Infidèles accusant l'Église naissante d'orner de dignités les Tertullien, les Augustin, qui avaient vécu... comme des Africains qu'ils étaient :

Ancillon, *Mélanges critiques*, Basle, 1698, p. 376, article XXVIII : Théodore de Bèze.

Sommaire : « Il a fait des *Juvenilia;* on les lui reproche, mais à tort; raisons qui le prouvent. »

P. 385. « Beze a fait comme vous sçavés quelques petits ouvrages pendant qu'il estoit encore dans la Communion Romaine, qui n'ont contribué en rien à la gloire de Dieu ni au salut du prochain; je parle de ses *Juvenilia*.

» Les Catholiques Romains ne pouvant

ternir la gloire que Beze s'est acquise, ni diminuer par des raisons plausibles le prix de ses ouvrages, lui reprochent ses *Juvenilia*, et prétendent qu'ils couvrent d'opprobre tous les autres et qu'ils doivent les rendre le mépris et l'aversion des honnêtes gens.

» Maimbourg prétend dans le livre de son *Histoire du Calvinisme* que ces *Juvenilia* ou ce recueil de Poësies que Beze a fait en sa jeunesse est un livre infame, plein de saletés et d'ordures qui se répandent sur tous ses autres ouvrages et en ôtent le mérite; M. Jurieu a très-bien répondu aux calomnies et aux outrages de Maimbourg sur ce sujet dans son *Histoire du Calvinisme et du Papisme mis en parallèle;* mais M. Baillet est venu au secours de Maimbourg, et au lieu de donner un jugement désintéressé des Poësies de Beze, il parle avec passion et fait un article de controverse dans son quatrième tome des *Jugements des Sçavants sur les principaux ouvrages des Autheurs*, article 369. Il refute M. Jurieu et fait paroître beaucoup d'aigreur dans tout ce qu'il dit.

» Je vous avoue que je trouve fort etrange que des gens sçavans et de bonne foy reprochent à Beze ces *Juvenilia*, et en tirent des conséquences désavantageuses à sa per-

sonne, à sa mémoire et à ses autres ouvrages; car :

» 1. Tout le monde convient que dans ces *Juvenilia* il y a d'excellentes pièces qui n'ont rien de trop libre ni de choquant.

» 2. Ces *Juvenilia* ont esté faits dans une grande jeunesse : Beze n'avoit alors qu'environ vint ans.

» 3. Qu'on voye la fin de l'Epître que Beze adresse à Wolmar et qui est à la teste de ses œuvres : on verra qu'il s'y défend luimême très-bien en ces termes-ci :

» *Quod enim ad illos attinet* (en parlant de ses *Juvenilia*), *quis tandem eos vel prius quam ego ipse infelix illorum auctor, damnavit, vel magis etiam hodie detestatur? Utinam igitur tandem perpetua oblivione sepeliantur, et mihi, quod spero, concedat Dominus, ut quandoquidem quod factum est infectum fieri nequit, qui deinceps nostra legent ab illis plurimum mihi de tanto in me Dei beneficio potius gratulari, quam sua sponte culpam adolescentiæ confitentem et deprecantem accusare malint* (1).

(1) « En effet, en ce qui les concerne, qui donc avant moi, leur malheureux auteur, les a condamnés, ou qui les déteste davantage aujourd'hui ?

» Après tout, il n'y a rien dans ces *Juvenilia*, ni de si profane, ni de si scandaleux que la lecture en ait dû estre interdite, et la publication défendue par les magistrats ni par l'Église : au contraire on en a fait diverses éditions avec privilége ; et M. Pasquier nous apprend, sur la fin du chapitre II du liv. 7 de ses *Recherches*, etc., que Beze pendant sa jeunesse fit divers Poëmes François et Latins qui furent très-favorablement reçus par toute la France, et singulierement ses Épigrammes Latines, dans lesquelles il

Plaise à Dieu qu'enfin l'éternel oubli les ensevelisse, et que le Seigneur m'accorde selon mes vœux (puisqu'on ne peut revenir sur ce qui a été fait), que ceux qui me liront en prennent occasion de me féliciter de l'immense bienfait de Dieu sur moi, plutôt que d'aller accuser un coupable qui fait de son péché de jeunesse un aveu volontaire et demande pardon. »

Et derechef, dans la préface du *Sacrifice d'Abraham*, datée de Lausanne, 1er octobre 1550 :

« Car je confesse que de mon naturel j'ai toujours pris plaisir à la poësie et ne m'en puis encores repentir : mais bien ai-je regret d'avoir employé ce peu de graces que Dieu m'a donné en cest endroict, en choses desquelles la seule souvenance me faict maintenant rougir. Je me suis donc adonné à de telles matières plus sainctes, espérant de continuer ci-après. »

(*Note du Traducteur.*)

célébroit sa Maitresse sous le nom de *Candide* (1).

» Quoi donc? parce que Beze n'a pas esté aussi sérieux et aussi grave dans sa plus tendre jeunesse qu'il l'est devenu depuis dans un age plus avancé et lorsqu'il a esté plus meur, tout ce qu'il aura fait ne vaudra rien? Le raisonnement de Mr Teissier sur ce sujet est excellent : *Il composa* (dit-il) *ces* Juvenilia *avant qu'il eust atteint l'âge de vint ans, et ayant bientôt après renoncé à tous les plaisirs du monde, il condamna lui-même ces Poësies et fit ce qu'il pût pour les supprimer. Depuis il donna un employ plus honneste et plus noble à sa Muse, il employa tout le reste de ses jours au service du public et de l'Église.*

» Et ainsi il est visible qu'on n'a pas raison de lui reprocher une faute qu'il a si glorieusement reparée, de même que l'on ne peut point sans injustice priver St Augustin de la gloire que son sçavoir et sa

(1) Pasquier ajoute aussitôt :

« Et l'an 1548, changeant de Religion, il fit contenance de les mépriser... »

Ancillon, on le conçoit, ne s'est pas fait un scrupule d'achever la citation.

(Note du Traducteur.)

piété lui ont méritée, sous prétexte qu'il a passé les premieres années de sa vie dans le libertinage et dans la débauche. Mr Daillé dit très-bien dans son Sermon 19 sur la I. Epit. de St. Paul à Timoth., chap. 3, vers. 2, 3, 4, 5, 6 et 7, *que c'est un des artifices de Satan pour rendre le ministère des Serviteurs de Dieu, ou inutile, ou moins fructueux, d'épier et de ramasser tout ce qu'il y a de foiblesse dans leur vie et de l'épandre, tant pour leur faire depit que pour oster tout credit à leur prédication; et que quoi-que l'idolatrie ou la jeunesse où ils estoient quand ils ont peché, en deust excuser les crimes quand leur vie depuis leur conversion a esté pure et innocente, cet Esprit Malin ne laisse pas d'en abuser et de le publier par la bouche de ses Ministres, diffamant l'Évangile comme s'il n'avoit pû trouver d'autres Docteurs que ceux qui avoient esté autrefois esclaves du vice. « Ceux que les scandales de leur mauvaise vie avoient rendus odieux et infames parmi nous* (disoient les Infidèles) *sont les premiers entre les Chrestiens : ils occupent les chaires de leurs églises, et on honore entr'eux du premier lieu de leurs assemblées ceux que nous ne pouvons souffrir au milieu de nous; » ils exaggèrent leurs*

fautes, ils y ajoutent du leur et forgent même des crimes, lors qu'ils n'en trouvent point, pour peu d'occasion qui s'en présente.

» Nos Adversaires aujourd'huy (ajoute-t-il) en usent ainsi contre ceux qui, renonçant à leur Communion, ont esté employés au Saint Ministère dans la nôtre. La jeunesse de l'un d'eux (c'est de Th. de Bèze qu'il parle) pendant qu'il estoit encore de leur Religion, n'avoit pas encore esté si sévère, qu'il ne fût sorti de son cabinet quelques Poësies un peu libres. Ils les avoient admirées et couronnées pendant qu'il estoit avec eux : dès qu'il en fut sorti, elles devinrent des crimes, et, avec la gêne qu'ils donnent à ses paroles, ils en tirent horreurs à quoi ils sçavent bien qu'il n'avoit jamais pensé.

» Ils lui en ont fait des reproches tandis qu'il a vécu, et encore qu'il s'en soit ou justifié ou excusé cent fois, et qu'on leur ait cent fois représenté que toute cette boue qu'ils jettent sur lui retombe sur eux, puisqu'il estoit de leur Communion et même de leur Clergé dans le temps qu'il faisoit et qu'il écrivoit ces prétendus crimes, ils ne laissent pas pourtant de lui reprocher éternellement les mêmes choses.

» Mr Jurieu a très-bien répondu à ce re-

proche à peu près de la même manière que Mr Daillé; mais Mr Baillet a repliqué dans l'article que je vous ai cité ci-dessus, à une partie de sa réponse, en disant que *Beze estoit à la vérité dans leur Communion extérieure, mais qu'il estoit instruit de notre Religion, et qu'il avoit déjà dès lors dessein d'en faire profession; ainsi qu'il faut imputer ces* Juvenilia *plus à l'Esprit de notre Religion qu'à l'Esprit de la leur.* Cette subtilité n'est pas digne de Mr Baillet; il n'est rien de plus aisé que de la détruire.

» En effet, Beze sçavoit peut-estre spéculativement les dogmes principaux de notre Religion; il la sçavoit par théorie, mais il n'en estoit pas puisqu'il estoit encore dans la Romaine, qu'il suivoit son culte, et qu'il se conformoit à ses maximes. Il estoit parmi d'autres Poëtes jeunes et gais comme lui, et veritablement de la Religion Romaine, puisqu'ils y sont demeurés et qu'ils y sont morts pourvus de benefices très-considérables, qui faisoient des pièces de Poësie de la même qualité que celles qu'on lui reproche. Il vivoit comme eux, il conformoit ses mœurs aux leurs. L'Église Romaine ne les censuroit pas; au contraire, je vous ai dit que Pasquier a écrit que toute la France

admiroit ces petites productions de leur jeunesse, et quand il y auroit eu du crime, il péchoit par l'exemple de ceux de la Religion Romaine parmi lesquels il vivoit et avec qui il conversoit. Qui ne sait ce qui est dit par Séneque au troisième livre de la *Colère : Sumuntur a conversantibus mores, et ut quædam in contactos corporis vitia transiliunt, ita animus mala sua proximis tradit* (1); ou ce que dit Ovide,

Dum spectant læsos, oculi læduntur et ipsi (2)?

» En effet, que l'on voye si depuis que Beze a fait une profession publique de nostre Religion et qu'il a conversé parmi les Reformés, il a donné des marques de libertinage.

» Mais à quoi sert cette dispute? Est-il question de juger s'il est de l'esprit de l'une ou de l'autre Religion de faire des vers libres? Ne se trouve-t'il pas des jeunes gens dans

(1) « On prend les mœurs du milieu qu'on fréquente, et comme certains vices du corps se gagnent au contact, l'âme passe ses maladies à ceux qui l'approchent. »

(2) « La vue des blessures blesse les yeux eux-mêmes. »

l'une et l'autre Communion qui en font ou qui en ont fait, *qui deinceps ad meliorem frugem se recipiunt*, et qui sont après en édification ?

» L'Autheur de l'*Orateur Chrestien* (M. Chapuzeau) remarque fort bien sur la fin du dessein de son ouvrage, *Que si ceux qui sont établis Pasteurs se trouvent à peu près munis des qualités nécessaires, et que d'ailleurs leur jeunesse ait esté moins bien réglée, pourvu qu'ils se soient remis en un estat convenable à la dignité de leur employ, le passé ne doit point leur porter de préjudice, et il connoît* (dit-il) *de très-honnestes Pasteurs qui ont esté très-éveillés au Collège et jusqu'aux approches de leur réception au Ministère. Il y a* (ajoute-t'il) *des hommes de toutes les sortes et dont la vie dément quelquefois la profession ; il y en a qui commencent bien et poursuivent mal, comme un Salomon ; d'autres, au contraire, après de longs égaremens marchent sans broncher jusqu'à la fin, comme un Manassé, comme un St. Paul, le parfait modèle de tous ceux qui annoncent l'Evangile : de grand persécuteur des Chrétiens, il devint leur grand Prédicateur, chacun estoit ravi de sa conversion, chacun en louoit Dieu, et c'estoit à qui en témoigneroit*

plus de joye; St. Augustin avoue qu'en son jeune âge il estoit très-débordé; et cette confession est moins à sa honte qu'à la gloire de Celui qui porte nos cœurs où il lui plaît et nous attire à soy, quand il veut, par des charmes tout puissans après lesquels nous courons comme après l'odeur d'un excellent baume.

» Mr Baillet nous apprend lui-même dans l'article 367 de son quatrième tome des *Jugements des Sçavants* que Ponthus de Thiart, Évêque de Châlon-sur-Saône, qui vivoit du temps de Beze, estoit Poëte comme lui (1); il est vray que Mr Baillet dit qu'il ne faut pas s'imaginer que De Thiart ait esté Évêque et Poëte en même temps, qu'il y avoit déja un temps considérable qu'il avoit renoncé à la Poësie et qu'il avoit pleuré les pechés de sa Jeunesse et de sa Muse, lorsqu'en 1578, il fut fait Évêque par le Roy Henri Troisième. Ce Thiart estoit Évêque, et Beze a esté Ministre et Professeur.

(1) Ponthus fit ses *Erreurs amoureuses* en jouant sur son nom :

Omnia pontus *erant*,

et traduisit les Dialogues de Léon l'Hébreu sur l'*Amour*.

Mr Baillet trouveroit-il bon qu'on retorquast contre lui et contre l'Église Romaine, ou contre Thiart en particulier, l'argument et les conséquences qu'il tire contre Beze, et qu'on lui dît que l'Église Romaine a mis sur le Siége Épiscopal un homme qui a eu occasion de pleurer les péchés de sa Jeunesse ou de sa Muse, comme il parle? Et s'il veut qu'on trouve légitime la raison par laquelle il excuse Thiart (1) et ceux de sa Communion qui l'ont fait Évêque, sçavoir qu'il avoit renoncé à la Poësie et qu'il avoit pleuré les péchés de sa Jeunesse et de sa Muse, pourquoy ne la veut-il pas recevoir lorsqu'on l'allégue pour Beze et pour ceux qui l'ont établi Ministre ?

» Nous voyons depuis peu une nouvelle édition des Poësies de Baptiste Mantuan, avec des notes curieuses. Cet ancien estoit Carme et vivoit il y a deux cents ans; il fait

(1) Pasquier rapproche aussi, mais dans une égale estime, les noms de Bèze et de Thiart :

« De toute cette grande compagnie qui mist la main à la plume sous le Roy Henri II, ils en restoient quatre : Th. de Beze, Pontus de Tiard, Louys le Charond et moy. » Puis, dégageant les deux premiers, il accompagne leur mémoire de la plus flatteuse louange.

sous le nom de Faustus le portrait de sa Maîtresse qu'il représente en Paysanne. Et comme il y a dans ses Poësies des endroits qui sentent un peu le Moine gaillard, son Commentateur a pris soin d'avertir qu'elles ont esté composées avant que leur Autheur fût Carme, afin que l'on n'allât pas concevoir mauvaise opinion de sa chasteté en qualité de Carme; il importe beaucoup à son avis de distinguer les temps. On demeure d'accord qu'il a raison. Mais il faut, ou que Mr Baillet et les autres ennemis de Beze abandonnent ce qu'ils disent contre luy, ou qu'ils souffrent sans réplique ce que nous disons contre ceux de leur Communion suivant cette règle de vos Jurisconsultes, *Patere legem quam ipse tulisti.*

» Voyez au reste ce que je dis sur ce sujet dans mon *Apologie de Calvin, de Luther, de Zwingle et de Beze;* j'y montre qu'on se contente que Jean Pic de la Mirande ait brûlé les livres d'amour qu'il avoit composés; que Laurent Gambare, que Pierre Bembe, que François Pétrarque, que le Tasse, que Pierre Ronsard et plusieurs autres ayent amèrement pleuré les choses qu'ils avoient écrites avec beaucoup de licence, comme on peut le voir dans Claudius Clemens, Jesuita, *in*

Musæo ; et que c'est un effet d'une injustice nompareille qu'on reproche à Beze des Poësies un peu libres qu'il avoit fait (*sic*) estant encore dans l'autre Communion et qu'il a condamné depuis ;

» Je montre ensuite que s'il les a fait imprimer à Genève par les Estiennes, comme je l'ai dit, depuis sa conversion, il a lui-même fait très-bien sa propre Apologie dans l'Epître à Andreas Dudithius qu'il a mise pour Préface au devant de l'édition des années 1569 et 1576. Il y a assurément de la passion et de l'animosité dans ce reproche, car au reste on ne sçauroit accuser Beze d'avoir mené une vie libertine ni dans sa jeunesse ni dans tous ses autres âges. Présupposé donc que la Poësie de Beze ait quelque impureté, on ne peut dire de lui que ce que l'Empereur Hadrien disoit de Voconius : *Lascivus versu, mente pudicus erat.*

» Cependant c'est le principal d'avoir esté sage,

Nam castum esse decet pium Poetam
Ipsum. Versiculis nil necesse est,

comme le dit Catulle.

» D'ailleurs on peut très-bien répondre aux

ennemis de Bèze ce que Balzac écrivoit autrefois à Chapelain : *Il est vray*, dit-il, *que je suis l'Autheur du discours qui ne craint pas assez les foudres de Rome, et qui traitte la sainte Inquisition avec trop peu de respect, mais il est vray aussi que je le composay en Hollande sans dessein de le rendre public par l'impression, et dans la châleur d'un âge qui excuse bien de plus grandes fautes. Puis donc que vint-cinq ans entiers ont passé sur celle-ci, il me semble qu'il y a prescription légitime contre toutes sortes d'accusateurs. Depuis ce temps-là, la Chrétienté a changé plusieurs fois de face ; toute la terre s'est renouvellée, le monde d'alors n'estoit pas le monde d'aujourd'hui ; et en verité le grand Heinsius devroit avoir honte de s'acharner si cruellement sur la personne du petit Balzac, de vouloir triompher en cheveux gris d'un garçon de dix-sept ans, et qui n'avoit point encore de barbe. Son action a esté blâmée de l'un et de l'autre parti ; et bien que cette perpétuité d'antithèses que je viens de voir dans le discours du Gentilhomme François pût estre supportable dans la composition d'un Ecolier tel que j'estois en ce temps-là, et que les poupées dont je me iouois ne doivent point faire de tort aux*

armes dont je me suis servi depuis, je ne veux point plaider la cause de mon enfance. J'ay fait une folie estant jeune, et le bonhomme Heinsius l'a publiée vint-cinq ans après que je l'ay faite. Qui est le plus coupable de luy ou de moi? J'ay taché d'abolir et de supprimer le mal, et il veut le renouveller et le perpétuer, s'il lui est possible. O violateur du sépulchre d'un enfant à demi-né ou pour le moins qui n'estoit pas venu à terme! O malheureux qui désenterre les morts! »

Enfin, Bayle se lève. Armé de cette dialectique irrésistible, que Richelieu cherchait sans la trouver, il résume l'interminable procès avec sa haute impartialité de critique et d'historien philosophe :

« Il ne faut point douter que s'il (*Bèze*) eût tourné contre ceux de la Religion les mêmes armes qu'il employa contre les Papistes, il ne se fût trouvé des écrivains réformés qui l'auroient terriblement harcelé sur son Audebert et sa Candide,... tandis que les écrivains de l'autre parti eussent soutenu qu'il n'y avait nul venin dans l'épigramme d'Audebert et de Candide; et qu'il falloit être abandonné à l'esprit de médisance, caractère perpétuel de l'Hérésie, pour, etc. »

Et, s'adressant aux accusateurs : « Où sont vos preuves? » interroge Bayle :

« Mezerai prétend qu'il (toujours Bèze) a fui Paris moins que la punition des sodomies dont il était accusé devant le Parlement; et qu'il enleva, pour l'emmener avec lui, sa Candide, femme d'un tailleur.

» Or, ni Cl. de Sainctes et tant d'autres Ecclésiastiques, accusateurs publics de Théodore de Bèze, n'ont jamais pu fournir les documents de ce procès ni la déposition en bonne forme de ce tailleur » (1).

« Maimbourg, à la différence de Mezerai,

(1) Bayle a pleinement raison de nier la sincérité des Accusateurs, mais il est trop réel que Bèze fut condamné à mort. Ce fait ressort des termes mêmes de sa requête au Roi. Charles IX y répondit par la délivrance d'un diplôme qui infirmait les conclusions du Parlement. Voici le texte :

« (Th. de Beze nous expose) : qu'estant sorti de France, ayant demeuré une année à Genève, etc., etc., dont averti, nostre Procureur général en nostre court de Parlement de Paris l'auroyt par ordonnance fait appeller *a troys briefs jours*, et à faulte de comparoir, nostre court l'auroyt, par son arrest du dernier jour de may quinze cent cinquante, condampné a estre exécuté à mort en figure et déclaré tous et chascuns ses biens à Nous confisqués. Lequel arrest toutesfoys n'a esté publié ni auculnement exécuté. *Le Roy*

qui ne cite rien, cite Bolsec, de Sponde (1), Fl. de Raemond, Cl. de Sainctes, etc. Mèzerai n'a pas eu d'autres garants que ceux que Maimbourg a cités. Ce ne sont point des gens qu'il faille croire dans les *faits personnels* qu'ils reprochent à leurs adversaires, à moins qu'ils ne les appuient sur des actes authentiques. Or, ils n'ont apporté aucune preuve de leur médisance, et Mezerai, en admettant leur témoignage sans contrôle, s'est fait un grand tort auprès des personnes de jugement. »

Il conclut, et quel esprit libre et sincère ne conclurait avec lui ?

« Le plus court est de mettre ces poësies de Bèze parmi les péchés de sa jeunesse,

annule tout et veut que Bèze soit compris dans l'Edict de Pacification, comme tous ses aultres sujets.

» Donné à Roussillon le premier jour d'Aoust, l'an de grace mil cinq cent soixante-quatre et de nostre Regne le quatriesme.

» Par le Roy en son Conseil : D'AUBESPINE. »

Cet important document, que nous fournit la collection manuscrite de M. Tronchin de Lavigni, est de plus revêtu du grand sceau de Sa Majesté de France.

(Note de J. Baum, I, p. 67. *Theodor Beza.)*

(1) Ou Spon ou Spondanus, *Hist. de Genève.*

dont il demanda pardon à Dieu et au public. Il est certain qu'il travailla à les supprimer, autant que ses ennemis travaillèrent à les faire vivre; et s'il consentit, à l'âge de soixante-dix-huit ans, que l'on fît une nouvelle édition de ses Vers Latins, ce ne fut pas pour y laisser insérer ceux qui causèrent du scandale. Il est certain que l'édition qui se fit alors ne contient point les vers libres des *Juvenilia.* »

Nous avons hâte de jeter sur ces querelles envenimées la poignée de poussière d'oubli qui doit recouvrir leur repos. Aussi n'allons-nous pas nous fatiguer à transcrire plus longtemps les rhapsodies de tous ces chantres d'injures ou de louanges. A quoi bon nous attarder à suivre la traînée des calomnies qui du XVIe siècle se sont perpétuées jusqu'à nos jours, pour venir en dernier lieu déposer tout leur fiel dans la biographie catholique au nom prédestiné de Feller?

Cependant, de tous les apologistes, nous n'avons pas entendu le plus naturellement éloquent: l'inculpé lui-même; et la justice, sans mélange de curiosité littéraire, nous ferait seule un devoir d'écouter sa voix et de recueillir son témoignage.

De Bèze fut toujours sur la brèche. A l'attaque sans trève ni merci, il opposait une riposte alerte et vive; sous le feu des injures, il multipliait la défense. Plus d'un imprudent dut se repentir de l'avoir poussé trop loin, le jour où sa main osa soulever le capuchon qui voilait d'une ombre pleine de sécurité la bonne moinerie et son effrontée luxure :

« Les vices où se jouait ma jeunesse étaient assurément le résultat du contact de ces gens malpropres. J'ai fui leur souffle empesté, et soudain converti, j'ai condamné les objets de mes anciennes préférences. »

Contre les Encapuchonnés Bezomastix, *Poemata*. M.D.LXIX.

Mais nulle part il ne passa de la défense à l'attaque avec plus de prestesse et d'audace que dans l'épître à André Dudithius, au-devant de la seconde édition, corrigée et déjà protestante, des *Poemata*.

L'accusé n'avoue rien : il n'a rien à avouer. Loin de là, se faisant accusateur à son tour, il jette des traits ailés autant qu'empoisonnés dans le camp de ses adversaires. S'il confesse la légèreté de ses premières années

de Paris, il repousse pour lui-même l'accusation de luxure; il la renvoie aux prêtres, aux cardinaux, aux Papes de la Renaissance, dont il détaille avec un plaisir vengeur les vices et les crimes. « Je vaux mieux que vous tous, » s'écrie-t-il, et sur le dos de l'Église Romaine il épuise les verges de la fureur qu'ont allumée ceux-là qui prétendaient le châtier lui-même.

Nous traduisons ce morceau capital, pour l'édification du procès et la beauté de l'œuvre :

« Je reviens à mes poèmes. Ils s'écrient, ces bons défenseurs de la foi cacolyque ou apostatique, ce Baudouin Ecébole (1) (flanqué de deux génies fictifs, pour lesquels il a

(1) « Ecébole était un rhéteur et avocat de Constantinople, qui fut toujours en religion du parti de l'Empereur : Arien sous Constance, païen sous Julien et sous Jovien, se tenant à la manière des suppliants aux portes de l'église, il s'écriait : « Fou» lez, foulez-moi aux pieds, comme du sel qui a » perdu toute sa saveur. » Ainsi François Baudouin avait changé sept fois de croyance, et Bèze ne l'appelait jamais autrement qu'Ecébole. » Nous empruntons cette note à la Monographie en 3 vol. de Theodor Beza, exposée d'après les manuscrits, par Johann Wilhelm Baum, Leipsig, 1843.

fabriqué les noms de Gabriel et de Michel), et ce bon fratercule (1) Claude de Xainctes, qui est au cloaque de la Sorbonne ce qu'est à la Curie Romaine le fameux Glaucia; ils s'écrient que de Bèze a bu dès l'enfance toute l'impudeur et l'impudence des poètes; qu'il a passé toute sa vie à satisfaire ses passions et combler ses désirs; à décrire ses amours (vous reconnaissez, lecteur, l'exagération d'un orateur de Sorbonne); enfin, à se venger de ses rivaux. Ils vont jusqu'à le transformer en courtisane, en entremetteuse, en *cinædus*. Du fond de la Pologne, comme un écho, leur répond, en articulant les mêmes griefs, cet excellent Cardinal qu'ils appellent Hosius, sans doute en guise de présage.

» Mais voyons sur quels arguments enfin s'appuient de si graves accusateurs? Ils citent mes versiculets et, grace à Dieu, ne pourraient produire autre chose, même en racolant de partout des témoins achetés. Et d'abord, dans un si mince recueil ils ne trouveront qu'un petit nombre de vers amoureux écrits, en vérité, à l'exception de quelques épigrammes très-rares, avec plus

(1) Claude de Sainctes était moine Augustin.

de liberté que d'impureté : examinons-les même, puisqu'ils le veulent ainsi.

» Pour des raisons que comportaient les circonstances, quatre ans environ avant mon exil volontaire, je promis le mariage à une femme de naissance inférieure, je l'avoue, mais d'une vertu telle, que je n'eus jamais depuis à me repentir de ma promesse. Eh bien, tous mes badinages poétiques sur les amours de Candide (oui, j'ai badiné, le plus souvent à l'exemple des Anciens, avant même que l'âge ne m'apprît ce qu'il en était), ces excellents hommes n'ont pas honte de les appliquer à la plus chaste et la plus digne des femmes. Et pour prouver la vérité de mon dire, j'ai pour témoins non-seulement mes amis d'alors, mais aussi les faits mêmes : je n'ai jamais eu d'enfants de ma femme, et dans mes vers je recommande aux Dieux la grossesse de Candide : c'est qu'alors ce sujet, cette fiction s'offrait à mon esprit comme tant d'autres depuis.

» J'eus alors, dans le nombre, à Paris un ami très-intime, jeune homme donnant déjà de grandes espérances, homme aujourd'hui de grand savoir et d'une parfaite honorabilité, Germain Audebert, d'Orléans, qu'on appelle « Electus » dans son pays. Il

m'arriva de lui écrire de Vezelai, en me jouant, quelques hendécasyllabes, où j'exprimais un vif désir de le voir et de retrouver mes amours (ainsi avions-nous l'habitude de badiner entre nous dans ces jeux poétiques). Mais ces hommes perdus ne rougissent pas (de quoi pourraient rougir Ecébole et ce moine?)(1), de transformer en Adonis cet homme dont la vie est si exemplaire et si digne, et m'imputer, à moi, un crime dont je ne crois pas avoir à me défendre auprès des honnêtes gens.

» Parmi les élégies publiées alors, il en est une où j'ai badiné sous le nom de Publia. Ce bon fratercule imagine que c'est la femme d'un homme vivant, que je me suis efforcé par tous les moyens de souiller par l'adultère et d'éloigner de son mari. Grand Dieu! Si l'on peut avec raison porter sur Bèze le plus léger soupçon d'adultère, je ne récuse la juridiction d'aucun tribunal. Et cependant si j'avais commis quelque méfait semblable, de quel droit, je le demande, iraient-ils me blâmer, quand dès qu'ils sont en cause, l'adultère, loin d'être un crime, n'est plus qu'un sujet de louange? Mais

(1) C'est Claude de Sainctes.

j'admets — ce qui n'est pas — que leurs accusations soient fondées, et que l'apologie du poète ancien en pareille circonstance,

Si mon livre est lascif, ma vie est honnête (1),

n'ait aucune valeur. Car, comme je l'ai dit moi-même un jour :

N'ayez pas l'air d'avoir fait ce qu'il ne faut pas faire.

Quelle est cependant l'impudence de ces gens? Accuser Bèze si fortement d'un crime qu'ils passent volontiers à tous les leurs! En effet, quels écrivains interprètent-ils à Paris dans les écoles, dans les chaires? Quels auteurs ont-ils presque tous en main? Quelles paroles retentissent là-bas jour et nuit? Quel ordre dans tout leur clergé pourraient-ils me nommer, qui ne soit profondément contaminé par des souillures de tout genre?

» Et, pour descendre aux poètes, pendant ces vingt années, quels poètes ont-ils imprimés, et quels font leurs délices, et quels portent-ils aux nues? Quand parurent l'*Olive*

(1) Martial, I, 5.

et les épigrammes Latines d'un auteur qui y décrit entre autres choses l'enlèvement d'une religieuse (auteur dont je ne prétends d'ailleurs rabaisser ni le savoir ni le talent); les *Amours* d'un autre, poète assurément meilleur qu'homme privé, qui portaient au-devant le portrait d'une Cassandre imaginaire (j'aime mieux cette supposition), ou bien trop réellement courtisane ou adultère; et du même d'autres poèmes en nombre presque infini (on les publie maintenant encore tous les jours, et rien ne se colporte plus communément là-bas dans les rues : eux-mêmes ne nieront pas ce fait); quand donc l'un d'eux est-il intervenu ? Quand le privilège du Parlement ou même du roi se lit en tête de ces écrits, qui d'entre eux y trouve à redire? Quels livres, jeunes gens et vieillards, enfants et jeunes filles, hommes et femmes feuillètent-ils à Paris? Bien plus, n'ont-ils pas loué d'autres plumes pour médire gratis de Calvin et de Bèze; et ces mêmes calomniateurs à gages ne poursuivent-ils pas et ne pourchassent-ils pas aujourd'hui les plus grasses abbayes et les épiscopats à la faveur de ces mêmes actes, dont la réalité trop véritable ne rencontre chez eux que tolérance, et dont la fiction

seule nous attire leurs plus sévères reproches ? Il y a des futilités Françaises traduites de l'Espagnol, à peine contenues dans d'épais volumes, qu'ils appellent *Amadis de Gaule:* on n'y raconte que les amours les plus honteuses et les plus immondes, avec une crudité qui met, ou peut s'en faut, les choses sous les yeux. Quelle famille n'a pas ces livres? Et même, ceux-là qui, les joues pleines, déclament ainsi contre Bèze, se vantent d'apprendre la pureté de la langue Française à cette source unique, comme ces années passées un autre écrivain non moins impur, appelé Peregrinus, était dans les couvents proposé tous les jours comme un modèle d'éloquence. Ainsi donc, ils peuvent souffrir les *Délies,* les *Néères,* les *Olives,* les *Cassandres,* les *Sidéris,* ces bons cacolyques, et saluer Abbés et Évêques leurs chanteurs acharnés. Mais Bèze qui, jeune homme, s'est permis quelques badinages loués d'abord par ses accusateurs, et que lui-même fut le premier à condamner spontanément en public dans ses écrits et dans la réalité, ces vengeurs choisis de la chasteté ne peuvent le supporter, et le traitent comme le plus impur de tous les hommes. Mais, souffrez du moins, hommes chastes entre tous,

qu'une place soit donnée dans le ciel aux pécheurs et aux courtisanes repentantes. Car, vous ne souffrirez jamais qu'ils aient le pas sur vous, hommes d'ailleurs si tolérants pour tous les crimes.

» *Il est écrit*, dit Ecébole ou ce moine : *un Pontife ne prendra pas pour femme une courtisane ni une vile prostituée*. Cette défense s'applique-t-elle à moi, qui n'ambitionne pas même la plus infime dignité de votre clergé, loin que ce soit le pontificat, et qui, par la grace de Dieu, ne reconnais dans l'Église qu'un Pontife éternel : celui dont le Lévitique fut le type ? Cela ne regarde pas davantage mon épouse, femme chaste et d'une vie irréprochable : et qui dit le contraire n'est qu'un insigne menteur. Mais, c'est à vous proprement que cette prohibition s'adresse, prêtres cacolyques : oserez-vous le nier ? A moins que je ne me trompe, en pensant qu'il est plus mal de mener la vie des courtisanes que d'en épouser une ; puisqu'il est plus grave d'être exclu du royaume des cieux, au témoignage de l'Apôtre, que du sacré ministère, suivant vos canons.

» Et (pour laisser de côté ces antiques ornements du siège apostatique, ces hommes

auprès de qui les Tibère, les Caligula, les Néron, les Claude, les Domitien, les Commode, les Héliogabale et autres semblables monstres, dont les pontifes Romains ont envahi le trône, méritent le prix de toutes les vertus), qui de vous a rayé de la liste des papes Alexandre Borgia? Cependant, il est avéré que ce bon pape eut sa fille pour maîtresse et pour bru. Quelles furent les mœurs de Léon de Médicis, les pierres même l'ont attesté : elles parlent un langage infâme, qu'on rougirait d'écrire. Paul Farnèse, ce pape élu par la voie du Saint-Esprit, que vous honorez encore, racheta d'Alexandre — le fait est certain — le chapeau rouge et l'évêché d'Ostie, en livrant Julia sa sœur; supprima par le poison sa seconde sœur déshonorée; eut Pierre-Aloys, digne fils d'un tel père, d'une noble dame d'Ancône, séduite par une promesse de mariage; dans le lit de Laura sa nièce (dont vous devrez bientôt, si je ne me trompe, adorer l'enfant) fut surpris par le mari Nicolas Quercé; enfin, pour jouir plus à loisir de sa propre fille Constantia, il empoisonna son gendre Sforza. Osez nier ces faits, et niez après la lumière du soleil en plein midi. Jules III ne se cacha pas d'avoir auprès de lui son Ga-

nymède ; il le dota du chapeau cardinalice : il vit encore, et s'appelle le cardinal A Monte (Dumont) du nom de son créateur.

» On a fait l'éloge de la Sodomie : c'est Jean de la Casa, de Florence (1). Cet éloge, écrit en vers Italiens au dire de témoins compétents, parut avec les *Capitoli* de Berni. Et les cacolyques n'ont pas laissé de le faire archevêque de Bénévent, doyen de la Chambre apostolique et premier légat, dans la souveraineté de Venise, de l'Inquisition contre les Luthériens : peut-être même eût-il été pape (2), si la mort n'eût fait disparaître ce monstre d'homme. Eh quoi ! Les vers d'amour si impurs du cardinal Bembo (3), d'ailleurs homme de savoir et d'éloquence, ne sont-ils pas vantés, chantés en Italie par tous les prêtres de la sainte Église cacolyque ?

» Mais, pourquoi chercher si loin ? Mail-

(1) Dans son *Capitolo del Forno*, commenté et atténué par Ménage.

(2) Il fut secrétaire des brefs sous Paul IV.

(3) Voici un exemple des aménités galantes du Bembo, qui, dans ses Poésies ne se contente pas d'être libre et devient impur. Scaliger a dit de lui (je traduis du Latin) :

« Pierre Bembo a célébré en vers élégiaques

lart, que les Papistes même appelaient d'ordinaire, et non sans esprit, le docteur de Gomorrhe, mort il y a deux ans environ, doyen de l'étable Sorbonique, ignore-t-on à Paris qu'il fut accusé de Sodomie ? Mais son noble accusateur s'étant laissé fléchir enfin par des prières réitérées, Maillart fut soustrait au jugement public, non sans mettre en évidence l'infamie de ceux qui avouaient ouvertement que c'était un honneur pour leur prétendue faculté de théologie. Et même un arrêt public du Parlement n'a-t-il pas attesté l'inceste de notre

cette partie du corps humain sans laquelle il n'y aurait pas d'obscénité. Qu'on lise ce début d'une élégie :

Avant toutes les autres herbes que pousse mon jardin,
Il est une herbe unique pour solliciter les mains des jeunes filles.

Ante alias omnes meus hic quas educat hortus,
Una puellares allicit herba manus.

» Ce Poème peut s'appeler à juste titre la plus obscène des élégances ou la plus élégante des obscénités. Il est de quarante et un distiques. »

A la différence de Bembo, « Bèze eut beaucoup de part à l'estime de Scaliger. Cela paroît par son *Epicedium* sur la mort de Bèze. » (Bayle.)

(*Note du Trad.*)

Maître Hugo, Franciscain, avec l'abbesse d'un couvent voisin de Paris? Et cependant on l'y regarde encore aujourd'hui comme une colonne de l'Église cacolyque. Et ce Cardinal « vengeur du crime », aujourd'hui le seul appui de l'Église cacolyque en France, des monuments publics et éternels n'ont-ils pas assez et trop attesté ses dérèglements, ses luxures, ses adultères? Enfin, pour abréger, que ne se passe-t-il pas à Paris? Et toi, ignores-tu, Ecébole, des mains de quelle belle-mère tu as reçu ta femme?

» Vous pouvez souffrir, et vous avez raison, ces atrocités dans la ville, après Rome, la plus infâme de celles qui sont sous le ciel; mais que Bèze enseigne l'Évangile dans cette cité où de grandes peines punissent la fornication, où le supplice capital sans espoir de rémission frappe les adultères, vous ne pouvez le souffrir. C'est que pour les adorateurs de la courtisane Romaine, tous les péchés sont véniels, comme vous dites; mais pour nous, qui avons déposé toutes ces ordures avec la papauté, on ne nous permet pas même le repentir.

» Mais en voilà plus qu'assez. Chiens, ne cessez d'aboyer. Pour moi, ce chemin qu'avec la grâce de Dieu j'ai pris au sortir de

votre caverne, je le suivrai jusqu'au bout, Dieu aidant : avec l'Apôtre pour guide et l'appui d'une bonne conscience, à travers la bonne ou mauvaise réputation, je marcherai, jusqu'au jour où, par ce genre de mort dont vous me menacez depuis longtemps (s'il plaît au Seigneur de couronner ainsi mon ministère) ou de toute autre sorte à l'éternel repos appelé, j'irai me reposer en Christ, mon unique espérance. »

Voilà l'homme sous l'insulte excessive, imméritée : il bondit, il s'échauffe, il s'élève. Avec quelle énergie il lance aux ennemis l'accablant *Tu autem* de l'orateur Romain ! Cette réponse, pleine de puissance et d'ampleur, est belle comme un iambe où passe un souffle ardent de passion et de guerre. Elle évoque le souvenir d'une de ces magnifiques amplifications où l'invective d'Archiloque clouait Lycambès et tous les parents de Lycambès. Rien ne manque à cette apologie, pour l'élever à la dignité de la lyre, pas même le repos final, l'apaisement d'une grande âme un instant soulevée, le *dulce refrigerium,* le rafraîchissement dans le Sauveur. De ces hauteurs, au côté

droit du Christ, que le mépris des injures lui devient facile!

Eh! quel besoin, ô Bèze, de vous défendre auprès de nous? Si l'ardeur du sang, « le vin de la jeunesse, » au dire de Musset, « circule, un soir d'automne, dans les veines de Dieu, » ne peut-il aussi fermenter, un matin d'Avril, dans le cœur des mortels? Oui, « ce vin fumeux et plein d'esprits » déborde et cherche et trouve où se répandre. Aussi, qui n'excuserait vos aimables péchés de jeunesse, et ne répugnerait aux essais de débauches séniles des de Sade et des Parny, avides de repaître leurs yeux des images des voluptés passées, et plus jaloux encore de corrompre la jeunesse et de tuer son innocence?

Aussi bien, n'avez-vous pas eu votre belle et forte vieillesse, sans retour d'enfantillages, toute au service du Christ, et qui devait désarmer la calomnie, si quelque chose avait ce pouvoir?

Pour nous (que Dieu nous pardonne!), ces épigrammes, dont on vous fit un crime, sont devenues nos délices. Avec « Alison la sucrée » et le galant La Fontaine, nous nous plaisons aux livres d'amour. Nous aimons que le poète soit de son temps et porte

son âge. Votre licence amoureuse n'est même à nos yeux qu'un trait de vérité générale, où se trahit le naturel du poète, « moineau lascif. » Ah! vos adversaires s'étaient faits, pour vous combattre, tout blancs de théologie : leurs traités et les vôtres sont bien morts; seule votre jeunesse revit dans les vives et délicates fleurs qu'elle a hardiment épanouies.

Élevant le débat, nous persistons à voir dans votre procès le procès éternel intenté par les Vieux jaloux à la Jeunesse de tous les temps. Il est certain qu'elle a toujours le privilège de soulever les haines des Théologiens, établis en Sorbonne comme dans une forteresse : mais, en la décriant, ils accusent leur âge, et ne poursuivent le plus souvent dans nos *Juvenilia* que le ressentiment de leur propre jeunesse envolée ou perdue en d'obscurs labeurs.

ALEXANDRE MACHARD.

Paris, 1er Octobre 1879.

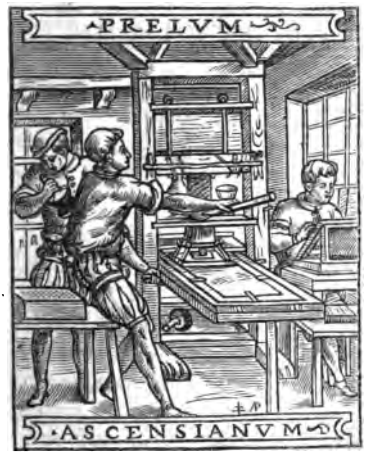
THEODORI BEZÆ

VEZELII

POEMATA

THEODORVS BEZA
VEZELIVS

THEODORI BEZÆ VEZELII POEMATA.



LVTETIÆ.

Ex officina Conradi Badij sub prelo Ascensiano, è regione gymnasij D. Barbaræ.

M. D. XLVIII

Cum privilegio Senatus ad triennium.

THEODORUS BEZA

VEZELIUS

MELCHIORI VOLMARIO, HELVETIO

Præceptori suo S. P. D.

TSI *totum hoc scribendi genus a multis et gravibus et eruditis hominibus reprehendi solet, nunquam tamen hoc a me potui impetrare, ut in eo excolendo operam aliquam non ponerem : sive ita cogente animi impetu quodam, sive quod hanc exercendi styli speciem nunquam vel ineptam vel inutilem esse putavi. Ad hæc accessit gravissima judicii tui authoritas, quæ quidem una tantum apud me potuit, ut simulat-*

THÉODORE DE BÈZE

DE VEZELAY

A MELCHIOR WOLMAR, HELVÉTIEN

son Précepteur, Salut

NOMBRE de graves érudits ont l'habitude de proscrire totalement ce genre d'écrire : cependant je n'ai jamais pu me défendre de le cultiver et d'y donner mes soins, poussé par la passion ou parce que j'ai toujours estimé cet exercice de style aussi intelligent qu'utile.

A ces motifs vint s'ajouter la décisive autorité de ton jugement. Elle a seule tant de pouvoir sur moi, qu'à peine tes

que ex iis literis quas ad me Tubinga dedisti, hæc nostra intellexi tibi et Joachimo Camerario mirum in modum probari, nihil habuerim antiquius, quam ut ea in unum velut corpus congererem : ratus nimirum in eo me a sanis hominibus reprehensum non iri, in quo vestram sententiam atque suasionem sequutus essem. Adhibitis igitur in consilium amicis, quorum et ingenium et judicium in hujusmodi rebus singulare sæpe jam antea expertus eram, decerptisque demum his paucis versibus, qui et minus inculti et paulo velut maturiores visi sunt, hunc tandem libellum confeci. Quem ego quidem etsi ab initio nemini dedicare constitueram, quod levius quiddam esse videretur quam ut ullius vel infimi hominis nomen præferre deberet, mutato tamen consilio, tibi commendare non dubitavi, partim ut ejus rei patrocinium suscipias, cujus tu mihi author fuisti præcipuus : partim vero ut, quum uni tibi plus debeam quam cæteris omnibus, meam erga te observantiam aut potius pietatem hoc

lettres de Tubinguen m'eurent-elles fait entendre que Joachim Camérarius et toi approuviez fort mes poésies, je n'eus rien de plus à cœur que de les réunir en volume, fermement persuadé que les hommes de goût n'iraient pas me reprendre, quand je n'avais fait que suivre vos sentiments et vos conseils.

Je pris donc l'avis de mes amis, dont j'avais déjà maintes fois auparavant éprouvé la sagacité et le jugement vraiment remarquables en pareille matière; et, recueillant seulement ces quelques vers qui parurent moins incultes et pour ainsi dire un peu plus mûrs, je parvins à former ce petit livre.

Dans le principe j'avais résolu de ne le dédier à personne : je le trouvais trop léger pour porter en tête le nom d'un homme même infime. Mais changeant d'avis, je n'hésitai pas à te le recommander, en partie pour donner à mon œuvre la patronage de celui qui m'a le plus engagé à l'entreprendre, en partie, puisque je te dois plus qu'à personne, pour

munusculo testarer. Nec enim deerant permulti, quos vel dignitatis gratia, vel affinitatis, vel amicitiæ, possem deligere, quibus etiam hoc qualecunque officii genus non ingratum videri potuisse scio : sed ii si cognoscent quæ tua in me constent beneficia, non dubito quin Volmarium, quanvis externum hominem, sibi præferri debuisse fateantur. Quod siqui in nobis vel artem requisierint vel naturam, per me id illis vero facere licebit, dummodo id omne quod in me fuit, præstitisse me intelligant : nec tamen ab ingenio vel diligentia tam parum posse ut istis longe majora, et studioso homine digniora non audeam polliceri. Vale. Lutetiæ, VII CAL. JUL. qui dies est mihi natalis.

témoigner par ce faible présent de mes respects pour toi ou plutôt de ma piété. Car, il ne manquait pas de personnes que je pouvais choisir par des raisons de dignité, d'alliance ou d'amitié, et à qui, je le sais, ce genre de politesse telle quelle pouvait ne pas déplaire; mais, s'ils connaissaient tout le bien que tu m'as fait, ils avoueraient, je n'en doute pas, que je devais leur préférer Wolmar, bien qu'étranger.

Quelques critiques exigeront de moi plus d'art ou de naturel : je le leur permets, à condition de comprendre que j'ai donné tout ce que j'ai pu. Cependant, mon habileté naturelle et ma volonté d'artiste me permettent encore d'oser leur promettre des œuvres plus importantes et plus dignes d'un homme de goût.

Adieu. De Paris, le 7 des Calendes de Juillet, anniversaire de ma naissance.

THEODORI BEZÆ
VEZELII
POEMATA

EX SYLVARUM LIBRO

DESCRIPTIO P. Decii Patris, qui se Cos. devovit pro legionum salute, bello cum Latinis ad Veserim gesto. De quo Livius lib. 8. ab Urbe condita.

SYLVA PRIMA

Jam Romana acies verti, jam cedere lævo
Cœperat in cornu virtus Romana, nec ullum
Subsidium est, retroque omnis spes lapsa referri :
Cum geminas Decius tendens ad sidera palmas,

« Quo ruitis? » dixit, « quo virtus prisca recessit?
» Unde fuga hæc? unde iste timor? vos cedere notis
» Hostibus, et toties victis dare terga Latinis?
» At moveat jurata fides, sanctique Senatus
» Imperium; moveantque foci, moveantque penates! »

Dixerat; interea premit undique fervidus hostis;
Deserta fugiunt trepidi statione Quirites :
Ille autem intrepidus : « Quos Consul sistere voce
» Non potui, » dixit, « revocabo morte : sacrati
» Me dudum hoc Vates monuere, jecurque recisum.
» Ergo age sacrorum ô custos, concepta profare
» Carmina : Romanis Consul sit victima, nostro
» Sanguine quæratur victoria, sanguine nostro
» Placentur sævi Manes, placetur Erynnis. »
Mox igitur prætextam armis imponere jussus,
Velatusque caput, mentoque innixus, et imis
Subjecto pedibus telo, imperterritus heros
His se devovit verbis, præfante ministro :
« Jane, et tu custos Capitoli Juppiter, audi,
» Et gemini Romæ authores, Mavorsque, Quirineque,
» Et reliqua in nostris notissima numina fastis;
» Vos etiam, ô Manes, Decium hæc audite precantem :
» Si qua premit patriam invidia, et nunc vincere Romam
» Crimina si qua vetant, tandem deponite, quæso,

» Invidiam, ô Divi; Decius luat omnia solus.
» Servetur patria incolumis, pulsoque Latino,
» Sublimes ducant Romani ex hoste triumphos.
» Interea, Collega, aciem patriamque tuere :
» Indubiam ipse fero mortemque fugamque Latinis. »

Desierat; faciem lux protinus occupat ingens,
Qualis post noctis tenebras cum Thetide Phœbus
Deserta, illustrat splendenti lumine terras;
Talis hic insiliens in equum sublimis, habenas
Laxat, et in medios volat imperterritus hostes.
Illum fulgentemque armis, cinctuque Gabino,
Ipse admiratur Veseris; miratur et ipse
Juppiter, et lævum tonat : audito omine læti
Prospiciunt Romani omnes, oculisque sequuntur,
Atque hominem esse negant Decium. Jam terga Latinus
Vertit, et adventu unius mutata repente
Sors omnis : redeunt acies, animisque receptis,
Instant victori victi, tandemque feroces
Romanus pellit, Decio moriente, Latinos.

MORS CICERONIS

ex Lib. Historiarum
Livii CXX. et Vitis Plutarchi, et Valer. Max.

SYLVA II

Ergo ut ventorum rabiem, pelagique furorem
Indomitum aspexit, « Fatis heu poscitur, » inquit,
« Poscitur infœlix Cicero : convertite vela,
» Et me vicinæ moriturum reddite ripæ.
» Scilicet has grates gladiis erepta tuorum,
» Patria, persolves? moriar; sic numina divum,
» Sic voluere dei, servata ut Consul in urbe
» Tullius intereat. » Nec plura effatus, ab imo
Corde trahens gemitus memoratæ ad nomina Romæ,
Imbre oculos, lachrymisque genas implevit obortis;
At licet assiduis exercita turba periclis,
Inviti lachrymas nautæ tenuere, diuque
Obnixi sævos pelagi transcendere fluctus,
Omnia laxarunt iratis carbasa ventis,
Et tandem incolumem statuerunt littore proram.
Descendit mœstus Cicero, multoque labore
Membra trahit confecta senex; simul undique magna
Circunstabat herum servorum turba, periclis

Nec nimium stupefacta suis, nec tempore duro
Pollicitam fractura fidem : pars apparat enses,
Pars domino assistit, cæcaque ambage viarum
Lecticæ impositum ducunt, si fallere sævos
Antoni possint gladios, turbæque sequentis
Evitare minas. Sic ibat Tullius ille,
Tullius ille togæ princeps, magnique Senatus;
Cum procul adventare viros, inimicaque signa
Conspicit, et stricto mortem procul ense minantem
Poppilium, cujus quondam servaverat ipse
Fortunas vitamque rei, cum libera Roma
Olim illum audiret, miraretur que tonantem.
Jam quoque sævus adest, et poscit Herennius hostem.
Quid faciat? num forte manus protendat inermes,
Aut mercede petat veniam? num flectere verbis
Defensi quondam conetur militis iras?
Hæc ætas virtusque vetant, et pectore in alto
Fixus amor patriæ, Romæque cadentis imago.
« Vertite, » ait, « currus; plenis curratur habenis
» Immeritam in mortem : me pridem nuncia Phœbi
» Poscit avis, cæloque novum conjungere civem
» Juppiter exoptat. Bruti Cassique beatæ
» Vivite vos animæ : quod si non omnia nobis
» Fata nocent, forsan nec nos moriemur inulti.
» Jam vixi mihi, Roma, satis; me vita vereri
» Acta vetat nigræ damnosa oblivia mortis.
» Occidite : at noscent venturi cuncta nepotes,
» Æternamque dabunt morienti hæc funera vitam.

» Immo (aut fallor ego, et frustra tibi, Roma, creatus
» Augur eram quondam) non semper amica favebit,
» Antoni, Fortuna tibi, civesque peremptos
» Tempus erit victrix a te quo Roma reposcat.
» Me juvet interea speratum invisere cœlum. »
Desierat, jugulumque parans, immota tenebat
Ora senex : illum properantem in fata nec ipsi
Aspiciunt equites læti ; positoque furore,
Ut nudum videre caput, canamque senectam,
Vix tandem inviti lachrymas tenuere cadentes,
Et pene e manibus gladii cecidere cruentis.
Unus torva gerens truculentus Herennius ora,
« Degeneres quid statis? » ait ; simul ense superbo
Colla secat, nec adhuc satiatur cæde : scelestum
Adjunxisse scelus sceleri juvat ; ergo disertis
Ausas Antoni vitam signare tabellis
Cædit et ipse manus. Morientem vidit ab alto
Invitus cælo Phœbus, piceaque refertur
Nube caput texisse diu ; flevere cadentem,
Et flebunt Latiæ æternum Graiæque Camœnæ.
Flexanimis vero Pitho (mirabile dictu)
Sueta illi quondam, tum res, tum verba loquenti
Suggerere, et suavi conspergere nectare linguam,
Ut patuit jugulus, fugiente aufugit amico,
Et terras, eheu nunquam reditura, reliquit.
Poppilius volat interea, truncoque relicto,
Antoni portat sævis spectacula mensis.

NATALIA DOMINI

SYLVA III

Noctem alius laudet, misero quæ munus amanti
Optatum attulerit, facilemque ad vota puellam
Præbuerit, veteris fecunda incendia flammæ,
Cæteraque obscenis olim cantata poetis.
At vos pars equidem cæli non infima vates,
Nec divinum animum ad turpes convertite curas,
Nec calamos adeo infami exercete labore.
Intactas Helicona ferunt habitare puellas,
Inque alias ardens, Musis est castus Apollo;
Innupta est Pallas : vestris quæ numina sacris
Sola placent. Procul ergo Venus, procul este scelesti
Deliciæ pueri; castis tu casta Camœnis
Materies, ô Nox, esto, quæ Virginis olim
Vidisti in sacros aperiri viscera partus,
Viscera quæ cæli tempestatumque potentem
Gestavere Deum, tandemque illæsa dedere
Humanis cernendum oculis : tu conscia partus
Prima novi, tu nascentis primordia lucis
Luce prior, Nox, vidisti. Te cæca vetustas
Ah! nimis immerito cæcamque atramque vocabat,
Illius primos solis quæ senseris ortus,

Ipse accepta refert clarus cui lumina Titan,
Et quæcunque micant splendenti sidera cœlo.
Tu teneri primos vagitus prima puelli,
Tu primos cœli plausus, tu gaudia mundi
Audisti, Nox ô fœlix, cum læta volantum
Ad domini cunas resonarent agmina fratrum,
Et Domino totus nascenti applauderet orbis.
Tu vili impositum fœno, stabuloque jacentem
Es mirata simul, simul es miserata puellum.
Tu quoque pastorum pietatem, et nescia fraudis
Pectora mirata es, cum Tityrus inde relictis
Accurrens gregibus, CHRISTI *natalia lætus*
Viseret, hinc caderet Damœtas, surgeret Ægon,
Dum cœli monitis et clara voce Deorum
Attoniti, properant nascentem invisere regem.
Quid castæ matris curas, immixtaque curis
Gaudia commemorem? dum tanto pignore, cœli
Consortem agnoscit sese, natumque tuetur
Ante pedes, nasci quem vixdum senserat ipsa
Parturiens pariensque simul, virgoque parensque.
At vos interea spatiosa per atria reges,
Aut medios inter lusus, turpique luparum
Immixti turbæ, infœlix traducitis ævum,
Aut saturo efflatis pigros e pectore somnos,
Progenies indigna polo, quibus ipse recusat
Committi Dominus nascens, et natus abhorret.
Fœlices tenebræ, quantumvis clara diei
Lux collata quibus, non lux, sed opaca videtur

Nox potius : nam certa diem suæ tempora claudunt,
Et vicibus certis Phœbus surgitque caditque.
Est quoque cum ingratæ vicinus ab orbe sororis
Sic premitur, nigra ut tectus ferrugine vultum,
Quod reliquis præbet, lumenque jubarque requirat.
At vobis, tenebræ, qui præbet lumina Titan,
Phosphorus ipse sibi est, et non finitus horizon.
Sed cur postremo Patres te mense locarunt,
O nox, cui primæ acceptam refferre salutem
Et decet et fas est? cur non hæc inchoat annum
Nox, quæ fœlicis spem nobis reddidit ævi?
Scilicet exactos quæ nox finire labores
Spondet, et æternæ promittit munera pacis,
Jure etiam exactum finire hæc debuit annum.
Adde quod hoc primum redituri tempore Phœbi
Spem capimus, ductore Capro; jure ergo revectos
Uno mense duos olim memorare Vetustas
Instituit soles : jure, ô Nox fausta, piorum
Relligione Patrum toto vigilaris in orbe,
Applausuque sonas; sed non tamen orgia qualem
Edere consuerant, ebrio cum sacra Lyæo
Insanæ facerent matres, atque æra sonarent
Semiviri quondam ad Cybeles altaria Galli :
Sed qualem decet esse virum, queis pectore in alto
Mens habitat, cœli patrium quæ spirat amorem.
Ipse equidem tibi sacra feram, Nox sacra, quotannis,
Solennesque preces addam, ô nox optima, nostris
Materies nimium fœlix inventa Camœnis.

PRÆFATIO POETICA

in Davidicos Psalmos, quos pænitentiales vocant.

SYLVA IV

Forte pererratis cælo, terraque, marique,
Ales Amor sacras Judææ callidus urbes
Visebat, pharetraque minax, flammataque gestans
Tela manu; jamque hospitium, sedemque petebat
Venturæ nocti : dumque acres undique versat
Sæpe oculos, dubitatque etiam qua sede moretur,
Tandem ad Bersabes convertit lumina formam;
Et mox tam raras mortali in corpore dotes
Miratus, viridesque oculos, frontemque patentem,
Purpureasque genas, pulchri et discrimina nasi,
Os roseum, et flavos per eburnea colla capillos,
Marmoreumque sinum, porrectaque brachia longe,
Et teretes digitos; hæc dum notat omnia, fertur
Attonitus tacita secum sic voce loquutus :
« Quid vos cælorum formam, celeresque rotatus,
» Sydereosque ignes adeo, matrisque Diones
» Laudatis, Superi, vultus? cum barbara cæli
» Luminibus Virgo officiat : me ludere in istis
» Fas oculis; juvet hinc acres vibrare sagittas :
» Hæc est digna Deo sedes; procul ergo pharetræ

» Este graves; sint arma procul : namque ista ministrant
» Lumina tela mihi, lunataque porrigit arcum
» Umbra supercilii. Hinc regum Mavortia corda,
» Fallor ego, aut infans olim vicisse Cupido
» Credar, et hæc varias spargetur fama per urbes. »
Dixerat : et subito, pharetraque arcuque relictis,
Aereum sumit corpus (mirabile dictu)
Corporeis tam rarum oculis, ut cernere nemo
Mortalis possit, quantumvis cernat acute.
Sic indutus amor formosam hinc inde puellam
Observat tacitus furtim, tandemque repertis
Sese oculis infert, claroque in lumine condit.
Illa Deum sensit venientem, et læta recepto
Hospite, nil præter Veneris jam cogitat artes;
Omnibus arridet pulchræ sibi conscia formæ :
Nunc sinit impexos extrema in fronte capillos
Ludere, nunc varia discriminat arte vagantes :
Jam celare sinum simulat, mammasque coercet,
Et super objectat tenuis velamina telæ :
Jam cunctas ostentat opes, colloque superba
Nudato, pulchra mentitur imagine divam.
Interdum excultis illi qui stabat in hortis
Marmoreo insignis labro, se fontis in unda
Nuda lavat, celeresque oculis jaculatur amores.
Hanc igitur casu, vitreo cum fonte lavaret,
Judæis David qui tum regnabat in oris,
Aspexit, vir nec cuiquam pietate secundus,

Nec quoquam inferior vates, seu fundere dulce
Ore melos, digitis seu tangere plectra juvaret.
Quid non audet amor? Regis doctique piique
Protinus excusso violavit lumina telo.
At pavidus tanto caligat lumine David :
Ecce irrumpit amor dominus, sparsisque veneno
Sensibus, humenti jam calfacit ossa calore,
Et victor tandem infligit sub pectore vulnus :
Mens quoque victa labat, flammisque oppressa fatiscit.
Ipse sui oblitus cæcas sub pectore flammas
David alit; nec jam studiis incumbit honestis,
Nec sibi jam quærit sese quibus artibus ipse
Asserat : hoc unum noctuque diuque labore
Sollicitus volvit magno, qua callidus arte
Efficiat, forma ut tandem potiatur amata.
Quid faciat? blandis adjungit munera dictis.
Paret Bersabe, tantoque authore peracta
Culpa placet : favet incœptis Fortuna nefandis.
Nec mora longa fuit : tumido mox addita ventri
Sarcina; sed nondum David sua gaudia credit
Plena satis : res ipsa placet, crimenque probatur;
At metuit famam, dicique recusat adulter.
Adde onus ignaro conceptum conjuge; quippe
Forte aberat longe Urias, et tempore in illo
Pro patriæ afflictæ rebus, publicaque salute
Tractabat gladios miles : revocatur in urbem
Principis imperio; paret, castrisque relictis,

Jussus adest. Illum nec formosissima conjux,
Nec nati traxere domum; sed principis aulam
Ingreditur properans : simulato plurima vultu
Inquirit David, quam tandem exercitus urbem
Obsideat, quibus inclusus sit mœnibus hostis,
Eventu quonam pugnatum : singula pandit
Ille, nec infœlix novit quam dira parentur.
Quippe, licet mensa exceptum, vinoque madentem,
Conjugis ut sprevisse thoros, aulaque manere
Assiduum vidit David, jam censet apertum
Omne scelus, jam facta palam sua crimina credit.
Vis igitur, sed tecta, placet, capitique parantur
Conjugis insidiæ. Tam magnum est numen Amoris!
Scilicet ignorat leges cum matre Cupido.
Jam nil jura valent, nil magni jussa Tonantis,
Expertusque favor Divum : jam victus amore
Ipse odit sese. O semper nocitura voluptas,
Ut transversa rapis mortalia pectora tecum!
Nox erat, et late carpebant omnia somnos :
At vigil insano fraudes in pectore David
Mille parat; calamum tandem poscitque tabellas,
Et se de patriæ rebus dum scribere multa
Versutus simulat, versa in contraria mente,
Imperat ut pugnæ statuatur in ordine primus
Urias, primusque ruat moriturus in hostes.
Ergo ut prima dedit venientis signa diei
Lucifer, Uriam mox in sua castra reverti
Rex jubet, inscriptasque duci perferre tabellas.

Lætus at ille volat, nec se sua fata tenere
Clausa manu novit : tandemque in fronte locatus,
Immeritam infœlix petiit per vulnera mortem.
Hæc pater omnipotens ex alto singula cælo
Cernebat, jam tum iratus, cum cedere fœdi
Imperio insanum regem spectaret amoris.
Ut vero insontem cecidisse agnovit amicum,
Et fuso hostiles gladios tinxisse cruore;
Tum demum infremuit totus, vultumque serenum
Iratus posuit : tremuerunt omnia late,
Terribilique procul sonuerunt astra fragore.
Protinus exorto compleri murmure cælum
Turbato cœpit Domino, veniuntque frequentes
Aligeri fratres; quæ tanti causa tumultus
Inter se rogitant trepidi, quæ litis origo,
Quos hæc ira notet : num totas fulmine terras
Perdere forte paret, num cæli extrudere cives,
Aut priscum revocare chaos. Quippe affore tempus
Audierant, ipsos olim quod verteret orbes
Cælorum, et totum flammis misceret olympum.
Cælorum in medio, qua se super omnia tollit
Sublimis moles mundum complexa rotundum,
Stat thronus, et gemmis totus conflatus et auro.
Hic Divum residet princeps, hinc singula cernens,
Temperat æterno componitque omnia nutu.
Hunc geminæ circum dicuntur stare sorores,
Justitia, et placido lenis Clementia vultu.
Altera districto cunctis velut ense minatur,

Turbatisque oculis testatur pectoris iras.
Altera blanditurque oculis, similisque precanti
Vertere commoti memoratur numinis iras.
Huc igitur postquam convenere undique Divi,
Tum pater iratus : « Quænam hæc dementia, quænam
» Improbitas? » inquit, « nostrum contemnere numen
» Mortales audere viros, et pectore ferri
» Indomito authorem contra? quid plurima fando
» Commemorem? terræque datas totius habenas (1)?
» Et maris imperium, liquidoque volantia cælo?
» Mentem ego divinam tribui, quæ libera mortem
» Despiceret, quæ me, quæ cæli edisceret orbes (2).
» Hoc cunctis commune bonum : quid propria natis
» Commoda nunc referam toties concessa Jacobi?
» Vos meministis enim regis contusa superbi
» Pectora (3), *vos medio incedentes æquore turmas;*
» Deletasque acies scitis, partosque triumphos.
» Scitis ut in terras spreto descendere cælo
» Ausus ego (4), *ut leges illis et jura tuendæ*
» Tradiderim vitæ. Nostri quoque testis amoris
» Phœbus erit, sueto vetitus descendere cursu (5);

(1) *Gen.* 1.
(2) *Psal.* 8.
(3) *Exod.* 14.
(4) *Exod.* 19. *et deinceps.*
(5) *Jos.* 10.

» *Et scissæ Jordanis aquæ, sonituque tubarum*
» *Captæ urbes, pulsique sua ditione Tyranni* (1).
» *Hæc illis igitur tribui : quid maxima vero*
» *Tot bona commemorem Jessæo præstita vati* (2)?
» *Illi ego pastori memini tribuisse coronam,*
» *Ereptoque pedo sceptrum donasse ferendum* (3);
» *Mox etiam manibus vasti eripuisse gigantis* (4):
» *Cumque graves urgere minas, odiumque Saülis*
» *Sensissem, tutum ipse dedi (miseratus egentis)*
» *Exilium* (5), *et placida florentia regna quiete.*
» *Nunc tamen antiquos mores imitatus avorum,*
» *Oblitusque mei, nec cæli spernere leges,*
» *Nec crudele scelus sceleri junxisse veretur.*
» *Hinc leges, hinc jura tacent violata sacrati*
» *Conjugii; hinc noster non digna morte peremptus*
» *Vindictam petit Urias : nunc ergo superbum*
» *Ulciscar regis pectus, populumque ferocem*
» *Delebo iratus, nostri monumenta doloris.* »
Desierat, toto exoritur cum murmur Olympo :
Sunt qui dicta probent, scelerumque exposcere pœnas
Fas æquumque putant; pars quamvis ultima regem

(1) *Jos.* 3. *et* 6.
(2) 1. *Reg.* 16.
(3) 1. *Reg.* 16.
(4) 1. *Reg.* 17.
(5) 1. *Reg.* 27.

Commeruisse sciant, blandis tamen omnia dictis
Emollire parant, justumque arcere furorem.
Præcipue blando lenis Clementia vultu
Conqueritur lacrymans : nec enim si plectere dignis
Suppliciis homines placeat, jam fulmina posse
Sufficere, aut animas deinceps captura nocentes
Tartara, desertum fore mox sine civibus orbēm.
Frustra igitur toties miseris mortalibus olim
Est promissa salus (1), *nec crescere virga sinetur*
Expectata piis? Sua sunt stata tempora pœnæ,
Integra cum mundi peritura est machina flammis.
Ne, Genitor, ne te crudelem nomine dici,
Quæso, sinas : tua nota satis sunt numina mundo.
At si pœna placet, si res tam sæva probatur,
Hoc unum rogito supplex, hoc pectore toto
Flagito, fas ut sit sceleris monuisse peracti
Davidem (2) : *feret ille preces, tandemque furore*
Deposito, scelus hoc illi noxamque remittes.
Vix bene desierat mitis Clementia blandas
Ferre preces, cum deposita Pater optimus ira;
Conceptum penitus dilabi corde calorem
Sensit, et hæc tandem sedato pectore fatur :
« *Ergone nata meis conatibus obvia semper*
» *Non sinet irati res tandem ut verba sequatur?*

(1) 2. *Reg.* 2.
(2) 2. *Eccl.* 2.

» Sed miseros servare juvat. » Sic fatus, abire
Imperat aligero divorum ex ordine lectum
Cæsarie insigni juvenem, cui candida circum
Ludebat stola longa pedes, variæque micabant
Distinctæ veluti gemmis rutilantibus alæ :
Qualis ab Eoo vehitur qui Psittacus orbe,
Aut nubes inter qualis nitet Iris aquosas.
Hunc igitur propere Solymorum invisere terras
Imperat Omnipotens, culpæque monere peractæ
Davidem, simul et pœnas mortemque minari.
Ille abit, et liquidum variis secat æthera pennis.
Forte et tempus erat, tacito cum victa sopore
Cuncta silent, claroque micant nitidissima cælo
Sidera : conspecta tunc nuntius arce quievit,
Et nox humanam (dictu mirabile) formam
Induitur, vatisque latet sub imagine Nathan,
Iratis ardens oculis, vultuque minaci,
Sic medios inter somnos reprehendere crimen
Visus, et ingratæ scelus exprobrare senectæ :
« Tene, » ait, « ô regum rex pessime, tene quietem
» Ducere, quem ad pœnam poscunt pro immanibus ausis
» Tartara? sic igitur turpem traducere vitam
» Amplexus medios inter? geminone nocentem
» Crimine, cælorum fas est convexa tueri?
» Qui Divos, qui te, patriamque, tuosque scelestus
» Prodideris : nec tu somnum, lectique superbi
» Delicias linques Divum venturus ad aras?

» Atqui tempus erit, moneo, cum cæde tuorum
» Ipse oculos pasces, bellique domestica surgent
» Semina : et incestus, et fratrum vulnera cernes.
» Tu modo flecte Deos lachrymis. » Sic ille locutus,
Protinus in tenues fugiens evanuit auras.
At David monitis, et clara voce Deorum
Attonitus, nunc invisos accusat amores,
Nunc jussæ meminit mortis, crimenque fatetur
Conscius. Ergo thoro vigil exilit, et sua pugnis
Pectora contundens, sceptrumque, aulamque, coronamque,
Abjicit, et partes animum convertit in omnes :
Ut Libyæ si quis sitientia rura viator
Dum petit, in mediis sævam conspexit arenis
Tygrida, vel maculis distinctum terga draconem;
Horret ad aspectum trepidus, cœptumque relinquit
Cautus iter, latebrasque petit tremebundus opacas:
Talis erat David, pulchra quem uxore potitum,
Nilque minus cælo metuentem clara Deorum
Numina terruerant, et cognita vatis imago,
Multa est ante oculos Bersabe; at nulla calores
Intus flamma parit : victus cum Matre Cupido,
Et pavor in vacuo solus jam pectore regnat.
Quid faciat? num vel miserum se ex arce suprema
Præcipitet, vel visceribus crudum induat ensem?
Num veniam exposcat, justasque avertere Divum
Conetur lachrymis iras? Palatia pone

Antrum erat horrendum, fracti qua culmina montis
Exesas vasta claudebant molę cavernas :
Horrebant rubis late omnia, et undique sentes,
Dumique, tribulique, et Soli ignota vorago.
Hæc igitur pavidus sublimi David ab arce
Singula spectabat, dubius vitamne, necemne
Eligeret : nunc cælum oculis atque astra petebat
Attonitus, largo nunc turgida lumina fletu
Fixa tenebat humi; tandem circunspicit antrum,
Et mox : « Tu nostri domus, » inquit, « conscia luctus,
» Tu mihi testis eris justorum sola dolorum ;
» Sic faveas nostro rubicunda ex crimine Luna. »
(Forte erat, aut visa est Phœbe rubicundior.) « At vos,
» Sidera, quæ invisos toties vidistis amores,
» Mutatum spectate virum. » Sic fatus, eburnam
Suspendit zona citharam, qua suetus ad omnes
Mentis erat curas uti, qua sæpe sonante
Depulerat sævos inimico à rege furores.
Ergo abit, atque sago velatus membra cucullo,
Præcipitis tandem evadit super ardua montis
Culmina : mox antrum ingreditur, largoque madentes
Imbre oculos cælo attollit; tandemque recepta
Mente, miser tales tremebundo pectore fletus
Orditur, mœstas cithara resonante querelas.

THEODORI BEZÆ

ELEGIÆ

AD LECTOREM

ELEGIA PRIMA

Tu quem naturæ nobis consensus amicum
Fecit, et e simili sidere natus amor :
Quisquis eris, nisi vel locuples te curia totum
Possidet, et rauci sollicitudo fori :
Aut nisi te Hippocratis retinent, pia cura, medelæ
Aut totum asservit pagina sacra sibi :
Vel nisi te Pallas studiis melioribus aptum,
Et Venerem, et Veneris tangere scripta vetat :

Aspice quam misere insano consumar amore,
Quam lateat nostro pectore sæva Venus.
Si bene te novi, cum legeris omnia, dices,
Non erat hic tali dignus ab igne coqui.
Attamen hoc frustra : nam talia fata Sorores
Nondum etiam nato constituere mihi,
Ut quamvis nil ipse habeam quod possit amari,
Experiar Veneris tempus in omne faces.
Quodque magis mirum, cum nos potiamur amica,
Qua non est flammis dignior ulla meis,
Perpetuæ tamen exagitant mea pectora curæ,
Et premit insomnem sollicitudo comes.
Sive graves obscura mihi nox clausit ocellos,
Tunc quoque cum jaceam semisopitus, amo.
Seu vigilo, præter nostras nil cogito flammas.
Candida luminibus proxima sola meis.
Hei mihi, quæ nuper nobis insomnia misit
Ille puer, quantis lusit imaginibus !
Nec piguit nostrum populo narrare furorem,
Et Phœbum in somnos sollicitare meos.
Quippe etiam hæc nobis nevere incommoda Parcæ
Nequitiæ fiam testis ut ipse meæ.
Id tamen exemplo liceat fecisse Tibulli :
Sic Nemesis flammas, culte Tibulle, canis.
Cynthia sæpe tibi sic est cantata, Properti ;
Sic est Nasoni dicta Corynna suo.
Hi tamen æternum meruerunt carmine nomen :
Di faciant, possim post mea fata legi!

Scilicet hoc unum nostros solatur amores;
Hoc facit ut placeat, quæ mihi flamma nocet.
Sive autem id nobis veniens concesserit ætas,
Seu me quæ vulgum fata severa manent,
Sic saltem vixisse mihi, te teste, placebit,
Exemplo ut fieres cautior ipse meo.
Quippe, aut fallor ego, aut nostros cum legeris ignes,
Et mea cum fuerit sors bene nota tibi,
Sedulus hoc deinceps, et tota mente cavebis,
Ne simili mecum sis ratione miser.
Nostra utinam tibi flamma ferat tot commoda, lector,
Quot dedit authori maxima damna suo.

IN MEDIOCRITATIS LAUDEM

ELEGIA II

Non frustra solita est medium laudare vetustas:
Nam nil laudari dignius orbis habet.
In medio posita est virtus: hinc indeque fallax
Tota sinistra via est, totaque dextra via est.

Icare, si patrem esses inter utrumque secutus,
Icarias nullus nomine nosset aquas.
Si medio Phaeton mansisset calle superbus,
Non esset sæva terra perusta face.
Nec lenis nimium, nec durat sæva potestas :
Quæ medium servat, sola perennis erit.
Te nimia, o Juli, clementia perdidit olim :
Occidit feritas te, truculente Nero.
Augustus fœlix cur multos mansit in annos ?
Nec facilis nimium, nec truculentus erat.
Nec nimis ipse coli, nec sperni Juppiter optat ;
Sed magis una juvat mens moderata deos.
Largus opum nullus, nullus laudatur avarus :
Magnus, in his potuit qui tenuisse modum.
Antoni mensas sic vicit cœna Catonis,
Et tenuem melior fama secuta larem.
Nec gracilis structura nimis, nec crassa probatur:
Hæc spectatori displicet, illa ruit.
Ut moderata juvant, sic ægris pharmaca multis,
Heu nimium multis, sæpe petita nocent.
Dicere plura nefas credo : nam laude nequaquam
Efferri immodica sustinet ipse modus.

ELEGIA III

Cornua bis posuit, bis cepit cornua Phœbe;
Nec tamen es tanto tempore visa mihi.
Vivo tamen, si vita potest tibi, Publia, dici,
Mærorem et lachrymas quæ fovet una meas.
Certe dura mihi mors sæpe in vota vocatur,
Mors finem lachrymis impositura meis.
Non aliter queritur ventrem durare Prometheus;
Et posito mallet numine posse mori :
Fallor enim, aut quisquis figmenta hæc repperit olim,
Vulturis est illi nomine dictus amor.
Quæ non visa mihi platea est? quid in urbe relictum?
Urbe tamen tota Publia nulla fuit.
Ergo vel miseram cohibent te conjugis iræ,
O non tam sævo fœmina digna viro!
Vel populosa tibi sordere Lutetia cœpit,
Et placidi ruris dulcior aura placet.
Forsitan in sylvis nostros meditaris amores,
Et tuto velles omnia ferre loco.
Ibo igitur; nec me quicquam retinebit euntem;
Donec sis aliquo sola reperta loco.
Interea manuum serves, collique colorem,
Et fieri nigras ne patiare genas.

Tecta incede caput : nam te si cernat Apollo,
Ardeat in vultus ustus et ipse tuos.
In sylvis lauri vestita est cortice Daphne :
Hei mihi, si de te fabula talis erit!
Callisto in sylvis summo est compressa Tonanti :
Ne rogo, ne placeat Juppiter iste tibi.
Heu! quid non timeo? latronum hic regna teguntur:
Quisquis es, hinc aufer, prædo cruente, manus,
Actæon doceat violati numinis iras :
Dictynna certe non minor ista Dea est.
Quid loquor? o nostræ pars maxima, Publia·
mentis;
Non poterunt aures ista ferire tuas.
O utinam præsens verba observare legentis,
Et frontis possem signa notare tuæ!
Optima tunc nostro spes addi posset amori,
Et possem mecum dicere, lenis erit.
Perveniam certe quaqunque moreris in urbe,
Sive aliquo potius, Publia, rure lates.
Perveniam; et si non mea per se forma loquatur,
Fortunæ fiam nuntius ipse meæ.
Quod si surda preces ausis contemnere nostras,
Nempe meæ subito conscia cædis eris.
Attamen hoc media nobis in morte placebit,
Quod tu causa meæ, Publia, cædis eris.

ELEGIA IV

Si tibi sinceri nomen bene quadrat amici,
Cur mihi quæ tota est candida, nigra tibi est?
Cur quoties caleo dixi, tibi frigus in ore?
Cur mihi quod gelidus Caucasus, Ætna tibi est?
At saltem si visa prius tibi nostra fuisset,
Si conspecta foret, quam violata, prius,
Vel me fallit amor, vel si tibi visa fuisset,
Essemus forma captus uterque pari.
Quod si tam pulchris non esses captus ocellis,
At levius poteras tunc tamen esse malus.
Perfide, quis nostros unquam accusavit amores?
Candida quo tandem judice facta rea est?
Actor es et judex idem : succurite jura ;
Lædit Romanum perfidus iste forum.
Parce tamen, verbis uti si cogor acerbis :
Hei mihi, quod sic est imperiosus amor!
Nunc faveo, Lodoice, tibi ; nunc urit amica ;
Et fidei memorem me jubet esse meæ.
Utrique est juratus amor, dominæque, tibique :
Nunc, Cytheræa Venus, dic mihi, cujus ero?
Cur transversus agor? duplici cur uror ab igne?
Ah, fuerat nobis unica flamma satis!
Rectus amor, Lodoice, tibi me fecit amicum :
Nescio cur placeat causa pudica minus.

Scilicet insani merito creduntur amantes :
Quisquis amas, juris non potes esse tui.
Quod tamen est mirum, justa est insania nobis :
Et videor demens cum ratione mihi.
Nam mea, si nescis (sed nescis, arbitror) una est,
Quam velit ipsa sibi præposuisse Venus.
Sic caput erectum, sic frons exsurgit aperta :
Sic virides oculos umbra decora tegit ;
Sic oculi geminis radiant hinc inde Smaragdis :
Quæ fero, sunt hujus vulnera prima loci.
Utraque sic pulcher conjungit lumina nasus,
Purpureis sic est conspicienda genis.
Sic geminis roseus color emicat undique labris :
O labris toties labra petita meis !
Hic habitat quæ me tandem servabit, opinor,
Nunc in perniciem lingua diserta meam.
Quid caput auratum memorem? quid eburnea colla?
Binaque quæ niveo pectore mala latent ?
Cætera quid referam? quæ si non omnia novi,
Quis tamen esse suo corpore digna neget?
Et tamen hanc audes maculare et dicere nigram.
Desine : habet certe numen et ista suum.
Quæ nisi sit precibus nostris lenita, veremur
Ne discas læsæ quam gravis ira Deæ.
Nunc revoces quæ scripta tibi : sit fœdere juncto,
Candida quæ nobis, candida et illa tibi.
Certe digna meis una es, mea Candida, flammis :
Di faciant possim dicere, tota mea es.

Tunc licet insanus tota designer in urbe,
Dum mea sis, nihili nomina vana moror.
At tua qui nigra violarit nomina fama,
Hic hostis nobis, hic inimicus erit.
Illius efficiam, faveat modo notus Apollo,
Crimina deridens vulgus in orbe legat.
Tuque iterum nostrum si lædas forte furorem,
Haud equidem vanas experiere minas.

ELEGIA V

Quisquis amas (aiunt cuncti) fuge corpus amatum,
Vivere si cæco liber ab igne cupis.
Hei mihi, te quoties fugi, mea Candida! fugi :
Semper at in nostro pectore regnat amor.
Ecce iterum, fateor, fugi te, Candida : verum
Et potui, et possum dicere semper, amo.
Sive abeo in sylvas, nobis succurrit Adonis,
Et fit tristitiæ conscia sylva meæ :
Sive placent horti, quot florum hic millia cerno,
Tot stimulis captum me premit asper amor.
Narcissum hinc croceum video, hinc flentes Hiacynthos;
Hinc miser ante oculos pulcher Adonis adest.

Magna quidem nostræ fateor medicamina flammæ:
Sed me qui vincit, vincit et ille Deos.
At si prata juvant, o quantas sentio flammas!
Ardeo tunc flammis totus amoris ego.
Hic videor Cereris fugientem cernere natam;
Hic videor furvi cernere Ditis equos.
Littora si specto, vitreas tunc cogito Nymphas,
Fervidaque in medio numina sæpe mari.
Quo magis evado montes sublimis in altos,
Hoc propior Veneris fit puer ille mihi.
Si placeant urbes, vis ut semel omnia dicam?
Illic cum videam plurima, nulla placent.
Illius nunc carpo oculos, nunc illius ora:
Hæc capite, hæc pedibus displicet, illa genis,
Denique materies si desit, crimina fingo;
Et quæcunque aliis candida, nigra mihi est.
Quid prodest fugisse igitur, cum Candida præsens,
Atque adeo lateri sit comes usque meo?
Umbræ igitur merito quadret tibi, Candida, nomen:
Tale tamen nomen non decet iste color.
Humanum potius debes deponere nomen,
Una simul gemino quæ potes esse loco.
Parce, rogo, quæcunque Dea es: subjecit et ipsa
Anchisi sese, res bene nota, Venus.
Ecce fugam fateor; veniam ne, Diva, negato:
Sæpe mihi veniam Juppiter ipse dedit.
Ipse quidem prima mox ad te luce revertar;
Quasque voles pœnas, si patiare, feram.

ELEGIA VI

Si te, diva Venus, genuerunt æquora quondam,
Si Veneris surdo numina nota mari :
Ne me, ne pelago jactatum desere, Diva :
En madidus raucis undique vincor aquis.
Quæris ubi fluctus, ubi sint sæva æquora? nusquam:
Sed mare, quo vexor, terra dat ipsa mihi.
Me miserum! quamvis liquidis sejunctus ab undis,
Auferor a ficto naufragus ipse freto!
Hei mihi, quid ficto dixi? verissima nobis
Unda nocet; fictum res habet ista nihil.
Nusquam undas video; circumstant attamen undæ:
Scilicet in sicco curro, natoque mari.
Ecce iterum, sicco cur dixi? nempe sepulta
Ingenii vis est quantulacunque mei.
Hinc toties cogor mentem mutare priorem;
Musaque dissidiis ingeniosa mea est.
Vos, oculi flentes, præbetis flumina puppi :
Hoc volat infelix flumine vecta ratis.
Nec venti desunt; ventos suspiria præbent :
Hæc laceram ducunt in sua damna ratem.
Quid tacitos dicam stimulos, cæcumque furorem?
Dant stimuli remos, dat mihi vela furor.
Spes miseræ est cymbæ clavus, spes optima Divum,
Spes medicina malis una reperta meis.

Anchora sunt humili deprompta e pectore verba,
Vix tamen iratas hæc remorantur aquas.
Firmus amor ratis est malus; sunt dona rudentes :
Fune carina regi, munere sueta Venus.
Navis es, o anima insano correpta furore :
Te miseram cæcus navita ducit Amor.
Tempestas scopuli : nempe ira odiumque timentur.
Di faciant ut sint ira odiumque procul!
Fulmina quæ vereor, sunt verba minantia nobis :
Ah, procul a nostro sitis amore minæ!
Si frons læta minus, si non, velut ante, serena,
Tunc madidis cedit fessa carina Notis.
Sæpe igitur ventis currunt mea vela secundis :
Sæpe mihi forti carbasa pulsa Noto.
Ut tamen est visum littus, portumque subire,
Jam paro, conspecti captus amore soli.
Auferor infelix, quamvis multumque diuque
Coner in adverso figere vela solo.
Tunc faciem littus mutat, positoque nitore,
Sidera pallescunt ignibus orba suis.
Clamo tamen, liceat saltem mihi cernere ripas;
Redde diem misero, Candida, redde diem.
Hæc ego dum gemino, referunt mea carbasa venti;
Et ruit in nostrum multa procella caput.
Spirant cuncta minas, crebrum micat æthere fulmen,
Mox oculis abeunt littora visa meis.
Quod tamen est mirum, stat recto pondere malus,
Et nequeunt sævo cedere vela freto.

Quem tot turbæ agitant, hunc, o Cytheræa, negabis
Sentire insani cuncta pericla maris?
Aut igitur totum moveas, Neptune, furorem
Ut bibat insanas obruta puppis aquas :
Aut facias tensis intrem mea littora venis :
Ah, volui velis dicere, parce, Venus.
Parce, Venus : mea culpa levis, si culpa vocari
Mutatæ debet littera syllabulæ.
Si sit culpa tamen, fateor, Venus, hæc mihi culpa,
Hæc, inquam, nobis optima culpa placet.

ELEGIA VII

Hei mihi, quæ terrent pavidum mala somnia pectus!
Eheu, quæ trepido somnia visa mihi!
At tu quisquis amas, nec speres luce quietem,
Nec tacitas noctes polliceare tibi.
Vespere colla domum referunt leviora juvenci,
Et tacitæ requiem commeditantur aves.
Vespere nunc stertit fusca cum conjuge Pastor;
Nunc venerem exercet, lætus et ipse, suam.
Sol quoque postremas postquam pervenit ad undas,
Fertur in ardentis Thetidos ire sinus.

At nos perpetuis exercita turba periclis,
Quos insana trahit post sua terga Venus :
Sive dies præbet magno sua lumina mundo,
Nostra latent tenebris pectora cæca suis;
Seu nox nigra sua terras amplectitur umbra,
Semper adest noctis sollicitudo comes;
Ingressusque toros, menti se callidus infert
Pulicis exiguo corpore tectus Amor.
Quisquis es exemplum a nobis qui quæris, habeto,
Alterius damno cautus ut esse queas.
Nox erat, et variis vexatus pectora curis,
Credideram molli languida membra toro.
Necdum prima quies oculos bene clauserat, ecce
Jam parat insidias sanguinolentus Amor.
Agmina cernebam, armatasque instare catervas;
Et, nisi fallor ego, vix puto, somnus erat.
Agnovi procul ipse acies, fulgentiaque arma;
Denique vera oculis agmina visa meis.
Expecto trepidus, nec enim fugisse licebat :
Audio clamores, verbera sæva, minas.
Aspicio; en mediis mihi Candida cernitur armis,
Et laniata genas, et laniata comas.
Talis erat Paridi quondam cum rapta Lacæna est :
Thisbe, te extincto, Pyrame, talis erat.
Ille comam, ille togam flentis frustraque rogantis
Diripit; ille, mea est, clamat, et ille, mea est.
Dirigui, ut solus viso prædone viator,
Ut stupet aspectis agna relicta lupis.

Quid facerem? jubet ira loqui, pietasque, fidesque:
At monet aspecta morte tacere metus.
Ira metum vincit: medios moriturus in hostes
Tendo, nec cesso dicere et ipse, mea est.
Illa, ut me aspexit, « Miser, ah miser, » inquit,
« abito:
» Non tua tam misero tempore digna fides.
» Ah, fuge; sic levius moriar. » Nec plura locuta,
Voce mihi visa est deficiente mori.
Protinus exclamans, incuso hominesque, Deosque,
Nec cesso vacuas ingeminare minas.
Illi adsunt, strictoque mihi mucrone minantur;
Nec miserum cessant figere tela caput.
Tandem igitur cunctis unus congressus inermis,
Ipse meæ visus proximus esse neci.
Jamque cadens, charæ tangebam corpus amicæ,
Esset ut extremo tempore notus amor.
Ecce abit ex oculis tenues hic somnus in auras.
Territus, et vitæ vix bene certus eram.
Non aliter sævi si quando dentibus hostis
Eripuit pavidam pastor amicus ovem:
Illa licet servata, tamen stupefacta periclo,
Vix tandem posito discit abire metu.
Talis eram, sudorque omnes manabat in artus,
Sensimus et rigidas undique stare comas.
Talem, quisquis amas, tibi polliceare quietem:
Talia spectabit somnia, quisquis amat.

ELEGIA VIII

Ut stupet emisso si quis Jovis igne petitus :
Ut stupet insanis navita raptus aquis :
Sic stupui, postquam dira te febre retentum
In mœsto didici corpus habere thoro.
Quid facerem? nec erat nobis ars nota medendi
Nec, si tota foret cognita, tuta satis.
Sæpe ego, cum vitæ medicus spem redderet ægro,
Vidi inter medicas membra labare manus.
Ergo, quod licuit, cælum Superosque precatus,
Has cœpi pavida fundere mente preces :
Humanæ si quem tangit miseratio sortis ;
Si qua potest hominum tangere cura Deos :
Quisquis ades Superum, justæ miserere querelæ :
Crede mihi, venia res bene digna tua est.
Non ego divitias posco, Cræsive talenta,
Non peto formosæ conjugis esse virum :
Hoc peto, si qua pii vos cura attingit amoris,
Reddatur Valido pristina vita meo.
Ille est, qui Superum coluit studiosus honores :
Nunc jacet in tristi pallidus ille toro.
Quid dixi? magnis immo vult sæpe querelis,
Quod meruit nullo crimine, posse mori.
Juppiter, et tu olim, non est hoc crimen, amasti :
Si scelus hoc, sceleris sidera plena tui.

Causa tamen nobis melior, quo castior hæc est :
Causa pudicitiæ pondere nixa suæ.
Quid potuit sceleris Validus patrasse? quis illum
Audiit ullius criminis esse reum?
Decipit ebrietas humanam sordida mentem:
Hinc scelerum nata est prodigiosa cohors.
Ergo ut vitaret Validus tua crimina, Bacche,
Non puduit lymphas præposuisse tibi.
Captivos hominum ducit Venus improba sensus:
Hinc scelerum nata est prodigiosa cohors.
Fallor ego, aut si qui Validum tetigistis amores,
Una laboranti Pallas amata fuit.
Ergo insontem animam ne sævus tollito, neve
Tela geras tanti sanguine tincta viri.
Ecquid enim prodest rarum tribuisse colorem,
Tam color iste brevi si periturus erat?
Ingenium infudisse sagax quid profuit illi,
Si vetet ingenio mors inopina frui?
Quod si certa manet mortis sententia fatis,
Si petit hoc etiam Parca scelesta caput:
Hoc facite, ô Divi, quæ nunc mihi vita superstes,
Ut Valido prosit, prosit et illa mihi.
Non insueta precor : Ledæos fama gemellos
Dividua intèr se vivere morte refert.
Sic nos attoniti Superos, Lodoice, precamur:
Di votis faciant pondus inesse meis!
Di faciant mox ut nobis reddamur uterque,
Et posito cantet musa dolore jocos!

ELEGIA IX

At pereat quæcunque meas extinguere flammas,
Quæ te cunque mihi tollere tentat anus!
Improba, læna, procax, mœcha, invida, dic age, curnam
Lædi visa mea est digna puella tibi?
Vel quod tam castam non possis ferre puellam,
Et tibi tam constans non bene quadret amor.
Vel cum nulla meum turbarent jurgia lectum,
Displicuit placido pax in amore tibi.
Fallor ego, aut virtus potuit tibi neutra probari,
Dissimilemque tibi ferre scelesta nequis.
Sic premitur forti mitis clementia bello,
Sic lupus in placidas it violentus oves.
At vos, qui nostris vicinas jungitis ædes,
Sicne decet justa credulitate rapi?
Scilicet audaces plectit Respublica fures:
Criminibus merito pœna reperta sua est.
Non tamen indicta plectuntur crimina causa:
Hoc Latii prohibent optima jura fori.
Nos vero insontes, jam dicimur exules esse.
Quis tamen audivit criminis esse reos?
Cujus nocturno turbavi somnia cantu?
Cujus ego inveniar vi petiisse fores?

Anne ego cujusquam mœchus connubia læsi?
Candida sola mea est, Candida tota mea est.
Nimirum una anus est, quæ nos incusat amoris.
O Venus! an scelus est numen amare tuum?
Si scelus hoc, cælum fas sit vocitare scelestum,
Atque iterum in sanctos bella movere Deos.
Hoc, Divi, prohibete nefas; mœchæque scelestæ
Ignea in invisum vertite tela caput.
Tene ego perpetiar misero mihi, Candida, tolli,
Aut Veneris dici numen inane feram?
Nec contra obsistam iratus, magnoque furore
Præcipites istos pulverulentus agam?
Tunc igitur gladios acuam, tunc bella movebo,
Tunc invicta dabit vimque animumque Venus.
Interea peragent vindictæ carmina partem:
Sic ulta est Vates sæpe Camœna suos.
Ecquis enim Archilochi rapidos non novit Iambos?
Tu quoque, anus, nostras experiare minas.
Tisiphone quamvis tecum collata, videri
Jure oculos possit pascere digna Jovis:
Macra licet tibi sit facies, licet undique turpes
Undique deformet pellis arata genas:
Emineat quamvis dens unus et alter ab ore,
Sordeat et canis tempus utrumque comis:
Te precor insani rabies exedat amoris,
Et turpi inclusum pectore vulnus alas.
Digna tibi tamen interea videaris amari;
Te tamen immenso nullus in orbe probet.

Sint nigro frustra demissa monilia collo;
Frustra oneret macras instita longa nates.
Displiceas merito cunctis, sis fabula vulgo,
Nil nisi perversam fama loquatur anum.
Te mater teneræ demonstret sæpe puellæ,
Et jubeat mores sæpe cavere tuos.
Atque ita bis centum cum tandem impleveris annos,
Tunc cupias frustra, pessima mœcha, mori.
Sæviat in macrum nodosa podagra cadaver,
Atque diu infirmis ludat in articulis.
Dira lues passim putres distorqueat artus,
Fœdus ut absentem prodere possit odor.
Teque notet, velut invisum sis omen, Aruspex:
Horreat ad vultus fœmina, virque tuos.
Nec tamen hæc quisquam medicari vulnera curet;
Nec manus auxilium porrigat ulla tibi.
Te potius ridens hinc indeque turba jacentem
Oderit, invisum devoveatque caput.
Atque ita ter centum cum tandem impleveris annos,
Cedat ab infami corpore vita procul.
Silva rogum invideat, nec det tibi terra sepulcrum,
Funeribus desint ultima vota tuis.
Inferias peragant vulpesque, canesque, lupique,
Et si qua effuso sanguine gaudet avis.
Interea invisos jubeat discedere Manes
Portitor, et Stygias tangere nolit aquas.
At tu deserto studeas in littore mœsta
Infernum precibus sollicitare Jovem.

Atque ita millenos cum tandem impleveris annos,
Sis tandem Furiis addita quarta tribus.
Hoc facite, ô Divi, si castæ vota puellæ,
Si possunt casti vota valere viri :
Hujus ut exemplo venerari discat Amorem,
Quæ juvenum flammis invida turba nocet.

ELEGIA X

Dic age, cur vanæ juvat indulgere querelæ?
Cur juvat immites dicere, stulta, Deos?
Nempe doles periisse comam, flavosque capillos
Tam subito glabrum destituisse caput.
Desine, stulta, queri : nam quod periisse videtur,
Tempora reddiderint non ita longa tibi.
Sic tibi sæpe thymum, sic et tondetur anethum :
Mox tamen in frondes surgit utrumque suas.
Sic cum sæpe rosas toto collegeris horto,
Purpureas idem cras dabit hortus opes.
Fer modo et hæc, quamvis possit jactura videri
Magna, feras parvæ tædia parva moræ.
Nec tamen interea plores periisse capillos :
Quam periisse putas, credito, salva coma est.
Quippe hujus radios nuper miratus Apollo,
Siderea dignam credidit esse domo.

Scilicet hinc ficto Berenices nomine tecta,
Junctaque nocturnis ignibus illa micat.

ELEGIA XI

Ecce iterum Jani nobis rediere Calendæ.
Hei mihi! quos luctus, funera quanta ferunt!
Roma Tito quondam celebrata est maxima magno,
Est quoque Nasonis carmine dicta sui.
Quæ te, Naso, tulit, quæ te, Tite, sustulit orbi,
Inter funestos est numeranda dies.
Non adeo infelix, quæ infames sanguine Canna
Lux videt, et Latio tristia cuncta foro.
Nullum igitur munus nunc expectetis, amici:
Munera temporibus sunt minus apta malis.
Fas mihi sit Patrum priscos contemnere ritus;
Fas mihi consuetas mittere jure preces.
Cernite nunc tristi ploretur ut undique cælo,
Mersaque demisso terra sub imbre natet.
Ecce Venus pullo vestita incedit amictu,
Dilaceransque genas, dilaceransque comas.
Et pharetræ oblitus, luctuque immersus acerbo,
Nasonis cantat carmina mœstus Amor.
Ipse suas Janus damnatque, oditque Calendas,
Et sua de fastis tollere festa parat.

Flet quoque Neptunus, flet raucisona Amphitrite,
Et patrio plorat gurgite mersa Thetis.
Pelignæ lachrymis implent rura omnia Nymphæ,
Et querulus Patavi permeat arva Padus.
Tune igitur lachrymas retinebis, Roma, cadentes,
Nec poteris cœli questibus esse comes?
Hei mihi, quid te olim, demens Auguste, coegit
Nasonis sacrum sic violare caput?
Julius hoc olim non fecit avunculus, ille
Qui dedit Italiæ sceptra secunda tibi.
Et te jam merito clementem dicere quisquam,
Ingeniumve potest dicere mite tibi?
Quæ nunquam Augusti potuit lenire furorem,
Scivit inhumanos flectere musa Getas.
Namque Tomitanis exul lugetur in oris,
Nasonique parat barbara turba rogos.
Lugete, o miseri vates, totumque jubete
Parnassum alternos ingeminare sonos.
Flentibus en aderit Phœbus, Pallasque favebit,
Et peraget partes numen utrumque suas.
Vos quoque, quos cœli dignissima cura fatigat,
Ne, rogo, ne quinta quærite luce lyram.
Illa etenim lumen cœlo, terrisque negabit,
Lætaque cum charo tartara vate colet.
At vos, o Manes, quorum nec longa vetustas,
Nobile nec delet nomen avara dies,
Vos, inquam, solos Jani gaudere Calendis,
Vos, dare lætitiæ mutua signa, decet.

Quippe Titum vobis lux addidit ista peremptum;
Hæc quoque Nasonis lux dedit arte frui.
Ergo occurristis, Manes, venientibus illis,
Totaque in amplexus mortua turba ruit.
Ennius inde pater medium complexus utrumque,
Hic, ait, est Latii gloria tota soli.
Mox Varro et Cicero properant, tersusque Catullus;
Mox quoque cum Nemesi, culte Tibulle, venis.
Et tu qui dubium fecisti nomen Homeri,
Cui vitam debent rus, pecus, arma suam.
Quid reges memorem priscos, fortesque Quirites,
Quoscunque exoriens Roma, vetusque dedit?
Scilicet ista Titum venerata est undique turba;
Hannibal aspecto surgit et ipse Tito.
Vos, o vos Manes, æternos ducite lusus:
At nos perpetuo cura dolorque prement.
Has ego quottannis luctu celebrabo Calendas,
Et ficto injiciam thura, merumque rogo.
Deinde isti versus tumulo ponentur inani;
Di faciant, illos postera turba legat:
Quisquis ades, vacuum Nasonis cerne sepulchrum:
Quisquis ades, magni cerne sepulchra Titi.
Orphei quod precibus Plutonia regna dedere,
Hoc Titus, et magnus Naso dedere sibi.

ELEGIA XII

Helis quod speculo multumque diuque retenta,
Sacratum Veneri sic remoratur opus,
Fallor ego, aut justa certe ratione movetur;
Nec levis est tantæ causa reperta moræ :
Namque nec ornatos componit rite capillos,
Cui non jussa suo stat coma flava loco :
Nec Tyrio fucare genas credenda colore,
Cui medias intra purpura nata genas.
Aut igitur creta collum mentitur eburnum,
Aut labris spargit rubra venena suis :
At collum natura illi concessit eburnum,
Et minio jussit labra rubere suo.
Cur vero tenues oculorum depilet arcus?
Cur jubeat patula cædere fronte comas?
Cui geminos talis testudo exornat ocellos,
Qualis Apellæa linea ducta manu?
Et cui lunatæ tam larga est area frontis,
Ut sit tam patula fronte nec ipsa Venus.
Scilicet hæc emptis implerit dentibus ora,
Nativum esse probat cui gelasinus ebur.
At vero inflatum pectus, mammasque cadentes,
Et mollem magna colligit arte sinum.
O Di, quam tuta est a tali crimine virgo,
Cui tumet æqualis semper utrinque sinus!

Quid gestus, cultumque loquar, moresque decoros?
Talis erat, malum cum Cythærea tulit.
Ergo Helis speculum non sic remorata tuetur;
Helis enim speculi non eget arte regi :
Ipsa sed in facie dominæ crystalla morantur,
Et raras gaudent cernere delicias.
Helida cur ergo absentem sic, turba, requiris,
Nec pergis potius, dum procul Helis abest?
Quippe absens Helis nullum retinebit euntem :
Si veniat, cunctos quod remoretur, erit.

ELEGIARUM FINIS

EPITAPHIA

I

D. P. STELLÆ, LL. DOCTORIS CELEBERRIMI

Mundus ut assidua gauderet luce, suoque
Vivere Sol posset liber ab officio,
Lucifer in terras cælo migrare relicto,
Atque hominis faciem sumere jussus erat.
At mox ut Stellæ discessu clara Deorum
Perpetua cœpit regia nocte premi,
Pœnituit mandasse Jovem, Stellamque vocavit;
Et Solem antiquas jussit obire viçes.

I

DE P. STELLA, FAMEUX DOCTEUR (1)

Pour réjouir le monde d'une lumière assidue
Et relever le Soleil de ses fonctions,
Lucifer avait reçu l'ordre de quitter le ciel pour la terre
Et de prendre un visage d'homme.
Mais, à peine le départ de Stella eut-il couvert d'une nuit perpétuelle
Le palais étincelant des Dieux,
Jupiter se repentit des ordres donnés, rappela Stella
Et fit reprendre au Soleil ses anciennes fonctions (2).

II

D. JO. VALENTIS, REGI A CONSILIIS

Extincto nuper Respublica mœsta Valente,
Visa mihi secum sic gemebunda queri :

(1) Pierre de l'Étoile, d'abord jurisconsulte à Orléans-puis président de la Cour suprême de Paris.
(2) Il serait facile de composer dans ce goût hyperbo

« *Sæpe alios flevi, dum sic raperentur, alumnos :*
» *Causa tamen nunquam justior ulla fuit.* »

II

DE JEAN VAILLANT, CONSEILLER DU ROI

Il y a quelques jours, je crus entendre l'État, affligé
de la mort de Vaillant,
Exhaler en gémissant ces plaintes intimes :
« Souvent j'ai pleuré d'autres enfants, qui m'étaient
ravis ainsi :
» Mais, mes larmes n'eurent jamais de plus
juste motif. »

III

ADVOCATI CUJUSDAM

O rerum varias vices, et ingens
Fortunæ paradigma sævientis!

lique une épigramme sur la mort de Bèze, arrivée au lendemain d'une éclipse de soleil : « Dieu prit ce soleil pour remplacer l'autre. »

Clamosissimus omnium virorum,
Qui verborum operam omnibus locabat,
Nunc raptus Rhadamantium ad tribunal,
Conducit miser, ante quæ locabat.

III

D'UN AVOCAT

O vicissitudes des choses! frappant
Exemple des coups de la Fortune!
Le plus bruyant de tous les hommes,
Qui louait à tout le monde l'assistance de sa parole,
(Aujourd'hui que la mort l'emporte au tribunal de Rhadamante)
Prend à loyer, le malheureux! ce qu'il louait auparavant.

IV

GULIELMI BUDÆI, VIRI NOSTRÆ ÆTATIS DOCTISSIMI, QUI LUTETIÆ OBIIT ANNO M. D. XL, XIII. CAL. SEPTEMB.

Ὅστις Βουδαῖον γλώσσης ὀνομάσατο Φοῖβον
Ἀμφοτέρας, ὄρθως Φοῖβον ἐεῖπε μάλα.

Οὐκ εἶπεν δ' ἱκανῶς, μεῖζων γὰρ χ' ἡελιοῖο,
Ὅς δνηθοῖσι φάος καὶ καταδὺς παρέχει.

IV

DE GUILLAUME BUDÉE, LE PLUS SAVANT HOMME DE NOTRE SIÈCLE, QUI MOURUT A PARIS L'AN M.D.XL, LE XIII DES CALENDES DE SEPTEMBRE

Qui surnomma Budée le Phébus des deux langues,
Eut grandement raison de l'appeler Phébus,
Appellation encore insuffisante : car, il est plus grand que le Soleil
Celui qui, même après son coucher, éclaire encore l'humanité.

V

EJUSDEM

Unus Budæus terramque, polosque, hominesque,
Devinxit magna providus arte sibi.
Cælo animum, terræ corpus donavit habendum :
At cerebri nobis dona superba dedit.
Sic decessit inops; nam nil sibi liquerat ipse :
Verum hæc paupertas unica vincit opes.

V

DU MÊME

Le seul Budée, dans sa vaste et habile prévoyance,
Sut associer à ses destins la terre, les cieux et les hommes.
Au ciel il donna de posséder son âme, à la terre son corps,
Mais c'est à nous qu'il légua les magnifiques trésors de son cerveau.
De fait il mourut pauvre, ne s'étant rien laissé :
Cette pauvreté vaut, à elle seule, plus que les richesses.

VI

EJUSDEM

Budæum flevere homines, ploravit et aer;
Budæus gelidis est quoque fletus aquis.
Sic flevere homines, ut plena volumina mœstis
Carminibus quivis bibliopola terat.

Sic aer luxit, consumptis undique nimbis,
Ut jam quas plueret non reperiret aquas.
Flumina sic flerunt, ut qua modo navis abibat,
Currat inoffensis sicca quadriga rotis.
Restabant cœlum et tellus, communis ut omni,
Quamlibet immenso, mœror in orbe foret :
Sed cum cœlum animam Budæi, terra cadaver
Possideat, quæso, qua ratione fleant?

VI

DU MÊME

Les hommes pleurèrent Budée, l'air le pleura ;
Budée fut aussi pleuré des fraîches eaux.
Les hommes pleurèrent : aussi tout libraire imprime
Le gros volume de vers qui déplorent sa perte.
L'air pleura : épuisant toutes ses averses,
Bientôt il ne trouva plus d'eaux à faire pleuvoir.
Les fleuves pleurèrent : sur la route où glissait le vaisseau,
Le char passe à sec et ses roues courent librement.
Restaient le ciel et la terre, pour remplir tout le monde,
En dépit de son immensité, de leur douleur commune.

Mais le ciel possède l'âme de Budée, la terre son cadavre :
Pourquoi, je le demande, s'aviseraient-ils de pleurer ?

VII

NICOLAI BEZÆ PATRUI, QUI REGI A CONSILIIS FUIT

Marmore de Pario nullas hic stare columnas,
Æra nec artificis vivere jussa manu,
Nec tumuli cernes operosam surgere molem,
Qualia Mausoli fama sepulchra canit.
Scilicet hos titulos, hos quærere debet honores,
Qui nil, quo melius nobilitetur, habet.
Hic autem magni quondam pars magna Senatus,
Aut nullo, aut solo Beza Catone minor :
Quem sic eripuit virtus ter maxima morti,
Vivat ut extincto posthumus ipse sibi.
Mortuus e tumulo famam cur captet inanem,
Illi quam vivo vita peracta dedit?
Immo (si verum fas nobis dicere : sed fas),
Dignus, qui tumulo non tegeretur, erat.

VII

DE NICOLAS DE BÈZE, MON ONCLE PATERNEL, QUI FUT CONSEILLER DU ROI

Tu ne verras pas se dresser ici de colonnes en marbre de Paros,
Ni ces statues d'airain auxquelles l'Art donne la vie;
Ni s'élever la haute et pénible construction d'un tombeau
Semblable à celui de Mausole, que chante la Renommée :
Ces titres, ces honneurs, il doit les rechercher,
Celui qui n'a pas de meilleure noblesse.
Mais Bèze, autrefois membre important d'un grand Sénat,
Bèze ne le cède à personne, Caton seul excepté,
Que sa haute vertu ravit trois fois à la mort
Et fait encore se survivre à lui-même.
Du sein de la mort et du tombeau pourquoi aspirerait-il à un vain renom,
Que toute sa vie passée lui assura de son vivant ?
Et même (si l'on nous laisse dire la vérité, et pourquoi pas ?),
Il méritait mieux que l'ombre du tombeau.

VIII

CATHARINÆ TEXEÆ AURELIENSIS

Isto quis jaceat loco sepultus
Forsan scire cupis, benigne lector :
Atqui id dicere perlibenter optem.
Sed quo nomine debeat vocari
Quicquid hoc tumulo latet sepultum,
Scire judico quemlibet sagacem
Nullum, et quemlibet omnium peritum.
Nam si ex corpore judicare sexum
Decet, Virgo latet sepulchro in isto.
At quanam ratione nuncupari
Debet fœmina, quam timore nemo
Turbatam nimio, aut dolore vidit?
Nemo prosperiore sorte abuti?
Loqui nemo, ubi fœminæ tacendum?
Nemo, cum decuit loqui, tacere?
Choros nemo sequi parum pudicos?
Nemo ornare comam parum pudenter?
Nemo accersere pharmacis colores?
Hinc vibrare oculos et inde nemo?
Nemo verba loqui petulca vidit.
Ergo vir fuit. At virum vocare
Qua decet ratione, cui virilis
Illa corporis est negata forma?

Ergo utrumque fuit. Fuisse vero
Cur utrumque putem, quod esse neutrum
Probatum satis est, superque nobis?
Diva ergo fuit, altera aut Minerva,
Quæ, cum fœmina sit, tamen virili
Intus est animo, ut ferunt poetæ.
Sed est nota satis cruenta Pallas,
Et insana Deum libido nota.
Ergo quid superest, nisi ut putemus
Quiddam hoc in tumulo latere, quod sic
Fœminisque, virisque, Disque majus?

VIII

DE CATHERINE TESSÉE, D'ORLÉANS

Qui gît en cette sépulture,
Peut-être désires-tu le savoir, bienveillant lecteur?
Et moi, je voudrais bien te le dire.
Mais de quel nom doit-on appeler
Ce que recèle ce tombeau?
Nul, à mon avis, ne le sait, fût-il
L'homme le plus fin et le plus savant du monde.
Car, si d'après le corps il faut juger du sexe,
C'est une Vierge qui dort en ce tombeau.
Mais pourquoi doit-on appeler
Femme, celle que personne n'a jamais vue

Troublée par un excès de crainte ou de douleur?
Non, personne ne l'a vue abuser de la prospérité,
Parler où la femme doit se taire,
Se taire quand elle dut parler,
Suivre des danses indécentes,
Parer sa chevelure avec immodestie,
Demander ses couleurs à des drogues,
Décocher des œillades à droite, à gauche,
Tenir des propos provoquants.
Ce fut donc un homme. Mais, comment
Appeler homme, celle à qui fut refusée
La forme du corps de l'homme?
Elle fut donc homme et femme. Mais, comment
Le penser, quand nous avons assez
De preuves qu'elle ne fut ni l'un ni l'autre?
Ce fut donc une déesse, une seconde Minerve
Qui, toute femme qu'elle fût, ne laissa pas
D'avoir un cœur viril, au dire des poëtes.
Mais nous connaissons trop les goûts sanguinaires de Pallas
Et les passions furieuses des dieux.
Que nous reste-t-il donc à penser,
Sinon que ce qu'enferme ce tombeau c'est quelque chose
De plus grand que les femmes, les hommes et les dieux?

IX

ANTONII PRATENSIS CANCELLARII GALLIÆ

Amplissimus vir hic jacet.

IX

D'ANTOINE DU PRAT, CHANCELIER DE FRANCE

Ci-gît un homme considérable (1).

X

EOBANI HESSI POETÆ EGREGII

Venerat exutus mortali corpore nuper
Hessus, ut infernis exciperetur aquis :
Quem torve intuitus squalentis portitor Orci,
« Hic, » ait, « hic gratus Manibus hospes erit.
» Tune Syracusii calamos impune poetæ,
» Mæonidæque tubam, pessime, surpueris? »

(1) Il faut savoir, pour goûter le sel de cette épigramme, que c'était le plus obèse des hommes obèses.

Dixerat; et media vates jam puppe sedebat,
Cum vetuit nautam pergere Mercurius :
« *Ne sævito, Senex,* » *inquit :* « *nam vendicat istum*
» *Juppiter, et Superum cætera turba, sibi.*
» *Extinctis aliis potuit qui reddere vitam,*
» *Ditis in hunc possunt jura severa nihil.* »

X

D'EOBANUS DE HESSE, POÈTE EXCELLENT (1)

Dépouillé de son corps mortel, Hesse vint l'autre jour
Pour être admis à passer les eaux infernales.
Le nocher du sombre Orcus le regarda de travers, et :
« Voici, » dit-il, « un hôte agréable aux Dieux Mânes.
» Crois-tu donc avoir impunément dérobé, fripon, les pipeaux
» Du poëte de Syracuse et le clairon du Méonide? »
Il dit, et déjà le poëte s'était assis au milieu du vaisseau,
Quand Mercure défendit au pilote d'avancer :

(1) Il traduisit en vers latins l'*Iliade* et Théocrite.

— « Ne t'emporte pas, vieillard : car Jupiter et le reste des immortels
» Réclament ce poëte pour le ciel.
» Hesse a pu rendre la vie aux morts :
» Les lois sévères de Pluton ne peuvent rien contre lui. »

XI

MACUTI POMPONII, CUM FALSO NUNTIARETUR IN ALPIBUS OCCUBUISSE

Vos nunc advoco, flebiles Phaleuci,
Vos voco, o numeri severiores :
Adeste, obsecro, dum meum Macutum,
Meas delicias, meamque vitam,
Morte lugeo pessima peremptum.
Unde, Pierides, loqui auspicabor?
Dicamne ut patria bene instituta
Natus ille meus Macutus, omnes
Vita vicerit integra et pudica?
Dicamne ut patria bene erudita
Natus ille meus Macutus, omnes
In hac vicerit eruditiores?
Traxit carminibus suis opacas
Sylvas, et juga montium comata;

Undarum et domuit rapacitatem
Orpheus : sed superavit hunc Macutus,
Mutis non modo doctus imperare,
Sed pacare hominum potens furorem,
Et lenes itidem incitare mentes;
Nec solum digitos movere doctus,
Sed lingua pariter loqui diserta.
Pericles potuit tonare quondam;
Sed Græcus tonuit suis Athenis.
Lingua Tullius eloquens Latina,
Romanis tonuit suis Latinus.
Natus sanguine Gallico Macutus,
Et Græce tonuisset, et Latine,
Hoc si Roma foret Latina seclo,
Et nunc Græcia Græca personaret.
Apelli Cytheræa picta quondam,
Nec tota attamen, immo inabsoluta :
Mille autem Veneresque Gratiasque
Expressit lepidus meus Macutus,
Aut vicit potius : nec id colore,
Sed docta lepidaque scriptione.
Apelles manui, at meus Macutus
Debet ingenio perennitatem.
Ægyptum penetravit usque in imam
Magnus Pythagoras, Platoque magnus;
Et venit, Scythico gelu relicto,
Athenas Anacharsis eloquentes.
Vidit Italiam meus Macutus,

Visurus pariter mare atque terras,
Doctrinam ut faceret suam auctiorem,
Cœpti si bona sors boni fuisset,
Aut si quid reperisset, absoluta
Vir quod disceret eruditione.
Vos interrogo, quæ caput tenetis
Nascentis Rhodani superba saxa,
Cur sævos homines fovetis illos,
Macutum mihi qui meum abstulere?
Vos, Nymphæ, rogo, quotquot hinc vel inde
Lemani vitreas tenetis undas,
Cur pati potuistis hunc cruenta
Scelestaque manu virum interire,
Cui Nymphæ usque adeo fuere cordi?
Dic mihi, Cytheræa, dic, Apollo,
Dic, Hermes, mihi dicite, ô Camœnæ,
Cur nostrum, rogo, cur meum Macutum
Passi estis perimi? An minus remoto
Ut possetis eo frui, in Deorum
Adjuncto numerum et beatitatem?
Tali dignus eras, Olympe, cive,
Tali dignus eras domo, Macute.
Habetis, Superi, mei Macuti
Nunc divinam animam; at relicta terris
Moles corporea, illa quam Macuti
Divinum ingenium incolebat olim.
Vos curate animam, Dii, Deæque;
Nobis corporis est habenda cura.

Hoc dicamus ei sepulchrum inane :
Hei, cur non licet apparare verum !
Audi nunc, ubicumque sis, Macute;
Sive cum Jove nunc jocaris una,
Ut cæli novus incola, et colonus;
Sive te potius novem Sorores,
Parnassusque tenet bicornis, audi.
Te vivum mihi sustulere fata,
Extinctum quoque sustulere fata.
Quod unum licet, his tuo quotannis
Pares inferias dabo sepulchro,
Ut meo Pyladi, meoque Achati.
Sic qui finis erit mihi loquendi,
Deflendi mihi finis est futurus
Te, meum Pyladem, meumque Achatem.

XI

DE MACUTUS POMPONIUS, SUR LA FAUSSE NOUVELLE QU'IL ÉTAIT MORT DANS LES ALPES (1)

A moi, Phalisques plaintifs,
A moi, mètres plus sévères ;
Aidez-moi, de grace, à pleurer mon ami Macutus,

(1) Nous avons aussi des vers de Ménage sur la fausse nouvelle de la mort du grand Corneille, qui répondit avec esprit.

Mes délices et ma vie,
Que m'enlève la plus cruelle mort.
  Muses, par où préluder ?
Dirai-je que, fils d'un pays bien policé,
Mon cher Macutus surpassa tous ses concitoyens
Par la probité et la pureté de sa vie ?
Dirai-je que, fils d'un pays instruit,
Mon cher Macutus y surpassa
Les plus instruits de ses concitoyens ?
  Entraîner par ses vers les épaisses forêts
Et les cimes des monts chevelus,
Et dompter les fleuves ravisseurs,
Orphée fit ces prodiges : inférieur toutefois à Macutus,
Qui sait non-seulement commander à la nature muette,
Mais qui peut encore apaiser la fureur des hommes,
Aussi bien qu'enflammer les âmes paisibles ;
Habile à jouer de la lyre,
Comme à parler d'une bouche éloquente.
  Périclès put tonner autrefois,
Mais, Grec, il tonna dans Athènes ;
Tullius, éloquent dans la langue Latine,
Tonna Latin chez ses Romains.
De sang Français, Macutus
Eût tonné en Grec et en Latin,
Si Rome était Latine dans ce siècle
Et si la Grèce moderne parlait encore Grec.

Apelles autrefois ne peignit Cythérée
Qu'en partie et sans l'achever :
Mais, c'est par milliers que Macutus, mon charmant artiste,
Reproduisit les Vénus et les Graces,
Ou plutôt les vainquit, non par la couleur,
Mais par une savante et ravissante description.
Apelles dut à sa main, mais mon cher Macutus
Dut à son esprit l'immortalité.
Ils pénétrèrent jusqu'au fond de l'Égypte,
Le grand Pythagore et le grand Platon ;
Et laissant les glaces de Scythie,
Anacharsis visita l'éloquente Athènes.
Il a vu l'Italie, mon ami Macutus ;
Il devait aussi voir la mer et les continents,
Pour ajouter à sa science,
Si cette belle entreprise avait bien réussi ;
Ou pour faire une découverte
Qui mît le comble à son savoir.
Je m'adresse à vous, qui gardez la source
Du Rhône naissant, rochers orgueilleux ;
Pourquoi entretenez-vous ces brigands,
Qui m'ont ravi mon ami Macutus ?
Et vous, Nymphes, dites-moi, vous toutes,
Habitantes des eaux transparentes du Léman,
Vous avez pu souffrir qu'il mourût d'une main
Barbare et scélérate, cet homme
Qui aima tant les Nymphes ?

Dis-moi, Cythérée, dis, Apollo,
Dis, Hermès, dites-moi, Muses,
Pourquoi notre ami, mon ami Macutus,
L'avoir laissé périr? Du moins était-ce
Pour jouir de lui dans le secret, et faire
Un Dieu, un Bienheureux de plus?
Tu méritais, Olympe, un tel citoyen,
Tu méritais, Macutus, une telle demeure.
Maintenant, ô Dieux, vous possédez de mon cher Macutus
L'âme divine, et laissez à la terre
Le poids du corps, que de Macutus
Le divin esprit habitait naguère.
Prenez soin de son âme, Dieux et Déesses;
A nous le soin de son corps :
Nous lui dédions ce sépulcre vide.
Hélas! pourquoi ne pouvons-nous en élever un vrai?
Et maintenant écoute, Macutus : quel que soit ton séjour,
Soit que tu partages les jeux de Jupiter,
En qualité d'hôte récent et de nouvel habitant du ciel;
Soit que plutôt les neuf sœurs et les deux cimes
Du Parnasse te possèdent, écoute :
C'est vivant que les destins t'ont ravi à mon amitié,
Et mort, ils t'ont ravi encore;
Je ne puis qu'offrir tous les ans

A ton sépulcre le même sacrifice (1),
Comme à mon Pylade, à mon Achate.
Ainsi quand je cesserai de parler,
Je cesserai seulement de te pleurer,
Toi, mon Pylade et mon Achate.

XII

SIMONIS GRINÆI, VIRI LONGE ERUDITISSIMI

Ecquid ad extincti Grinæi funera, Nymphæ,
Tingitis imbre genas largo, Rhenumque per omnem
Turbatæ, magno repletis littora planctu?
Ecquid ad extincti Grinæi funera, Phœbe,
Sublatum esse genus, quem par tibi cura sodalem
Fecerat, et simile adjunctum cognomen utrique?
Ecquid nunc jaculatur aquas nimbosus Orion,
Et madidam fundit lachrymosus Aquarius urnam;
Cæteraque obscuro radiantia sidera cœlo,
Illustres tingunt nigra ferrugine vultus?
Ecquid ad extincti Grinæi funera, Vates,
Dejecti mœrore oculos, lachrymantia verba,

(1) C'est-à-dire, « toujours une pièce de vers comme celle-ci. »

Et mœsto alternos trahitis de pectore versus?
O rerum sortes variæ, properataque doctis
Semper fata viris! I nunc, et cura latentes
Sit tibi, quisquis eris, naturæ inquirere causas.
Scilicet hæc stultos mortales fallit inanis
Spes vitæ : doctis eadem indoctisque minatur
Mors tamen, et magno finem impositura labori,
Desidiæ et magnæ. Nunc, si sapis, ergo, viator,
Vive tibi : namque ipse tibi moriere, nec unum
Progrediere diem, lethi cum advenerit hora.
Non tamen usque adeo pietatis nescia corda
Sunt, Grinæe, mihi, quin doctos carmine Manes
Prosequar, et cura memet consoler inani.
Ergo agite, ô Manes, ô mens super æthera pridem
Vecta, pium, quæso, a nobis hoc accipe carmen :
At tu, summe Deum, vasti qui pondera cœli
Dirigis, et vastus cui sese accommodat orbis,
Grinæum insontem dilectis orbibus infer.

XII

DE SIMON GRINÉE, GRAND ÉRUDIT (1)

Grinée s'éteint et meurt : Nymphes, n'allez-vous pas

(1) Professeur de belles-lettres à l'Académie de Bâle.

Baigner vos joues d'une large pluie, et tout le long du Rhin,
Égarées, remplir ses rives d'une immense lamentation ?
Grinée s'éteint et meurt : ô Phébus, n'est-ce pas
Ta race qui s'en va ? La ressemblance de vos travaux (1) avait fait de lui
Ton compagnon, et vous aviez reçu tous deux même surnom.
En ce moment ne lances-tu pas les pluies, nuageux Orion ?
Ne répands-tu pas les flots de ton urne, ô Verseau larmoyant ?
Les autres constellations qui rayonnent au ciel obscur
Ne peignent-elles pas d'une sombre couleur de fer leurs faces étincelantes ?
Grinée s'éteint et meurt : ô Poëtes,
Baissant vos tristes yeux, du fond de votre cœur affligé ne tirez-vous pas
Des paroles qui sont des pleurs, et les vers alternés de l'élégie ?
O vicissitude des choses ! Existences des savants
Toujours raccourcies ! Vas après cela, prends soin,

(1) Oui, les mêmes travaux, *élucider*, *éclairer* les textes, avaient fait du savant le compagnon du soleil, car Grinée travaillait tant que durait le jour.

Qui que tu sois, de pénétrer les causes cachées de la nature!
Ce vain espoir de vivre déçoit la folie des mortels;
La même mort menace ignorants et savants :
C'est elle qui doit mettre un terme aux plus grands labeurs,
Aux plus grandes paresses. Maintenant, si tu es sage, passant,
Vis donc pour toi : car, tu mourras pour ton compte, et tu n'iras pas
Plus loin un jour de plus, quand viendra l'heure du trépas.
Mais mon cœur n'est pas à ce point étranger à la piété
Qu'il se dispense, Grinée, de suivre en chantant au delà du tombeau tes doctes Mânes
Et ne cherche pas à se consoler lui-même par des soins, hélas! superflus.
Ainsi donc, Mânes chéris, âme depuis longtemps portée
Au-dessus de l'éther, accueillez, je vous prie, ce chant de notre piété.
Et toi, souverain des Dieux, qui du vaste ciel diriges
Les grands corps, aux ordres de qui se conforme le vaste monde,
Emporte aux sphères heureuses l'irréprochable Grinée.

XIII

IN CERATINUM, PSEUDOMONACHUM

Flete agedum, flete, ô fratres : extinctus abivit
Ille unus vestræ Relligionis honos.
Ridete, ô reliqui; risu dignissima res est :
Hæc sunt perpetuis funera digna jocis.
Quippe hujus quondam mendacibus omnia fucis
Perdere, sola diu curaque mensque fuit.
At dum cuncta tegit, dum fraudibus omnia velat,
Mors simulatorem non simulata rapit.

XIII

CONTRE CÉRATIN, FAUX MOINE (1)

Allons, pleurez, pleurez, mes frères : il vient de s'éteindre, il n'est plus
Cet homme unique qui faisait la gloire de votre Ordre.
Mais, vous autres, riez : la chose en vaut la peine;
Oui, cette mort appelle d'éternels éclats de rire.
Vivant, il n'eut longtemps qu'un souci, qu'une idée:
Tout gâter par un fard mensonger.

(1) Franciscain, vulgairement appelé *Frère des Cornes*, sobriquet traduit par *Ceratinus*.

Mais, quand il prétend tout cacher, quand sa ruse étend sur tout son voile,
La mort, qui n'a rien de simulé, emporte le dissimulateur.

XIV

J. O. QUELINI, SODALIS CHARISSIMI

Ille, Calliope, Quelinus ille,
Et tuus simul, et meus Quelinus,
Ille, inquam, in media senex juventa
Aquis interiit miser sub illis,
Non quas fonte tuo hauserat, nec illis
Quas secum fluvii trahunt sonantes :
Sed quas, dum vigiles terit lucernas,
Collectas aluit scelestus hydrops.
Sic tuus periit tibi Quelinus,
Sic meus periit mihi Quelinus.
Ergo hunc, Calliope, fleamus ambo,
Ut illum propriis aquis peremptum
Servemus lachrymis, aquisque nostris,
Ut vincantur aquis aquæ, et putetur
Ille, qui periit mihi, tibique,
Servatus studio tuo, meoque.

XIV

DE JEAN QUÉLIN

Ce Quélin, Calliope, Quélin,
Ton bon ami à la fois et le mien,
Quélin, dis-je, en pleine jeunesse déjà vieillard,
A péri, le malheureux! sous les eaux :
Non celles qu'il avait puisées à ta source, ni celles
Qu'entraînent à grand bruit les fleuves,
Mais celles que, dans le temps où ses veilles épuisaient les lampes,
Rassembla et entretint l'hydropisie maudite.
Ainsi tu perdis ton Quélin,
Ainsi je perdis mon Quélin.
Pleurons-le donc tous deux, ô Calliope;
Et celui que les eaux de son corps ont tué,
Que nos larmes, que nos eaux le sauvent.
Ainsi les eaux auront vaincu les eaux, et l'on croira
Sauvé par tes soins et les miens,
L'ami que tous deux nous avons perdu.

XV

JACOBI BELNENSIS

Hunc sibi Belnensis tumulum, quem cernis inanem,
Struxerat; invidit cui laqueus tumulum.
Debuerat certe, sors si foret omnibus æqua,
Tardius hic fieri, vel prius ille mori.

XV

DE JACQUES BELNENS (1)

Tu vois ce tombeau vide : c'est pour lui-même que Belnens
L'avait élevé : un nœud coulant jaloux le lui ravit.
Ah ! certes, si le sort était pour tous égal,
Le tombeau devait se faire plus tard, ou Jacques mourir plus tôt.

(1) Grand Trésorier de trois rois de France.

XVI

RENATI GENTILIS (1)

Fracto gutture stare quem revinctum,
Impellique vides et huc et illuc,
Quondam purpureo sedens Senatu,
Primas Parhisio in foro tenebat.
Verum (proh facinus, scelusque grande!)
Dum lucri studio impotente captus,
Bonos non minus ac malos coercet,
Justo numine sic jubente Divum,
Vivus qui male sederat tot annos,
Stare nunc male mortuus jubetur.

XVI

DE RENÉ GENTIL

Cet homme que tu vois tout droit, étranglé et les mains liées,
Se balancer au gré de tous les vents,
Occupait autrefois un siège dans notre Sénat empourpré
Et la première place au barreau de Paris.

(1) De Tortone (États-Sardes). Président fort décrié du Parlement Français, 1538.

Mais (ô forfait, ô crime immense!),
Tandis qu'en proie à l'effrénée passion du gain,
Il frappe les bons non moins que les méchants,
Par la volonté de la Justice divine,
Ce magistrat, qui siégea mal pendant tant d'années de sa vie,
Doit se tenir mal droit, aujourd'hui qu'il est mort.

XVII

GULIELMI LANGÆI INSUBRIÆ PROREGIS

Langæus ille magnus hic jacet, Lector,
Unus Minervam colere doctus, et Martem;
Quo nemo melior pace vixit aut bello.
Vitæ genus habes : mortis en genus disce.
Ætate consumpta laboribus multis,
Suis suorumque omnium fere exhaustis
Bonis in usus Galliæ suæ, tandem,
Cum plus Milone et Curione deberet,
Interiit. Ergo pauper occidit? dices :
Immo locuples, cui patria debuit tantum.

XVII

DE GUILLAUME DE LANGEY, VICE-ROI DE LOMBARDIE

Ci-git le grand Langey, Lecteur :
Seul entre tous il sut cultiver à la fois Minerve et Mars
Et toujours exceller dans la paix ou la guerre.
Tel il vécut : apprends, lecteur, comme il mourut.
Ses jours consumés en mille travaux,
Ses biens, ceux de ses proches presque tous épuisés
Pour obliger sa France bien aimée, à la fin
Plus endetté que Milon et Curion,
Il mourut. — Il mourut donc pauvre? diras-tu.
— Non, mais riche bien plutôt de tout ce que lui doit son pays.

XVIII

STEPHANI DOLETI AURELII

Ardentem medio rogo Doletum
Cernens Aonidum chorus sororum,
Charus ille diu chorus Doleto,
Totus ingemuit ; nec ulla prorsus

E sororibus est reperta cunctis,
Naias nulla, Driasve, Nereisve,
Quæ non vel lachrymis suis, vel hausta
Fontis Pegasei studeret unda,
Crudeles adeo domare flammas.
Et jam totus erat sepultus ignis;
Jam largo madidus Doletus imbre
Exemptus poterat neci videri :
Cum cælo intonuit severus alto
Divorum pater; et velut peregre
Hoc tantum studium ferens sororum:
« *At cessate,* » *ait,* « *et novum colonum*
» *Ne diutius invidete cælo :*
» *Cælum sic meus Hercules petivit.* »

XVIII

D'ÉTIENNE DOLET, D'ORLÉANS (1)

En plein bûcher voyant brûler Dolet,
Le chœur des Aonides Sœurs,
Ce chœur longtemps cher à Dolet,
Tout entier se prit à gémir; et vous n'auriez pu

(1) Le Jupiter de Valérius Flaccus ne s'exprime pas autrement, en contemplant Hercule et les fils de Léda

Trouver, dans la troupe des Sœurs, une seule
Naïade ou Driade ou Néréide,
Qui, de l'onde puisée à la source fille de Pégase
Ou même de ses propres larmes, ne s'étudiât
A dompter ces tant cruelles flammes.
Et déjà tout le feu était étouffé,
Déjà, trempé sous une large pluie,
Dolet semblait ravi à la mort;
Quand dans les hauteurs du ciel tonna l'inflexible
Père des Dieux; et, comme s'il souffrait avec peine

qui montent sur Argo à la conquête de la Toison d'or :

Tendite in astra, viri...
Héros, élevez-vous jusqu'aux astres...

et se donnant lui-même en exemple, rappelant à quelle rude guerre il a dû l'empire du monde, il ajoute :

« ... *Sic ecce meus, sic orbe peracto*
Liber, et expertus terras remeavit Apollo. »
Argonauticon, lib. I, v. 560.

Ainsi mon fils Bacchus, l'univers parcouru; Apollo, après avoir fait l'épreuve de la terre, sont remontés ici, dans l'Olympe. »

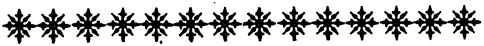
Le mouvement est le même chez les deux poëtes : je croirais volontiers à une réminiscence de la part de Th. de Bèze, tout plein de son antiquité profane, pour lui sacrée.

Colletet a cité, dans sa vie de Dolet, cette magnifique épitaphe :

Cœlum sic meus Hercules petivit.

Ce langage n'est pas déplacé, quand il s'agit de l'Hercule de la pensée moderne, brûlé vivant comme l'autre.

Ce zèle infini des Sœurs :
« Ah ! cessez », dit-il ; « et plus longtemps au ciel
» N'enviez un nouvel habitant :
» Le ciel, ainsi l'a gagné mon Hercule. »



XIX

JO. DAMPETRI

Clausus cœnobio latebat olim
Ille Dampetrus, optimus virorum,
Princepsque Hendecasyllabōn poeta.
Et clausus pariter latebat idem
Mole corporea, haud quidem, fatemur,
Obesa nimis aut tenebricosa,
Verum corporea, et proinde tali,
Ut divinum animum velut quibusdam
Nexum compedibus tenere posset.
At nunc cœnobiique, corporisque
Vinclis Dampetrus exolutus exit,
Doctorumque volat per ora liber :
Qui tamen moriens, suis amicis
Heu quot millia lachrymationum,
Heu quot attulit anxios dolores !

Ergo haud occidit ipse, quod putaram,
Occidit potius suos amicos.

XIX

DE JEAN DAMPIERRE (1)

Jadis il se cachait enfermé dans un cloître
Ce Dampierre, le meilleur des hommes,
Et poëte prince des heudécasyllabes.
Il se cachait encore pareillement enfermé
Dans une masse corporelle qui, sans être, je l'avoue,
Ni trop lourde, ni trop épaisse,
Ne laissait pas d'être corporelle, et partant bien capable
De retenir son âme divine
Enchaînée par plus d'un lien.
Mais maintenant, du cloître et du corps
Dampierre sort, dégagé de leurs fers :
Il vole en liberté sur les bouches savantes,
Lui, dont la mort n'a pas manqué de causer à ses amis
Hélas! des millions de larmoiements,
Hélas! et combien de cuisantes douleurs!

(1) Supérieur du couvent de Sainte-Madeleine d'Orléans.

Aussi n'est-il pas mort, comme je le pensais :
Il a tué plutôt ses amis.

XX

NOBILISS. PRINCIPIS, FRANCISCI BORBONII,
DUCIS ANGUIENNENSIS

Cum nuper gladios, et fortem evaseris hostem,
Hic, Francisce, jaces; nec tamen ense jaces.
Sed nec in hostili potuisti occumbere campo;
Nec fortis forti victus ab hoste cadis.
Sedibus at patriis, belli simulachra cientem
Missa infœlici sustulit arca manu :
Arca olim, ut credo, Stygia compacta cupressu,
Arca, eheu, quanta nobilitata nece!
Arca, in qua Parcam Mavors absconderat ipse,
Audiit ut factis æmula facta suis.
Sic igitur, miserande, cadis; nec cernere longum
Illa tua licuit parta trophæa manu.
At si nobiscum vis, o Fortuna, jocari,
Cur istis mors est seria mixta jocis?

XX

DU TRÈS-NOBLE PRINCE FRANÇOIS DE BOURBON, DUC D'ENGHIEN (1)

Échappé naguère aux glaives d'un puissant ennemi,
Ici, François, tu reposes ; mais l'épée ne t'a pas fauché,
Car, tu n'as eu le bonheur ni de succomber sur un champ de bataille
Ni de tomber vaillamment vaincu par un vaillant adversaire.
Mais c'est dans les domaines de tes pères, quand tu faisais des simulacres de combat,
Qu'une flèche, lancée par une main funeste, t'a tué,
Flèche faite un jour, à mon avis, avec le cyprès des enfers ;
Flèche ennoblie, hélas ! par quelle mort !
Flèche où Mars en personne avait caché la Parque,
Dès qu'il entendit le bruit de tes hauts faits rivaux des siens.
Ainsi donc tu tombas, ô Prince déplorable, et tu n'as pu longtemps
Contempler ces trophées, conquête de ton bras.

(1) Tué fort malheureusement dans les jeux de la cour, après son insigne victoire sur le Marquis del Vasto, en Piémont.

Mais, ô Fortune, si tu veux jouer avec nous,
Pourquoi mêler à tes jeux cette mort sérieuse?

XXI

FRANCISCI VALESII, I., CHRISTIANISSIMI FRANCORUM REGIS, P. P. ET BONARUM LITTERARUM ASSERTORIS, VINDICISQUE.

Nobile, quisquis ades, Regis venerere sepulchrum,
Regis sepulchrum nobilis.
Nec pigeat mecum Francorum incommoda flere,
Dum multa paucis explico.
Corporis ac animi florentem dotibus, atque
Re facile primum, ut nomine,
Franciscum hunc Regem vidit Fortuna, simulque
Invidit, ut bonis solet.
Illum igitur ficto interdum demulsit amore,
Et inclytis victoriis :
Reppulit irata interdum, vultuque minaci
Tradidit in hostium manus.
Sed nec sors illum melior sic extulit unquam,
Ut esset immemor sui;
Nec Fortuna animos illi sic fregit acerba,
Quin victus illam vinceret.
Ergo suos cernens vanos Fortuna labores,
Et irritos omnes dolos,

Auxilium poscit supplex a Morte : roganti
Mors paret illi protinus,
Et regis primum e natis truculenta peremit,
Cui tertium mox addidit,
Heu! juvenes ambos, ambos nil tale timentes,
Et non mori dignissimos.
Tandem etiam, o facinus! parta jam pace fruentem
Aggressa patrem sustulit.
Sublatum ingemuere omnes, sed præ omnibus, illæ,
Illæ Camœnæ nobiles,
Hebrææ, Græcæ et Latiæ, quas ille fovebat,
Ut filias solet pater.
Quæ nunc, ut referant illi quæ præmia possunt,
Fovent vicissim mortuum,
Et quantum in sese est, a cæca mortis opacæ
Oblivione vindicant.

XXI

DE FRANÇOIS DE VALOIS, 1er DU NOM, ROI TRÈS-CHRÉTIEN DE FRANCE, PÈRE DU PEUPLE, PROTECTEUR ET VENGEUR DES BELLES LETTRES

Assistants, vénérez tous d'un Roi le noble tombeau,
Le tombeau d'un noble Roi,
Et ne craignez pas de pleurer avec moi les malheurs
de la France;
Ils sont nombreux : je les expose en peu de mots.

Riche de tous les dons de l'esprit et du corps, et sans peine
Le premier de fait comme de nom,
O François, ô mon Roi, la Fortune te vit, et du coup
Fut jalouse de toi, comme elle l'est des bons.
Aussi tantôt elle prodigua au roi les caresses d'un faux amour
Et d'illustres victoires;
Tantôt le repoussa irritée, et d'un air menaçant
Le livra aux mains de ses ennemis.
Mais, ni la Prospérité ne l'enfla jamais, au point
De lui faire oublier ce qu'il était,
Ni les rigueurs de la Fortune n'abattirent assez son courage,
Pour empêcher ce vaincu de la vaincre.
La Fortune alors, voyant ses peines perdues
Et la vanité de ses ruses,
Réclame en suppliant le secours de la Mort : à ses prières
La Mort se rend sans plus tarder,
Et, brutale, enlève le premier des enfants du Roi;
Elle y joint bientôt le troisième :
Jeunes tous deux, hélas! bien éloignés de craindre un semblable destin
Et vraiment dignes de ne pas mourir!
Enfin, ô forfait! dans les loisirs d'une paix assurée
Elle s'en prend au père et nous le ravit:

Tous l'ont pleuré; mais plus que tout le monde,
  Ces nobles Muses,
Juive, Grecque, Latine, qu'il réchauffait de son amour,
  Comme un père ses filles.
Aujourd'hui, désireuses de le récompenser comme elles peuvent,
  Mort, elles le réchauffent à leur tour,
Et mettent tout leur zèle à le sauver
  De l'aveugle oubli de la noire mort.

XXII

FRANCISCI VALESII, FRANCISCI REGIS FILII ET GALLIARUM DELPHINI

Hunc etiam juvenem extinctum, rogo, cerne, viator.
  Hei mihi, cur vivum dicere fata vetant?
Hic est, quo niti regnum debebat avitum,
  Spes patriæ nuper; spes quoque prima patris :
Pro quibus intrepidus fortem dum fertur in hostem,
  Ipse illum Mavors vidit, et obstupuit;
Aggressusque dolo, et crudelis fraude veneni,
  Sustulit. Heu magnis fraus bene nota viris!
Macte tamen, Princeps : nam te mors ipsa fatetur
  Non aliter vinci quam potuisse dolo.

Nempe erat hoc reliquum, Pellæi ut principis acta
Æquares, simili te quoque fraude mori.

XXII

DE FRANÇOIS DE VALOIS, FILS DU ROI DE FRANCE ET DAUPHIN

Passant, regarde, je t'en prie, ce jeune homme éteint, lui aussi :
Hélas ! je dirais « vivant », si les destins le permettaient !
C'est ici, celui qui devait être l'appui du trône héréditaire,
Dernier espoir de la patrie, premier espoir de son père.
Tandis que leur défenseur intrépide se portait contre un puissant ennemi,
Mars en personne le vit et s'étonna.
Alors, s'armant de ruse, c'est par un cruel et déloyal poison
Qu'il le tua. Ah ! trahison que les grands hommes ont trop éprouvée !
Gloire à toi cependant, ô Prince ! car la mort elle-même avoue
Que la ruse a pu seule te vaincre.
Il ne te restait, pour égaler le prince de Pella,
Qu'à mourir victime d'une semblable perfidie.

XXIII

CAROLI VALESII, FRANCISCI REGIS FILII
ET AURELIORUM DUCIS

Gallia fœlici fœlix mihi patria nuper,
Idem etiam nuper rexque paterque fuit.
Ingenium (nisi me assentatrix turba fefellit)
Cœleste, et summis æmula forma Deis.
Jamque mihi externos Fortuna parabat honores;
Jam poteram magni Cæsaris esse gener:
Quando ferox blanda pro conjuge Parca reperta est,
Quæ mihi pro thalamo sterneret hunc tumulum.
Nec tam erepta movent tamen hæc me commoda vitæ,
Quam doleo abruptum nobile pacis opus.
Sed quanquam haud potui pacem componere vivus,
Quis scit ab interitu surget an ipsa meo?

XXIII

DE CHARLES DE VALOIS, FILS DU ROI FRANÇOIS
ET DUC D'ORLÉANS

J'étais heureux naguère en France, mon heureuse patrie,
Et son roi fut aussi mon père.

Mon esprit (si la foule des courtisans a dit vrai)
Venait du ciel, et ma beauté m'égalait aux grands Dieux.
Déjà la Fortune me préparait des honneurs étrangers;
Déjà je pouvais devenir le gendre du puissant César,
Quand je ne trouvai plus, au lieu d'une épouse aimable, que la Parque brutale,
Qui pour lit de noces me dressa ce tombeau.
Eh bien! la perte de la vie et de ses douceurs est loin de m'émouvoir autant
Que ce noble ouvrage de la paix, dont je pleure la rupture.
Mais si, de mon vivant, je n'ai pu conclure la paix,
Qui sait si de ma mort même elle ne naîtra pas?

XXIV

IN MORTEM FRANCISCI VALESII, I. FRANCORUM REGIS, ET DUORUM EJUS LIBERORUM, FRANCISCI CAROLIQUE, ALTERIUS GALLIARUM DELPHINI, ALTERIUS AURELIORUM DUCIS.

Aspicis infœlix tres Regum, Gallia, mortes,
Heu vicina nimis funera funeribus!

Aspicis efferri, quantaque potes pietate
Prosequeris facibus, prosequeris lachrymis.
Nec mirum : digni siquidem natique paterque,
Quorum elementa necem muta vel ipsa gemant.
Crudeles Superi, ut sit mors matura parentis
(Debuerat princeps si tamen iste mori) :
At cur tam subito ternis ex fratribus, unum
Servastis, rapuit Mors violenta duos ?
Nam potius, digna ut virtutis præmia ferrent,
Condendus triplex fratribus orbis erat.

XXIV

SUR LA MORT DE FRANÇOIS Ier DE VALOIS, ROI DES FRANÇAIS, ET DE SES DEUX FILS FRANÇOIS ET CHARLES, L'UN DAUPHIN DE FRANCE, L'AUTRE DUC D'ORLÉANS

Tu vois, ô France malheureuse, mourir trois de tes Rois,
Funérailles, hélas! trop rapprochées des funérailles!
Tu les vois emporter, et de tout l'effort de ta piété
Tu les suis avec des flambeaux et tu les suis avec des larmes.
Ce n'est que justice : oui, ce père et ses fils méritaient
Que leur mort fût pleurée même de la nature.

Dieux cruels ! la mort du père n'eut, je l'admets,
rien de prématuré
(Si toutefois ce grand prince devait jamais mourir);
Mais pourquoi si soudainement, quand vous sauvez l'un des trois frères,
La Mort brutale prend-elle les deux autres?
Vous deviez bien plutôt (c'eût été le juste prix de leur vertu)
Créer trois mondes pour ces frères !

ICONES

Hercules Œteus.

Certavit mecum Virtus, superataque cessit :
Hac volui victa, victor et esse mei.

Dido rogum conscensura.

Funere Didonis sapientes este, puellæ :
Sunt nulla hospitii pondera, nulla thori.

Hector.

Hectoris incolumis mansisti, patria, dextra :
Hectore quid mirum si pereunte, peris?

Pithagoras.

Laudent vitam alii suam loquendo :
Virtutem ipse meam probo tacendo.

Xenophon.

Pallada dilexi; pariter me Pallas amavit :
Et literas Pallas, et dedit arma mihi.

Alexander Magnus.

Post Persas fusos, quæsitasque orbis habenas,
Armis non potui cedere : cedo dolis.

Democritus.

Omnia Democritus ridebat : tu quoque, lector,
Democriti ride, si sapias, tumulum.

Demosthenes.

Magnum opus est, hominum regere et componere mentes :
Sed tamen hic magnum præstitit illud opus.

Spartana filium interfectura.

Ergo ubi sunt comites? tun' es Lacedæmone natus?
At peperit matrem terra Lacæna tibi.

Sappho.

Auxit Musarum numerum Sappho addita Musis :
Fœlix, si sævus sic voluisset amor.

Lucretia.

Pollutum est corpus, manxit mens integra nobis :
Et non ex isto corpore casta fugis?

M. Brutus, Cæsaris interfector,
seipsum interfecturus.

Divitiis uti licuit cum Cæsare partis :
Ferre necem possum, non potui dominum.

Cato Uticensis.

Vicisti Magnum, Cæsar, sed quidlibet aude :
Unus dicetur se superasse Cato.

Camillus.

Romanam, fateor, construxit Romulus urbem ;
Capta ego restitui mœnia : major uter ?

P. Virgilius Maro.

Et tu, docte Maro, es sublatus orbi,
Mori numina posse quis putasset?

Juppiter Phidiacus.

Ut tali sese cognovit imagine pictum,
Tandem etiam geminus Juppiter, inquit, ero.

In eundem.

Quantum hic a vero distet Jove Juppiter audi :
Nempe hic est castus, priscus adulter erat.

Venus.

Me Paris, et natus nuper, Pallasque salutant,
Hæc Venerem, matrem natus, at ille deam.

In eandem.

Nunc demum cœpi Venus esse venustior : olim
Quæ fuerant sociæ, contineo Charites.

In eandem.

Falluntur, qui me cohiberi posse negarunt :
En basis hæc Venerem sistere parva potest.

T. Livii.

Tumulum Tito nuper parabam Livio;
Cum sic Apollo jussit ut desisterem :
Hæc mortuos, inquit, decent, vivit Titus.

EPIGRAMMATA

I

AD LECTOREM

Sunt qui Lectori longo fastidia libro
Longa ferant : fas sit scribere pauca mihi.
Iste tamen poterat, Lector, liber esse, libellus :
Pendere sed versus, non numerare decet.

I

AU LECTEUR

Plus d'un livre prolixe n'apporte au Lecteur
Qu'un long ennui : qu'il me soit permis d'être
court.

Ce petit livre, Lecteur, pouvait devenir un gros
volume :
Mais il convient de peser, non de compter les vers.

II

AD EUNDEM

Non convitia, nec latrationes,
Nec ronchos timeo, calumniasve,
Nec ullos obelos severiores.
Non quod judicio meo Poeta
Sim tantus, nihil ut queat reprendi :
Sed quod judicio meo Poeta
Sim tam ridiculus, parumque doctus,
Ut nullum fore judicem eruditum,
Meos carpere qui velit labores :
Nam quis Æthiopem velit lavare?

II

AU MÊME

Je ne crains huées, aboiements,
Ricanements ni calomnies,

Non plus qu'obèles trop sévères (1).
Suis-je donc à mes yeux un Poëte
Si grand, qu'on n'y puisse reprendre?
Non; mais je suis à mes yeux Poëte
Trop ridicule et trop inhabile,
Pour trouver un juge éclairé,
Qui daigne prendre à partie mes œuvres :
Car, qui voudrait laver un fils d'Éthiopie (2)?

III

DE GEMINIS SOLIBUS VISIS LUTETIÆ PARISIORUM ANNO 1539

Aspiceres nuper geminos cum, Gallia, Soles,
Mirata es Soles, Gallia tota, duos.
At nunc mirari potius tua commoda disce.
Quæ spondere tibi sidera bina vides.
Sol est Franciscus, Sol est quoque Carolus : istos
Nimirum Soles astra benigna notant.

(1) *Obèle*, signe dont on marquait les endroits défectueux d'un livre.

(2) Mais qui voudrait jamais souper avec Fréron?
Voltaire.

Quod si concordes fœdus conjunxerit ictum,
Eclipsis fuerit nulla timenda tibi.

III

SUR LES DEUX SOLEILS VUS A PARIS EN 1539

En voyant hier, ô France, deux soleils,
Tu te pris tout entière, ô France, à les admirer.
Mais aujourd'hui, sache admirer plutôt les biens
Que te promet la vue de ces deux astres.
François est un soleil, Charles en est un autre (1) :
Les astres bénins l'attestent clairement.
Qu'un traité les rapproche, et les accorde :
Tu n'auras plus d'éclipse à craindre.

IV

IN CLAUDIUM

Non cessas veteres, Claudi, incusare Poetas
Claudo ausos Venerem jungere Mulcibero.

(1) Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au devant l'un de l'autre.
V. Hugo, *Orientales*, I.

At Divos ego non cesso vocitare furentes,
Uxor quod claudo sit data bella tibi.
Attamen hoc nostrum cœpit lenire dolorem,
Quod tua nunc Martem cœpit habere Venus.

IV

CONTRE CLAUDE

Tu ne cesses, ô Claude, d'accuser les anciens Poètes
D'avoir osé marier Vénus au dieu qui assouplit le fer, et qui boite;
Et moi, je ne cesse de traiter les dieux d'insensés,
Pour t'avoir donné une belle femme, à toi qui boites.
Cependant mon chagrin a reçu un premier adoucissement:
Ta Vénus s'est avisée de prendre un Mars.

V

DE COMMENTARIIS D. MELCHIORIS VOLMARII, PRÆCEPTORIS CHARISSIMI, IN HOMERI POESIM

Mæonidem ingrati privarant lumine Divi,
Nec vati quicquam proderat esse sacro.

Hoc scelus advertens noster Volmarius, illi
Restituit divi quos tulerant, oculos.
Parcite mi, Superi, vobis est major habendus,
Irrita qui Superum reddere jussa potest.

V

DES COMMENTAIRES DE MELCHIOR WOLMAR, MON AFFECTIONNÉ MAITRE, SUR LA POÉSIE D'HOMÈRE

Les dieux ingrats privèrent le Méonide de ses yeux,
Et c'est en vain qu'Homère fut un poète sacré.
Frappé de ce crime des dieux, notre bien cher Wolmar
Lui a rendu la lumière que les dieux lui avaient ravie.
Laissez-moi le dire, Dieux du ciel : il est plus grand que vous,
L'homme qui peut invalider les décrets des Dieux.

VI

IN QUENDAM ASINORUM ENCOMIASTEN

Dum laudas asinos, toties cur, Pontice, peccas?
Nempe tibi ignotum γνῶθι σεαυτὸν *erat.*

VI

CONTRE UN PANÉGYRISTE DES ANES

Dans ton éloge des ânes, pourquoi tant d'erreurs,
Ponticus ?
— C'est que tu ignorais le précepte : « Connais-toi toi-même. »

VII

IN AMOREM

Esse hominum curam Superis si credere fas est,
Et quæ sentimus commoda ferre Deos,
Cur, rogo, fœlici Divum numeratur in albo
Fraudibus ille suis nobilitatus Amor?
Sane illum quisquis supremo adscripsit Olympo,
Hunc nimius, credo, cepit Amoris amor.

VII

CONTRE L'AMOUR

S'il est permis de croire que les Dieux ont souci des hommes
Et nous envoient les biens dont nous jouissons,

Pourquoi, je le demande, porter sur la liste des
Dieux propices
Ce trop fameux Amour ennobli par ses crimes?
Certes, le premier qui fit de lui un citoyen de
l'Olympe suprême,
Fut vraiment trop amoureux de l'Amour.

VIII

DE VENERE MARMOREA REGI DONATA A RENZO EQUITE

Quæ tibi missa fuit nuper, Rex maxime regum,
Non est ficta Venus, vera sed ipsa Venus.
Scilicet illa polum, Martemque, Jovemque reliquit,
Quod te his majorem crederet esse tribus.

VIII

SUR LA VÉNUS DE MARBRE, DONNÉE AU ROI PAR LE CHEVALIER RENZO

La Vénus qu'on vient de t'envoyer, Roi le plus
grand des Rois,
N'est pas une Vénus de fantaisie, mais la vraie,
mais Vénus en personne.

Elle a laissé les cieux et Mars et Jupiter,
T'estimant plus grand que tous les trois.

IX

AD CAROLUM QUINTUM CUM LUTETIAM INGRESSUS ESSET

Te præsente sua est facies quod reddita cælo,
Et sensit numen Juppiter ipse tuum,
Miratur vulgus : sed cui est tua cognita virtus,
Virtus perspectum, quid tua possit, habet.
Scilicet hoc æquum est, ut qui moderamine tanto
Jura dat in terris, jura det ille polo.

IX

A CHARLES-QUINT, APRÈS SON ENTRÉE DANS PARIS

Tu parais : le ciel a repris sa face sereine,
Et Jupiter même a ressenti ton influence.
Le vulgaire s'étonne : mais, qui connaît ta vertu,
Sait aussi tout ce qu'elle peut.
N'est-ce pas justice que le modérateur souverain
Qui donne des lois à la terre, donne encore des lois au ciel ?

X

AD LODOICUM VALIDUM

An est credibile, hunc meum libellum,
Hunc, inquam, illepidum meum libellum
Perlectum esse tibi, et molestiarum
A te tædia tanta devorata?
Esto, legeris, et molestiarum
Semel tædia tanta devoraris :
Dic mihi, Lodoice, amabo, tune
Ullum unquam insipidum magis poetam
Legisti? An retices? nec id fateri
Vis? personam igitur tuam ipse sumam,
Et satisfaciam mihi roganti,
Et quanta potero intonabo voce :
Non vidi insipidum magis poetam.

X

A LOUIS LEFORT

Puis-je le croire? Mon petit livre,
Oui, ce petit livre sans graces,
Tu l'aurais lu jusqu'au bout? De mes inepties
Tu aurais absorbé l'immense ennui ?

Soit : tu as lu, et de mes inepties
Tu as une fois — mais pas plus — absorbé l'immense ennui.
De grace, conviens-en, Louis : as-tu
Jamais lu plus insipide
Poète ? Tu te tais ? tu ne veux pas
L'avouer ? Alors, je me mets à ta place,
Et vais satisfaire à mes demandes,
Et crier avec tous les tonnerres de ma voix :
« Non, jamais je n'ai vu plus insipide poète. »

XI

DE AMICITIA CUM TRUCHIO INITA

Heu, vos advoco, vos acres Sophistas,
Fallaces, querulosque homunciones,
Qui noctes teritis, diesque totos,
Quærendo insidias locutionum.
Vos, inquam, advoco, vos acres Sophistas,
Qui posse hoc fieri simul negatis,
Ut quis victitet in locis duobus.
Tandem vera loqui, o tenebriones,
Discite, et fieri videte posse,
Posse quod fieri simul negatis.

Cum sim unus, tamen in locis duobus
Vitam vivo simul, velutque nostra
In partes geminas secata mens est :
Apud me altera vivit, altera autem
Vivit in Truchio meo. Ergo nobis
Palmam ceditis, o tenebriones?

XI

SUR MA LIAISON AVEC TRUCHY

Holà! ici, âpres sophistes,
Faux et bruyants petits bouts d'hommes,
Qui passez les nuits, et des jours entiers
A l'affût des pièges de mots.
Ici, vous dis-je, âpres sophistes,
Qui niez qu'on puisse en même temps
Être et vivre en deux endroits.
Apprenez enfin, amants des ténèbres, à dire
La vérité, et voyez de vos yeux la possibilité
Des faits dont vous niez la simultanéité.
Je ne suis qu'une personne; et cependant
Je vis en deux endroits, et mon âme
S'est comme coupée en deux :
Une moitié vit en moi, l'autre

En mon cher Truchy. N'allez-vous donc pas
Nous céder la palme, amants des ténèbres (1)?

XII

IN SAPIDUM

Dum sese egregium Sapidus putat esse poetam,
Desipit, et Sapido nil magis insipidum.

XII

CONTRE SAPIDE

Sapide est fou de se croire excellent poète :
Rien n'est plus insipide que Sapide.

(1) *Obscuri viri*, dit Ulrich de Hutten. — *Tenebriones*, répond de Bèze.

XIII

DE THEOCRENI LIBELLO

Arva Maro laudare docet spatiosa colonos,
Idem parva docet rura colenda Maro.
Qui volet, hic terram centenis vertat aratris :
Plus juvat hic parvus, sed bene cultus ager.

XIII

LE PETIT LIVRE (1) DE THÉOCRÈNE (2)

Si Virgile apprend aux laboureurs le prix des champs spacieux,
Il leur enseigne aussi la culture des petits domaines.
Retourne qui voudra la terre avec cent charrues:
Je préfère ce petit champ bien cultivé.

(1) D'Épigrammes.
(2) Précepteur des Enfants du Roi François Ier.

XIV

IN PHILÆNUM

Nil non egregie facit Philænus,
Tersus, integer, elegans Philænus.
Testem si petis, en tibi, Philæno
Teste, hæc omnia perficit Philænus.

XIV

CONTRE PHILÈNE

Il n'est rien que ne fasse excellemment Philène,
Le net, le pur, l'élégant Philène.
— La preuve ? — Philène
Vous l'atteste : c'est la perfection, Philène.

XV

AD BIBLIOTHECAM

Salvete incolumes, mei libelli,
Meæ deliciæ, meæ salutes.

Salve, mi Cicero; Catulle, salve.
Salve, mi Maro, Pliniumque uterque,
Mi Cato, Columella, Varro, Livi.
Salve, mi quoque Plaute, tu Terenti.
Et tu salve, Ovidi, Fabi, Properti.
Vos salvete etiam, disertiores
Græci, ponere quos loco priore
Decebat, Sophocles, Isocratesque.
Et tu, cui popularis aura nomen
Dedit, tu quoque, magne Homere, salve.
Salve, Aristoteles, Plato, Timæe;
Et vos o reliqui, quibus negatum est
Includi numeris Phaleuciorum.
Cuncti denique vos mei libelli,
Salvetote, iterumque, tertiumque,
Atque audite meam precationem.
Hoc ergo precor, o mei libelli,
Ut ne longa mihi mora illa (senis
Nam a vobis procul abfui diebus)
Obsit, quominus undiquaque tali
Sitis in me animo et favore deinceps,
Quali, dum proficiscerer, fuistis,
Nimirum facilique candidoque.
Quod si istam mihi supplicationem
Vos concesseritis, mei libelli,
Id vobis quoque pollicebor ipse,
Non me unam hebdomadam procul, quid? immo
Non diem procul unicum abfuturum.

Quid diem? immo nec horulam, immo nullum
Punctum temporis, ut libet pusillum.

XV

A MA BIBLIOTHÈQUE

Portez-vous bien, mes livres, mes chers livres,
Mes délices, mon salut.
Bonjour, mon Cicéron, mon Catulle, bonjour.
Bonjour, mon Virgile, mes deux Plines;
Mon Caton, mon Columelle, mon Varron, mon Tite-Live.
Bonjour aussi, mon Plaute, et toi, Térence;
Et vous, bonjour, Ovide, Fabius (1), Properce.
Bonjour, ô Grecs plus éloquents
Encore, que je devais placer
Au premier rang, Sophocle, Isocrate.
Et toi qui dus ton nom à la faveur
Populaire (2); et toi, grand Homère, salut!
Salut, Aristote, Platon, Timée.
Et vous autres, dont je n'ai pu enfermer

(1) « Fabius » Quintilianus, le grand Professeur de Rhétorique Latine.

(2) Démosthènes : δῆμος, peuple; σθένος, force.
Si l'amour du peuple fit sa force, ses conseils furent aussi la force du peuple.

Les noms dans la mesure des vers phaléciens.
Vous tous enfin, mes chers petits livres,
Je vous salue, et vous salue, et vous salue encore.
Écoutez ma prière :
Je vous en supplie, ô mes chers petits livres;
Que cette longue absence... de six jours
Où je suis resté loin de vous,
Ne vous empêche pas de me conserver
A l'avenir ces dispositions favorables,
Où vous étiez jusques à mon départ,
De facile et sincère sympathie.
Si vous exaucez ma prière,
Mes livres, mes chers livres,
— C'est moi qui vous le promets —
Il ne m'arrivera plus de passer loin de vous
Une semaine : que dis-je ? un seul jour.
Un jour ? Pas même une petite heure ; pas même
Un instant, si court qu'on l'imagine.

XVI

AD SODALES, DE MELCHIORIS VOLMARII, PRÆCEPTORIS CHARISSIMI, ADVENTU IN GALLIAM

Audite, o lepidi mei Sodales,
Ter suavem atque hilarem locutionem.

Ille Volmarius, mei o Sodales,
Integerrimus omnium virorum,
Ille Volmarius modo est reversus.
Hunc ergo, o lepidi mei Sodales,
Diem cantibus, oro, transigamus.
Procul mœstitiæ, molestiæque,
Procul tristitia, atque solitudo,
Procul sint gemitus, procul dolores.
At tu, lætitia, adveni; tuumque
Adducas comitem, optimum Deorum
Lyæum, et Cererem optimam Dearum.
Io, mi bone Bacche, mi Lyæe,
O Ceres mea; ne mihi negetis,
Quæso, istam exiguam petitionem :
Advolate, rogo, Deis relictis.
Hic nulli tetrici deambulones,
Hic rixosus erit Sophista nullus;
Sed convivæ aliquot boni poetæ,
Nempe Rillerius, Jobertiusque :
Tertius quoque Claudius futurus,
Locum post alios tenebo quartum.
At tu, Melchior, in loco supremo
Sedens, Mercuriique Apollinisque,
Et vices Charitum suplebis unus.
Quod si forte tua eruditione
Audita (quis enim tuam negarit
In cælum quoque transiisse famam?)
Facundus veniat nepos Atlantis,

Aut Phœbus, Charitesve : tunc manebis
Suprema nihilominus cathedra,
Et tacentibus omnibus loqueris.
Nam quis (ni penitus caret cerebro)
Phœbo, Mercurioque, Gratiisque,
Neget Volmarium eruditiorem?

XVI

A MES AMIS, SUR LE RETOUR EN FRANCE DE MON BIEN CHER PRÉCEPTEUR MELCHIOR WOLMAR

Écoutez, ô mes aimables Amis,
Une parole trois fois douce et réjouissante :
Le grand Wolmar, ô mes Amis,
Le plus vertueux des hommes,
Le grand Wolmar vient de nous revenir.
Aussi, mes aimables Amis,
Passons, je vous en prie, ce jour à chanter.
Loin de nous les tristesses et les ennuis,
Loin la mélancolie et la solitude,
Loin les plaintes, loin les chagrins !
Mais toi, Liesse (1), viens à nous, sans oublier
Ton camarade, le meilleur des Dieux,

(1) C'est à dessein que nous avons rapproché « Liesse » de Lyæus, le dieu qui délie et dissout les soucis dans le vin.

Lyæus, et Cérès, la meilleure des Déesses.
Ohé! mon bon Bacchus, Lyæus de mon cœur,
O ma bonne Cérès, ne me refusez pas,
Je vous en supplie, cette petite grace :
Laissez les Dieux, à ma prière, et volez ici.
Vous n'y trouverez ni sombres péripathéticiens,
Ni l'ombre d'un sophiste disputeur;
Mais de gais convives, qui sont de bons poètes :
Riller, Joubert,
Claude qui sera le troisième,
Et moi, le quatrième après eux.
Mais toi, Melchior, sur un siège suprême,
De Mercure, d'Apollon et des Graces
A toi seul tu nous tiendras lieu.
Que si, au bruit de ton savoir
(Ta renommée a franchi
Le ciel, qui le nierait?)
Descendent parmi nous l'éloquent petit-fils d'Atlas (1),
Ou Phébus ou les Graces : tu ne cesseras pas
Pour autant d'occuper le siège suprême,
Et tous se tairont quand tu parleras.
Car (à moins d'être sans cervelle),
Qui peut nier que Wolmar soit plus savant
Que Phébus et Mercure et les Graces?

(1) C'est du pur Horace. Il serait oiseux de relever tous les emprunts de Bèze à son poète favori.

XVII

IN LAUDEM COLUMELLÆ

Orphea mirata est Rhodope sua fata canentem,
Si modo Virgilii carmina pondus habent.
Tu vero, Juni, sylvestria rura canendo,
Post te urbes ipsas in tua rura trahis.
O Di, quos olim nutrivit Roma Quirites,
Quæ tam facundum viderit agricolam!

XVII

ÉLOGE DE COLUMELLE

Le mont Rhodope admirait Orphée, quand sa lyre chantait ses destins,
Si toutefois les vers de Virgile ont quelque autorité.
Mais toi, Junius, quand tu chantes les champs et les forêts,
Les villes elles-mêmes, ravies, te suivent dans tes campagnes aimées.
Dieux! quels citoyens nourrissait Rome ancienne,
Qui put voir parmi eux un si éloquent agriculteur!

XVIII

DE ALDO MANUTIO ROM., OMNIUM QUIDEM AUTHORUM, PRÆCIPUE VERO POETARUM, EXCELLENTISSIMO TYPOGRAPHO

Didonis cecinit rogum disertus
Maro : Pompeii rogum Lucanus :
Et diserte adeo hoc uterque fecit,
Ut nunc vivere judicetur illa,
Nec jam mortuus hic putetur esse :
Immo sint redivivi, et hic, et illa.
Ergo credere fas erit poetas
Divos, ut pote qui loquendo possint
Vitam reddere mortuis : quod ipsis
Est divis proprium et peculiare.
Quod si credere fas Deos poetas,
Vitam reddere quod queant sublatam :
Quanto est justius æquiusque, quæso,
Aldum Manutium Deum vocare,
Ipsis qui potuit suo labore
Vitam reddere mortuis poetis?

XVIII

SUR ALDE MANUCE, LE ROMAIN, EXCELLENT IMPRIMEUR DE TOUS LES AUTEURS, ET SURTOUT DES POÈTES.

L'éloquent Virgile a chanté le bûcher
De Didon; Lucain, le bûcher de Pompée,
Et tous deux avec tant d'éloquence
Qu'on la croit vivante encore,
Et lui, pas encore mort :
Que dis-je? ils sont ressuscités tous deux.
Laissez-nous donc voir des Dieux
Dans les poètes, dont la parole peut
Rendre la vie aux morts : et c'est
Proprement le pouvoir singulier des Dieux.
Mais, s'il est permis de voir des Dieux dans les poètes,
Qui peuvent rendre la vie à ceux qui l'ont perdue;
Combien plus juste et plus équitable, n'est-ce pas?
D'appeler Alde Manuce un Dieu;
Lui, dont le labeur a pu faire revivre
Jusqu'aux poètes morts?

XIX

DE CANDIDA

Defessus medio thoro jacebam,
Et somno grave jam caput cadebat,
Sui Candida cum miserta Bezæ,
Præsens est mihi visa dormienti
Jocos deliciasque factitare,
Et tractare manu, et notare ocellis,
Et blesa velut increpare voce.
Contra sic ego somnians loquebar :
« Ni sis me mihi charior, puella,
» Dissolvi cupio, et perire totus. »
Vix hæc edideram, repente nostrum
Cum lux invida somnium diremit,
Et meam mihi sustulit puellam.
At tu, quisquis es, o tenebricosæ
Præses optime cogitationis,
Seu te Morphea, seu vocare Somnum
Fas est, fac vigil ut queam videre,
Quod somno potui videre captus :
Aut, si non aliter potes mederi
Huic desiderio meo, perennem
Inducas mihi somniationem !

XIX

A CANDIDE (1)

La fatigue au beau milieu du lit m'avait couché
Et, lourde de sommeil, déjà ma tête s'inclinait :
Candide alors, prise de pitié pour son bien aimé Bèze,
Me parut présente à mon sommeil.
Elle me faisait mille badinages et gentillesses,
Et me caressait de la main et fixait sur moi ses jolis yeux,
Et semblait me parler en zézayant.
Rêvant toujours, moi, je lui répondais :
« Si tu ne m'es pas, ô maîtresse, plus chère que moi-même,
» Je veux que mon être s'en aille et meure tout entier (2). »
A peine avais-je dit : soudain

(1) Dans une de ses lettres latines à Maclou Pomponne, de Bèze applique cette épigramme à son ami, et substitue partout le nom de *Macutus* à celui de *Candida*.

(2) Quel mystique Chrétien ne s'est écrié : « *Cupio dissolvi et perire totus... et esse cum Christo.* J'aspire à la dissolution, à la mort de tout mon être pour vivre avec le Christ » ?

Ce n'est pas la première fois que l'Amour profane emprunte à l'Amour sacré ses expressions les plus fortes.

La jalouse lumière dissipa mon rêve,
Et me ravit mon amante.
Mais toi, qui que tu sois, Dieu très-bon,
Qui présides aux pensers de la nuit,
Qu'on doive t'appeler Morphée ou le sommeil,
Fais qu'éveillé je puisse voir
Ce qu'il me fut donné de voir, pris de sommeil :
Ou, si tu n'as point d'autre remède
A mes désirs, fais-moi
Rêver éternellement.

XX

IN SEXTUM

Cæcus es, et cunctos reprendis, Sexte, poetas :
Sanum reprensor debet habere caput.

XX

CONTRE SEXTUS

Tu es aveugle, Sextus, et critiques tous les poètes :
Un critique doit avoir au moins la tête saine.

XXI

IN THAIDA CÆCAM ET PONTICUM CLAUDUM

Thaida cras duces cæcam, pede claudus utroque;
Convenis uxori, convenit illa tibi.
Integrum e duplici surget sic corpore corpus,
Si præstes oculos, præstet at illa pedes.
Ergo rem faciunt te dignam, Pontice, divi,
Semiviro qui dent ἡμιγυναῖκα tibi.

XXI

CONTRE THAÏS AVEUGLE ET PONTICUS BOITEUX

Tu épouses demain Thaïs aveugle, et toi-même
boites des deux pieds :
Tu conviens à ta femme, qui te convient aussi.
Ainsi de vos deux corps un corps entier naîtra :
Si tu fournis les yeux, elle fournit les pieds.
Oui, les dieux, Ponticus, agissent avec toi, comme
il faut :
A une moitié d'homme ils donnent une moitié
de femme.

XXII

IN LUPUM

Jejunus sobrium mihi Platonem
Laudabas, Sophiamque prædicabas :
Mox vero ut tibi cœna sumpta mecum,
Mutasti faciem atque opinionem.
Qui factum hoc, Lupe, tam cito ut juberes
A cœna Sophiam valere? nempe
Cœnatus, Lupe, non eras apud te.

XXII

CONTRE LUPUS

A jeûn tu me vantais la sobriété
De Platon et prêchais la sagesse :
Mais bientôt, le dîner pris avec moi,
Tu as changé de visage et d'opinion.
Comment se fait-il, Lupus, que tu aies envoyé si vite
Après souper promener la sagesse? C'est que,
Lupus, tu n'avais pas soupé chez toi.

XXIII

DE FRANCISCO RABELÆSO

Qui sic nugatur, tractantem ut seria vincat,
Seria cum faciet, dic, rogo, quantus erit?

XXIII

SUR FRANÇOIS RABELAIS

Qui triomphe, en badinant, des auteurs sérieux,
Écrivain sérieux, combien sera-t-il grand,
n'est-ce pas?

XXIV

DE HELIONORA FRANCORUM REGINA

Nil Helena vidit Phœbus formosius una :
Te, Regina, nihil pulchrius orbis habet.
Utraque formosa est; sed re tamen altera major:
Illa serit lites, Helionora fugat.

XXIV

ÉLÉONORE, REINE DE FRANCE

Phébus ne vit jamais rien de plus beau qu'Hélène,
Le monde, ô reine, n'a rien de plus beau que toi.
Belles toutes deux, mais l'une surpasse l'autre, en un point :
Hélène sema la discorde, Éléonore la met en fuite.

XXV

IN ASINIUM

Seu domi mihi, seu foris repertus,
Promissi et fidei datæ admoneris :
Tu contra velut admodum occupatus,
Has facis nihili petitiones;
Sed horam tamen inquis adfuturam,
Qua me ex paupere divitem et beatum
Reddas. En igitur tibi ipse dono
Horas quod tibi nunciabit omnes.
Tandem nunc, Asini, potes jubere,
Hæc ut hora sonet diu expetita.

XXV

CONTRE ASINIUS

Que je te trouve ou chez toi ou dehors,
Je te rappelle ta promesse et la foi jurée.
Mais toi, l'homme très-occupé,
Tu ne fais aucun cas de mes requêtes.
Cependant l'heure viendra, dis-tu,
Où de pauvre tu me feras riche
Et heureux. Eh bien, voici que je te donne
Un objet qui t'annoncera toutes les heures.
Maintenant enfin, Asinius, tu peux faire
Sonner cette heure si longtemps désirée.

XXVI

DE FRANCISCI ET CAROLI INDUCIIS

Roma olim cessit soceri generique furori;
Et cecidit gladiis inclyta Roma suis.
Quod si illi placidas junxissent fœdere dextras,
Robore staret adhuc Martia Roma suo.
Sic fratrum immitis nuper discordia pene
Funditus Europæ verterat imperium :

At quoniam jungunt concordia pectora fratres,
Servatum Europæ dicitur imperium.

XXVI

SUR LA TRÊVE ENTRE FRANÇOIS ET CHARLES

Rome autrefois succomba sous l'effort furieux
du beau-père et du gendre :
Oui, la fameuse Rome tomba frappée par des
glaives Romains.
S'ils s'étaient donné la main tranquillement par
un traité,
La fille de Mars, Rome, se tiendrait encore de-
bout dans sa force.
Ainsi naguère la cruelle discorde de deux rois
frères avait pensé
Bouleverser jusque dans ses fondements l'état
de l'Europe :
Aujourd'hui que des sentiments de concorde unis-
sent les deux frères,
On peut dire : « L'Europe est sauvée. »

XXVII

DE MORBO FRANCISCI GALLORUM REGIS, SALUTEQUE MOX ILLI REDDITA

Ægroto Pallas Francisco ægrota jacebat,
Optabat Mavors æger et ipse mori.
Illa, quod hoc tutam solo se credat alumno :
Hic, quod sit studio natus uterque pari.
Quod si Franciscum mors eripuisset, eodem
Funere Mars functus, functa Minerva foret.
Hoc Atropos mirata nefas, feritate reposta,
Tres una vetuit morte perire Deos.

XXVII

SUR LA MALADIE DE FRANÇOIS, ROI DE FRANCE, ET SA PROMPTE GUÉRISON

François malade, Pallas gisait malade aussi,
Malade lui-même Mars voulait mourir.
Car, elle ne se croit en sûreté que sous ce roi son élève,
Et lui, Mars, n'a-t-il pas les mêmes goûts que François ?

Si la mort avait ravi François, du même coup
Mars et Minerve seraient morts.
Frappée de ce prodige, Atropos, oubliant sa cruauté,
Ne permit pas que trois dieux mourussent à la fois.

XXVIII

AD CL. MAROTUM

Tam docte Venerem divinus pinxit Apelles,
Illi ut credatur visa fuisse Venus.
At tantam sapiunt Venerem tua scripta, Marote,
Ut tibi credatur cognita tota Venus.

XXVIII

A CLÉMENT MAROT

Le divin Apelle peignit Vénus d'un pinceau si savant
Qu'il semblait avoir vu Vénus.

Tes vers, Marot, respirent toutes les graces de Vénus (1) :
On dirait qu'elle s'est montrée à toi tout entière, Vénus.

XXIX

AD CANDIDAM, DE IPSIUS FACIE IN TABELLA EXPRESSA

Quanto pulchrius elegantiusque
Picta hæc est tabula omnibus tabellis :
Tanto pulchrior elegantiorque
Hac ipsa mihi crederis tabella.

XXIX

A CANDIDE, SUR SON PORTRAIT

Rien n'est plus beau, plus élégant
Que ton portrait : il efface tous les portraits.

(1) Surtout l'épigramme qui ravissait Voltaire et qu'on dirait traduite d'une Anthologie de Méléagre :

« Amour trouva celle qui m'est amère... »

Rien n'est plus beau, plus élégant
Que ton visage : il efface à mes yeux ton portrait
lui-même.

XXX

XENIUM TRUCHIO ET DAMPETRO

Sinceris mos est nunquam neglectus amicis,
Anni sub primos mittere dona dies.
Nempe quod ut veteris renovatur circulus anni,
Fas sit ut antiquus sic renovetur amor.
Ergo cum Bezam Truchius fateatur amicum,
Nec me Dampetrus deneget esse suum :
Non temere, priscos homines imitatus, utrique
Parva quidem mitto dona, sed apta tamen.
Ambo estis Vates ; ambobus carmina dono,
Carmina quæ nostri pignus amoris erunt.
Vos pridem sincerus amor conjunxit in unum :
Unum igitur decuit munus habere duos.

XXX

ÉTRENNES A TRUCHY ET DAMPIERRE

C'est l'habitude — et de sincères amis ne la négligent jamais —
De s'envoyer des cadeaux aux premiers jours de l'an.
En effet, puisque l'année vieillie renouvelle son évolution,
Renouvelons ainsi notre vieille affection
Oui, puisque Truchy avoue que Bèze est son ami
Et que Dampierre ne nie pas qu'il soit le sien,
J'ai raison d'imiter les Anciens, en adressant
A ces deux amis de petits cadeaux bien appropriés.
Tous deux poètes, je vous donne à tous deux des vers,
Des vers qui seront des gages de notre affection.
Une sincère amitié n'a fait de vous, voilà longtemps, qu'une personne :
Il sied que tous deux vous ayez un seul et même présent.

XXXI

DESCRIPTIO VIRTUTIS

Quænam tam lacero vestita incedis amictu?
Virtus antiquis nobilitata Sophis.
Cur vestis tam vilis? Opes contemno caducas.
Cur gemina est facies? Tempus utrumque noto.
Quid docet hoc frenum? Mentis cohibere furores.
Rastros cur gestas? Res mihi grata labor.
Cur volucris? Doceo tandem super astra volare.
Cur tibi mors premitur? Nescio sola mori.

XXXI

PORTRAIT DE LA VERTU (1)

Qui es-tu, toi qui marches, vêtue d'une robe en lambeaux?
— La vertu, que l'antique sagesse a tant rehaussée.

(1) La deuxième édition le range, à plus juste titre, parmi les *Icones*.

— Pourquoi ces vêtements vils ? — Je méprise un or périssable.
— Pourquoi ce double visage ? — Je désigne l'une et l'autre fortune.
— Ce frein, qu'enseigne-t-il ? — A réprimer les fureurs de l'âme.
— Tu portes un rateau ? — Le travail m'est chose agréable.
— Des ailes ? — J'apprends à voler au-dessus des astres.
— Tes pieds foulent la mort ? — Seule je ne sais pas mourir.

XXXII

IN FORI MANCIPIA

Cum sit hoc proprium fere poetis,
Rebus omnibus ut peculiarem
Divum constituant, suumque numen :
Cur lucrum, forum, et elocutionem,
Uni Mercurio tamen sacrarunt ?
Prisci scilicet hoc modo indicarunt
Futurum, ut rabiosa quisquis arma
Tractaret fori, haberet ille curam
Lucri, non minus ac locutionis.

XXXII

CONTRE LES ESCLAVES DU BARREAU

C'est comme un privilège des poètes
D'assigner à chaque objet un dieu
Particulier, une divinité propre :
Pourquoi donc consacrer au seul Mercure
Le gain, le barreau et l'éloquence ?
N'est-ce pas que les Anciens nous indiquèrent par là
Que l'homme qui prendrait en mains les armes
Violentes du barreau, ne se soucierait pas
Moins du gain que de l'éloquence ?

XXXIII

AD MARIANUM

Augustas, Mariane, deum venturus ad aras,
Nulla cremas magno thura Sabæa Jovi.
Nec capis externos cultum qui spargat odores,
Nec diti tractas aspera signa manu.
Gemmatæ nunquam sudas sub pondere vestis,
Nec digitos onerat res peregrina tuos.

Sed placidam et nullo pollutam crimine mentem,
Atque sua notas a pietate manus ;
Cæteraque integros domini testantia mores,
Hæc, inquam, magnis des, Mariane, deis.
Quod si rara solent merito pretiosa videri,
Nemo dedit, nemo plus, Mariane, dabit.

XXXIII

A MARIANUS (1)

Quand tu dois, Marianus, approcher les autels augustes des dieux,
Tu ne brûles pas de l'encens de Saba au grand Jupiter.
Tu ne revêts pas de parures exhalant des parfums exotiques,
Et ta main opulente ne manie pas de ciboires ciselés (2).

(1) Vive satire de l'appareil du culte catholique et de la pompe de la Messe. La seconde édition des *Poemata* renferme une autre épigramme *contre les cierges et les lampes des sacrifices.*

(2) Avec quelle facilité de Bèze fait exprimer, aux vocables anciens, des idées et des objets inconnus à l'Antiquité ! Virgile avait écrit :

... Aspera signis
Pocula...

De Bèze en fait des « ciboires ».

Tu ne sues jamais sous le poids d'un habit de perles,
Et rien d'étranger ne charge tes doigts.
Mais une âme sereine et pure des soupçons du mal,
La piété bien avérée des mains,
Et les autres témoins des bonnes mœurs :
Voilà, oui, voilà, Marianus, les dons que tu fais aux dieux.
Si d'ordinaire les raretés semblent à juste titre précieuses,
Nul n'a donné, nul, Marianus, ne donnera davantage.

XXXIV

IN ERASMI IMAGINEM

Illum, quo totus nunc personat orbis, Erasmum
Hæc tibi dimidium picta tabella refert.
At cur non totum? mirari desine, lector:
Integra nam totum terra nec ipsa capit.

XXXIV

SUR LE PORTRAIT D'ÉRASME

Du grand Érasme, dont retentit aujourd'hui l'univers entier,
Ce tableau ne t'offre que la moitié.
Pourquoi pas tout? Cesse de t'étonner, lecteur :
Le tout, la terre entière ne suffit pas elle-même à le contenir.

XXXV

AD MUSAS

Si rogat Cereremque, Liberumque,
Vitæ sollicitus suæ colonus :
Si Mavortis opem petit cruentus
Miles, sollicitus suæ salutis :
Quidni, Calliope, tibi, tuisque
Jure sacra feram, quibus placere
Est unum studium mihi, omnibusque
Qui vatum e numero volunt haberi?
Vobis ergo ferenda sacra, Musæ.
Sed quæ victima grata? quæ Camœnis

Dicata hostia? Parcite, ô Camœnæ :
Nova hæc victima, sed tamen suavis
Futura arbitror, admodumque gratâ.
Accede, o tinea, illa quæ pusillo
Ventrem corpore tam geris voracem.
Tene Pieridum aggredi ministros?
Tene arrodere tam sacros labores?
Nec factum mihi denega : ecce furti
Tui exempla, tuæ et voracitatis.
Tu fere mihi passerem Catulli,
Tu fere mihi Lesbiam abstulisti.
Nunc certe meus ille Martialis
Ima ad viscera rosus usque languet,
Et quærit medicum suum Triphonem.
Immo et ipse Maro, cui pepercit
Olim flamma, tuum tamen terebrum
Nuper, ô fera ter scelesta, sensit.
Quid dicam innumeros bene eruditos,
Quorum tu monimenta, tu labores
Isto pessima ventre devorasti?
Prodi, jam tunicam relinque; prodi,
Vah, ut callida stringit ipsa sese!
Ut mortem simulat scelesta! prodi,
Pro tot criminibus datura pœnas.
Age, istum jugulo tuo mucronem
Cruenta excipe, et istum, et istum, et istum.
Vide ut palpitet, ut cruore largo
Aras polluerit prophana sacras.

At vos, Pierides, bonæque Musæ,
Nunc gaudete; jacet fera interempta;
Jacet sacrilega illa, quæ solebat
Sacros Pieridum vorare servos.
Hanc vobis tunicam, has dico, Camœnæ,
Vobis exuvias, ut hinc trophæum
Parnasso in medio locetis, et sit
Hæc inscriptio : De fera interempta
Bezæus spolia hæc opima Musis.

XXXV

AUX MUSES

S'il implore Cérès et Bacchus,
Le laboureur, soucieux de sa subsistance;
S'il réclame le secours de Mars, le sanglant
Soldat, soucieux de son existence;
N'ai-je pas raison, ô Calliope, de sacrifier
Aux tiens, à toi? Vous plaire
Est mon unique étude, et celle de tous ceux
Qui veulent qu'on les range au nombre des poètes.
Oui, je vous dois un sacrifice, ô Muses.
Mais quelle victime agréable aux Camènes,
Quelle hostie dévouer? Pardonnez, ô Camènes :
La victime est nouvelle; et cependant, je pense,

Vous sera douce et des plus agréables.
Approche, ô mite, qui dans un corps de rien
Portes un estomac si vorace :
Oses-tu t'attaquer aux servants des Piérides,
Oses-tu ronger leurs labeurs sacrés ?
Ne vas pas nier le fait : voici des preuves
De tes larcins et de ta voracité.
Tu m'as presque mangé le moineau de Catulle,
Tu m'as presque mangé Lesbia.
Au moins, mon Martial que voilà,
Rongé jusques au fond du cœur (1), est-il toujours malade
Et réclame-t-il son médecin Triphon.
Bien plus, Virgile même, qu'autrefois
Épargna la flamme, vient, ô bête
Trois fois scélérate (2), d'éprouver ta tarière (3).
Dirai-je les milliers de vrais savants,
Dont ce ventre, infâme, a dévoré
Les monuments, les travaux ?
Avance, dépouille ta tunique, avance :
Ah ! comme elle se diminue, la rusée !

(1) Le Rodrigue de Corneille ne s'exprime pas autrement :

Percé jusques au fond du cœur.

(2) « La bête scélérate. » La Fontaine.

(3) Tarière, terme technique. Voir Buffon, cité par Littré.

Comme elle fait la morte, la scélérate! Avance :
Tu vas expier tant de crimes.
Tiens, que ta gorge reçoive ce coup de couteau
Qui la rougit, et deux, et trois, et quatre.
Voyez comme elle frémit, comme de son sang largement répandu
La profane a souillé les sacrés autels.
Mais vous, Piérides, vous, bonnes Muses,
Réjouissez-vous maintenant : la bête est là tuée,
Tuée, la sacrilège, qui se faisait une habitude
De dévorer les saints ministres des Piérides.
Cette tunique (1), ces dépouilles,
Je vous les consacre, ô Camènes : faites-en un trophée.
Au milieu du Parnasse vous le placerez, avec
Cette inscription : « D'une bête tuée
De Bèze offrit aux Muses les dépouilles opimes que vous voyez. »

XXXVI

IN PHILÆNUM

Aurelias vocare vespas suevimus,
Ut dicere olim mos erat nasum Atticum :

(1) Terme d'anatomie.

At te, Philæne, Aurelium vocabimus
Fucum, quod omnes adeo pungas frigide,
Aculeum ut interim relinquas nemini.

XXXVI

CONTRE PHILÈNE

Nous disons d'habitude « les guêpes d'Orléans »,
Comme autrefois on disait « le nez Grec » :
Mais toi, Philène, nous t'appellerons frêlon
D'Orléans : tu piques tout le monde si mollement,
Que ton dard ne reste chez personne.

XXXVII

AD TRIPUTIUM, AURELIUM JURISC.

Doctum illum et lepidum tuum libellum,
Quo mysteria juris explicasti,
Fertur Mercurius tulisse nuper
Ima ad Tartara; protinusque doctis
Illis Manibus, ut Papiniano,
Paulo, Scevolæ, et Ulpiano, et illi

Juris quem merito vocant lucernam,
Legendum exhibuisse : deinde lecto
Sic cœpisse loqui tuo libello :
« Ecquid ceditis? » At Papinianus,
— « Cuncti cedimus, » inquit, « haud gravate. »

XXXVII

A TRIPUCE, JURISCONSULTE D'ORLÉANS

Ce savant, cet élégant traité,
Où tu as dévoilé les mystères du Droit,
Mercure, dit-on, le porta naguère
Au fond du Tartare, et le fit lire aussitôt
Aux Mânes de savants, tels que Papinien,
Paul, Scévola, Ulpien, et celui
Qu'on appelle justement la lumière
Du Droit (1); puis, après lecture,
Il se serait pris à dire :
« Eh bien! vous avouez-vous vaincus? » Alors Papinien :
— « Oui, tous, » dit-il, « et de bon cœur. »

(1) Gaius ou Tribonien?

XXXVIII

IN PHILOPATRUM

Damnabis (fateor) nostros, Philopatre, libellos;
Et tibi non lectum despicietur opus.
Quid tum? si nostros carpas, Philopatre, libellos,
Debebunt tanto nostra placere magis.

XXXVIII

CONTRE PHILOPATRUS

Tu vas, j'en suis sûr, Philopatrus, condamner mes écrits
Et mépriser mon œuvre, sans l'avoir lue.
Après? Si tu censures mes écrits, ô Philopatrus,
Ils n'en seront que plus assurés de plaire.

XXXIX

IN EUMDEM

Sive Palatina Philopatrus inambulet hora,
Et fatuo incessu marmor utrumque terat :

Sive fames illum locupletum quærere mensas,
Et procul e vacua jussit abire domo :
Seu jejunus eat, seu pleno ventre vacillet,
Seu lateat solus, seu comitatus eat :
Semper habet quiddam, turpi quod garriat ore;
Quod merito possit carpere, semper habet.
Semper hiat, semper colloque humerisque laborat,
Et simulat magnum voce manuque sophos.
Sed cum te audierint multi bene multa loquentem,
Nemo bene audivit te, Philopatre, loqui.

XXXIX

CONTRE LE MÊME

Que Philopatrus se promène dans la cour du Palais
Et foule d'un pied pédant les degrés de marbre;
Ou que la faim l'oblige à courir les tables des riches
Loin de sa maison vide;
Qu'il aille à jeûn ou festonne le ventre plein,
Se cache dans la solitude ou marche en compagnie;
Sa bouche immonde a toujours quelque chose à débiter,
Toujours quelque chose à déchirer à belles dents.
Toujours bouche béante, de la tête et des épaules toujours il se trémousse,

Et sa voix et son geste singent fortement les philosophes.
Mais de tous ceux qui t'entendirent parler beaucoup,
Nul, ô Philopatrus, ne t'entendit parler bien.

XL

XENIUM CANDIDÆ

Vestes divitiis graves et arte,
Aptandumve tuo monile collo,
Aut quos India mittit uniones,
Jani nec queo, nec volo Calendis
Ad te mittere, Candida, una Bezæ
Dilectissima Candida. At quid ergo?
Ipsam nempe animam tibi dicatam,
Amorisque tui ignibus perustam :
Quæ, pridem tua sit licet, suamque
Te pridem dominam vocetque ametque,
Se rursus tibi datque dedicatque,
Inclusa his numeris Phaleuciorum.
Quod si munera raritate censes,
O Di! quam tibi grande mitto munus!

XL

ÉTRENNES A CANDIDÈ

Une parure que l'art a chargée de richesses,
Un collier pour ajuster à ton cou,
Les grosses perles, envois de l'Inde,
Aux calendes de Janvier je ne puis ni ne veux
Te les envoyer, ô Candide, ô de Bèze,
Unique bien-aimée. Que t'enverrai-je donc?
Mon âme même à toi dédiée,
Toute brûlée aux feux de ton amour,
Et qui, depuis longtemps à toi, depuis longtemps
T'appelle sa maîtresse, et t'aime
Et de nouveau se donne et se consacre à toi,
S'enfermant dans ces nombres phaléciens.
Que si tu estimes les présents à leur rareté,
O Dieux! quel présent immense je t'envoie!

XLI

DE TRUCHIO ET VALIDO

Vos ego, divini Manes appello Platonis,
Integer est cujus munere notus Amor.

Dicite, non curnam in sese moriantur amantes,
Curve anima vivant alter in alterius :
Aut quales merito nobis dicamus amicos,
Aut solidi verum quod sit amoris opus.
Hæc ego non quæro, nec quæ retulisse Platonis
Sobrius ad sobrii prandia fertur amor.
Sit satis hæc dixisse semel : nunc dicite, Manes,
Quædam animo nondum sat bene nota meo.
Mens simplex atque una mihi est : hanc attamen unam
Pridem amor in partes jussit abire duas ;
Atque ait, hanc animam divisam trado duobus,
Dimidiam Truchio, dimidiam Valido.
Salva tamen mens est : vivo, scriboque, loquorque,
Et tamen hæc Validi est, et tamen hæc Truchii est.
Quodque magis mirum, cum sit divisa duobus,
Utrumque integram diligo amoque animam.

XLI

SUR TRUCHY ET LEFORT

Je vous atteste, ô Mânes du divin Platon,
Dont un bienfait nous a révélé l'Amour pur.
Ne me dites pas pourquoi les amants meurent réunis
Ou vivent en confondant leurs âmes ;

Quels amis méritent d'être appelés ainsi,
Ou quels sont les réels effets d'un solide amour.
Je ne m'en soucie pas, plus que des propos qu'on prête
A l'Amour chaste au banquet du chaste Platon.
Cela s'est dit une fois, c'est assez : maintenant, éclairez, ô Mânes,
Quelques points encore obscurs à mes yeux.
Mon âme est simple et une; et cependant cette âme unique,
L'Amour en a depuis longtemps fait deux parts.
« Et, » dit-il, « cette âme ainsi divisée, je la donne » à deux êtres,
» Moitié à Truchy, moitié à Lefort. »
Eh bien ! mon âme est sauve : je vis, j'écris, je parle,
Et c'est l'âme de Lefort et c'est l'âme de Truchy.
Prodige plus étonnant! de cette âme divisée en deux
J'aime et je chéris chaque part comme une âme entière.

XLII

IN HUBERTUM

Norunt Hubertum ganeones prodigi;
Norunt magistri cocta quos crambe necat (1) :
In urbe tota nullus histrio latet,
Nec mœchus ullus, læno scurrave impudens,
Nec Chiromantis ullus, aut cadaverum
Molestus excitator, aut vates malus,
Cui non Hubertus iste sit notus bene.
Sed scire vis ignotus hic cui sit? sibi.

XLII

CONTRE HUBERT

Ils connaissent Hubert, les débauchés prodigues;
Ils le connaissent, ces professeurs à qui répugne
le chou cuit.

(1) Juvénal, sat. VII, v. 154 :
Occidit miseros crambe repetita magistros.
De Bèze a supprimé ce vers d'emprunt dans les deux dernières éditions de ses Poëmes, 1569 et 1597.

La ville ne recèle pas d'histrion,
D'adultère, de prostitueur ou de bouffon impudent,
De chiromancien, de magicien dont le pouvoir importun
Remet sur pied les cadavres, de méchant devin,
Qui ne connaisse bien cet Hubert.
Mais, voulez-vous savoir qui ne le connaît pas?
— Lui-même.

XLIII

IN OLLUM

Quamvis illa mihi forensis esset
Pridem perfidia usque et usque nota;
Nec donis ego, nec pecuniarum
Peperci cumulo, ut mihi innocenti
Præsto judicis ad Tribunal esses.
At tu muneribus meis receptis,
Me, nec id semel, Olle, prodidisti.
Sane es integer et bonus patronus,
Spem qui fallere non velis clientis.

XLIII

CONTRE OLLUS

La mauvaise foi fameuse du barreau
Depuis longtemps m'était connue, me fut toujours connue.
Cependant, je ne regardai ni aux dons ni aux sommes
Accumulées, pour te décider à assister
Mon innocence au tribunal du Juge.
Mais toi, mes présents reçus,
Tu m'as trahi, plus d'une fois, Ollus.
O l'honnête et l'excellent patron,
Qui ne veut pas décevoir les prévisions du client!

XLIV

DE JOANNE SECUNDO HAGIENSI, POETA EXIMIO

Excelsum seu condit opus, magnique Maronis
Luminibus officere studet :
Sive leves elegos, alternaque carmina, raptus
Nasonis impetu canit :
Sive lyram variis sic aptat cantibus, ut se
Victum erubescat Pindarus :

Sive jocos blandosque sales epigrammate miscet,
Clara invidente Bilbili :
Unus quatuor hæc sic præstitit ille Secundus,
Secundus ut sit nemini.

XLIV

SUR JEAN SECOND, DE LA HAYE, POÈTE ÉMINENT

Qu'il crée une œuvre sublime, et du grand Virgile
Aspire à éclipser les rayons;
Qu'il chante les élégies légères en distiques, ravi
Par le souffle puissant d'Ovide;
Qu'il ajuste la lyre à des odes variées, qui font
Rougir Pindare de sa défaite;
Ou que, mêlant dans une épigramme le badinage
aux plaisantes saillies,
Il porte ombrage à la célèbre Bilbilis;
Jean Second l'emporte, à lui seul, dans ces quatre
genres :
Aussi n'est-il le second de personne.

XLV

AD FABULLUM

Si cœnare voles, Fabulle, mecum
(Sed cœnare voles, Fabulle, mecum),
Audi quæ tibi cœna sit parata.
Perdices gemini duas edemus :
Turtur mox aderit; nec ille solus,
Sed quem casta etiam sequetur uxor.
Hæc nos frigidulo mero, Fabulle,
Et fame hæc quoque condiemus ipsa.
Sed scis qualia vina comparavi?
Quæ si non vocites Opimiana,
Ad certe Optimiana jure dicas.

XLV

A FABULLUS

Si tu veux dîner, Fabullus, avec moi
(Et tu voudras dîner, Fabullus, avec moi),
Apprends quel dîner t'est préparé :
Nous mangerons, à nous deux, deux perdrix;
Puis viendra un pigeon, — pas seul,
Mais suivi de sa chaste moitié.
Du vin frais, ô Fabullus,

Notre faim même, voilà nos condiments,
Mais, sais-tu quels vins je me suis procurés?
Si tu ne les nommes pas vins d'Opimius,
Du moins, avec raison, tu les diras optimes.

XLVI

IN PHILÆNUM

Erasmus ille, quo fatentur plurimi
Nihil fuisse vel futurum doctius,
Tibi, Philæne, stupidus est et plumbeus :
Et quicquid uspiam ab omnibus fingi potest
Calumniarum, stulte in illum congeris.
Latra, Philæne, quandiu et quantum voles :
Hunc scire constat plura, quam tu nescias.

XLVI

CONTRE PHILÈNE

Ce grand Érasme qui surpasse — c'est l'aveu général —
Tous les savants passés et futurs,
N'est pour toi, Philène, qu'une buse épaisse;
Et tout ce que le monde peut forger

De calomnies, tu l'en accables sottement.
Aboie, Philène, aussi longtemps et aussi fort
que tu voudras :
Il sait — c'est un fait — plus de choses que tu
n'en saurais ignorer.

XLVII

GENETHLIACON FRANCISCI VALESII, HENRICI VALESII GALLIARUM OLIM DELPHINI ET ILLUSTRISSIMÆ PRINCIPIS CATHARINÆ MEDICES, FILII

Fertur in Alcmenes venturus Juppiter olim
Brachia, ter noctis continuasse vices.
Nempe quod in magni divinos Herculis ortus
Nox, hyberna licet, non foret una satis.
Sic, princeps Henrice, tuo cum e semine vellent
Alcidem Gallis gignere fata suum,
Unius in prolis conceptum currere messes
Jusserunt, magna cum ratione, decem.
Scilicet haud aliter prorsus quam pluribus annis
Formari tantus debuit iste puer.
Et (si fas homini res est aperire futuras,
Nec dici Vatum numen inane decet)
Quo deni plures ternis sunt noctibus anni,
Hoc tuus hic infans Hercule major erit.

XLVII

HOROSCOPE DE FRANÇOIS DE VALOIS, FILS DE HENRI DE VALOIS, DERNIER DAUPHIN DE FRANCE, ET DE LA TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE, CATHERINE DE MÉDICIS

Jupiter autrefois, dit la fable, pour descendre dans les bras
D'Alcmène, fit trois fois de suite succéder la nuit à la nuit.
C'est qu'au divin enfantement du grand Hercule
Une nuit, même d'hiver, n'aurait pas suffi.
Ainsi, prince Henri, les destins qui voulaient de ton sang
Donner à la France son Alcide,
Pour la conception d'un seul enfant, ont fait,
Avec grand sens, s'écouler dix étés.
Et comment, si ce n'est au prix de plusieurs années,
Pouvait se former un enfant de cette valeur?
Et même (s'il est permis à l'homme de dévoiler l'avenir,
Si le pouvoir divinateur des poètes n'est pas vain),
Autant dix années l'emportent sur trois nuits,
Autant cet enfant, à toi, doit surpasser Hercule.

XLVIII

GENETHLIACON ISABELLÆ A FRANCIA, HENRICI VALESII, GALLIARUM OLIM DELPHINI, ET ILLUSTRISSIMÆ PRINCIPIS, CATHARINÆ MEDICES, FILIÆ

Ecce novos peperit Gallis Catharina triumphos,
Jam prole dives altera;
Natorumque loco fœlicem crescere turbam
Avus nepotum conspicit.
En vixdum nata, in cunis Isabella videtur
Vagire quiddam regium;
Moxque jocos blandæ tenero cum fratre sororis
Spectabit Henricus pater.
At Gallus primis jam nunc miratur in annis
Suos futuros principes;
Et quamvis teneræ, magnum jam frontis honorem
Notasque regias colit:
Donec paulatim, illorum crescentibus annis,
Spes patriæ adolescat simul:
Francisco ut domitos forti, victosque pudico
Isabellæ amore blandulæ,
Gallica conspiciat venerari lilia pronos
Orbis superbos principes.
Illi etenim nullus poterit par viribus esse:
Odisse nullus hanc volet.

XLVIII

HOROSCOPE D'ISABELLE DE FRANCE, FILLE DE HENRI DE VALOIS, DERNIER DAUPHIN, ET DE LA TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE CATHERINE DE MÉDICIS

France, voici de nouveaux triomphes : c'est Catherine qui les enfante;
Elle s'enrichit déjà d'un second enfant.
Ce n'est plus de ses fils, mais de ses petits-fils que l'aïeul
Voit s'accroître le cercle heureux.
A peine née d'hier, voici qu'Isabelle au berceau semble
Pousser des vagissements de reine.
Bientôt aux jeux de l'aimable sœur avec son tendre frère
Assistera Henri, leur père.
Mais dès aujourd'hui la France admire en leur printemps
Ceux qui seront ses princes;
Et même elle pare leur jeune front d'une vaste couronne
Et des insignes de la royauté,
En attendant qu'avec le cours insensible des ans
L'espoir de la patrie grandisse avec eux;

Et que, domptés par la valeur de François,
vaincus par le charme
Pudique de la caressante Isabelle,
L'Univers voie les princes superbes adorer
A genoux les lys Français.
Car, nul ne pourra, François, égaler ta puissance;
Nul ne voudra vous haïr, Isabelle.

XLIX

DE FŒLICI INAUGURATIONE HENRICI II, CHRISTIANISSIMI FRANCORUM REGIS

Francisco postquam sublato Gallia sensit
Cujus lene foret mox subitura jugum,
Finiit, ut potuit, gemitus, animisque receptis,
Istæc fassa fuit damna lucrosa sibi.
Ergo age, quamprimum fac hujus, Sequana, Regis
Ad gelidas Arctos nuncia fama volet.
Hæc, Liger, Hesperiis, Rheni, Mosa, dicito ripæ:
Hæc, Rhodane, ambustos perfer ad Æthiopas,
Gallorum Henricum fœlicia sceptra tenere,
Ingentem ingenti de genitore satum:
Nec regem essè tamen; dubium quia fecerit ipse,
Rex Gallis dici debeat, anne pater.

XLIX

SUR L'HEUREUX AVÈNEMENT DE HENRI II, ROI TRÈS-CHRÉTIEN DE FRANCE

Quand François lui fut ravi, la France pressentant
La douceur du joug qu'elle allait subir,
Mit fin, comme elle put, à ses gémissements et, reprenant ses esprits,
Elle confessa que ses malheurs même étaient profit pour elle.
Fais donc, fais au plus vite, ô Seine, voler jusqu'à l'Ourse glacée
Le bruit et la nouvelle de l'avènement de ce roi :
Loire, conte à l'Occident ; Meuse, dis aux rives du Rhin ;
Et toi, Rhône, annonce aux Éthiopiens brûlés
Que les mains de Henri portent l'heureux sceptre de France,
Henri, grand roi, fils d'un grand roi.
Cependant, il n'est pas roi : n'a-t-il pas fait douter
Si la France devait l'appeler son roi ou son père ?

L

D. QUELINO SENATORI

Seu Dea, seu Deus est, qui te tam læta parantem
Conjugia, e tristi vix sinit ire thoro :
Illa Deæ, iste Dei privari numine dignus,
Dignus qui Superum cedat ab arce procul.
Nam tua vel virtus, vel castæ vota puellæ,
Materies justi plena favoris erat.
Perge, Queline, tamen, nec tam bene cœpta morere:
Finem etiam morbis Di statuere suum.
Perge, puella, simul : namque, ægrotante Quelino,
Vix alius toto sanior orbe vir est.

L

A MONSIEUR QUÉLIN, DU PARLEMENT

Déesse ou Dieu, celui qui, dans le temps où tu préparais un heureux
Mariage, te laisse à peine te lever d'un lit de douleur,
Mérite d'être privé de ce nom de déesse ou de dieu,
D'être chassé bien loin des célestes demeures.
Ta vertu, ou les vœux de ta chaste fiancée
Étaient riche matière aux justes faveurs du ciel.

Ne laisse pas de poursuivre, Quélin; ne t'arrête
pas en si beaux commencements:
Les dieux ont fixé un terme même aux maladies.
Poursuivez aussi, vous, sa fiancée: Quélin malade
Se porte, ou peu s'en faut, mieux qu'homme du
monde.

LI

AD PONTICUM

Nostras, Pontice, somniationes
Narro cum tibi, tunc moves cachinnos,
Et hæc plena putas ineptiarum.
Atqui, Pontice, somniare nuper
Sic mi contigit, ut mihi viderer
Omnes divitias, opes, talenta,
Pactolique, Tagique, possidere.
Esse hæc somnia vera tun' negabis?

LI

A PONTICUS

Mes songes, Ponticus,
Si je te les raconte, soulèvent tes risées:

A tes yeux, ils abondent en extravagances.
Eh bien! Ponticus, il m'arriva naguère
De songer que je me voyais
Possesseur de toutes les richesses,
Trésors, lingots du Pactole et du Tage.
Nieras-tu la vérité de ces songes?

LII

DE VICTORIA PARTA ADVERSUS MARCHIONEM VASTI, ANNO 1544

Francorum victas acies Insubria vidit :
Vidit, sed Franci robore freta ducis.
Namque velut quondam Romam oppressere Quirites,
Sic est pene sua Francia versa manu.
At nunc eversas Aquilas Insubria cernit,
Et colubris rursus lilia juncta suis.
Ergo seu vincat, seu cedat Francus, utrinque,
Virtutis laudem quod mereatur, habet.

LII

A PROPOS DE LA VICTOIRE REMPORTÉE SUR LE MARQUIS DEL VASTO, EN 1544 (1)

Les Lombards ont vu la défaite des armées Françaises :
Ils l'ont vue, mais confiants dans la valeur du général Français.
En effet, comme autrefois les Romains écrasaient Rome,
La France s'est presque détruite de ses propres mains.
Mais aujourd'hui les Lombards voient l'aigle impériale à terre
Et de nouveau les lys unis à leurs couleuvres.
Ainsi, vainqueur ou vaincu, le Français dans l'une et l'autre fortune
A toujours droit à la palme des braves.

(1) Alphonse d'Avalos, neveu du marquis de Pescaire, fit lever le siège de Nice en 1543 au duc d'Enghien et à Barberousse; mais l'année suivante, le 14 avril, fut défait à Cérisoles par ce même duc d'Enghien.

LIII

AD GERMANUM VALENTEM

Ergo Germani vultus violabit amœnos
Barba, licet lenis flavaque, dura tamen?
Dura equidem, nobis quæ tam cito præripit illas,
Illas quas Phœbus vellet habere genas;
Et mediam nobis faciem quæ surripit illam,
Quam lepos incoluit, cumque lepore jocus.
Istos barba decet, quibus est sic acta juventus,
Ut canæ tuti sint sub honore comæ.
At quid non didicit primis Germanus ab annis,
Quem vicena videt bruma peracta senem?
Cede igitur, lanugo, procul : nisi cesseris, ecce,
Quod queat invitam cogere, tonsor habet.

LIII

A GERMAIN VAILLANT

Ainsi de Germain l'aimable visage sera profané
Par une barbe douce et blonde, mais dure !
Oui, dure, celle qui nous ravit si vite ces,
Ces joues que Phébus envîrait ;
Et qui nous dérobe la moitié de cette face,
Où siègent la Grace et les Ris avec la Grace.

La barbe ! Elle sied à ceux, dont la jeunesse s'est passée
A assurer l'honneur de leurs cheveux blancs.
Mais, que n'a pas appris Germain dès ses premiers ans ?
Vingt hivers révolus ne l'ont-ils pas fait vieillard ?
Va donc, va-t-en bien loin, barbe naissante ; si tu ne t'en vas, voici
Le barbier : il a de quoi t'obliger à partir, malgré toi.

LIV

DE FRANCISCO GALLIARUM REGE

Vidimus, heu, fratres in mutua bella paratos :
Vidimus accensas Martis ubique faces.
Nunc tamen, o Superi, placidis allabitur alis
Aurea perpetuos pax habitura dies.
Quis porro tanti tibi, Gallia, muneris author?
Gallia, quo tandem vindice facta tua es?
Scilicet hic Superum favor est, hæc munera Divum :
Non sunt hæc cœli munera tota tamen.
Quippe etiam partem doni sibi vindicat hujus
Et Rex, et Regis natus uterque tui.
Roma igitur patriæ Patres numeraverit olim :
Nos patriæ Patres, et numeremus avum.

LIV

SUR FRANÇOIS, ROI DE FRANCE (1)

Hélas ! nous avons vu des frères armés pour s'entretuer,
Nous avons vu partout s'allumer les torches de Mars.
Mais maintenant, ô Dieux, descend vers nous d'un vol calme
Une paix dorée, qui doit avoir des jours éternels.
Qui donc, ô France, te fit un présent de ce prix ?
France, quel sauveur t'a rendue à toi-même ?
Ah ! c'est la faveur des Immortels et les bienfaits des Dieux.
Mais le ciel n'a pas tout donné :
Ils revendiquent une part de ce don,
Ton Roi et les deux fils de ton Roi.
Rome autrefois les eût nommés Pères de la Patrie :
Nous, de la Patrie appelons-les Pères et Grand' Père (2).

(1) Il venait de faire la paix avec Charles-Quint.

(2) C'est ici vraiment le modèle de l'épigramme *héroïque*. L'épitaphe de Dolet nous en offre un autre exemple.

LV

IN PAULINUM

Paulino quoties condixi, Testile, cœnam,
Nunquam, cum taceat cætera turba, tacet;
Nec nisi depositis dapibusque meroque quiescit,
Ergo satur, dices, non abit : immo venit.

LV

CONTRE PAULIN

Toutes les fois, Testile, que j'invite à dîner Paulin,
Les autres conviés se taisent; lui ne se tait jamais
Et ne prend de repos qu'à la fin du repas et des vins.
« Il ne s'en va donc pas rassasié, » diras-tu : non,
mais il vient rassasié.

LVI

IN CÆCILIUM

Quandocunque sibi parare amicos
Optat Cæcilius fideliores,

Hos solo probat æstimatque censu;
Nec quenquam colit ut suum libenter,
Virtus unica quem facit beatum :
Sed cujus titulos superbiores
Triplex linea vix notare possit;
Hunc suum vocat, hunc colit libenter.
Sic servitur, avare, non amatur.

LVI

CONTRE CÉCILIUS

Cécilius veut-il
Se faire des amis fidèles ?
Il ne les juge et ne les prise qu'à la fortune.
Il ne fréquente pas volontiers
Celui dont la vertu fait seule le bonheur.
Mais, celui dont trois lignes peuvent à peine
Énoncer les titres superbes,
C'est lui qu'il appelle « Mon Ami, » lui qu'il fréquente volontiers.
A ce prix, on a des serviteurs, homme intéressé, non des amis.

LVII

IN POSTHUMUM

Sæpe quidem verbo solvis, re, Posthume, nunquam.
Quod toties solvis, jam, rogo, solve semel.

LVII

CONTRE POSTHUME

Souvent tu paies en parole, Posthume : en fait, jamais.
Paie une fois pour toutes, je t'en prie, ce que tu paies si souvent.

LVIII

IN BERGEDUM

Audes (o facinus) censoris sumere normam,
Et semper mœsti verba sonare senis.
Audes, o mores, o tempora, dicere, cum sis
Socraticos inter gloria prima canes.

Sic tamen, o demens, sic, inquam, Bergede, ploras,
Quale rudit vector, pande Silene, tuus :
Quale gemunt calami crasso tractante bubulco,
Quale gemit viridi fulta quadriga rota.
Denique sic ploras, ut qui tua carmina ridens
Non legat, inventus sit, puto, nullus adhuc.

LVIII

CONTRE BERGEDÉ (1)

Tu oses, ô forfait! prendre en main la règle du censeur
Et faire retentir toujours la plainte du vieillard attristé.
Tu oses t'écrier: « O Temps, ô Mœurs! » toi,
L'illustration la plus haute entre tous les chiens philosophes.
Mais, insensé Bergedé, tu pleures, oui, tu pleures,
Comme brait ton porteur, ô Silène arrondi ;
Comme gémit la flûte sous les doigts du bouvier ignare,
Comme gémit le char qui repose sur une roue de bois vert.

(1) On lit, dans la deuxième édition, *In M. Scævolam.* Bergédé (Nicolas), poëte Français, né, comme de Bèze, à Vézelay.

Enfin tu pleures si bien, qu'on n'a pas encore, je pense,
Trouvé quelqu'un qui pût lire tes vers sans éclater de rire.

LIX

AD JANUM

Aureolos Paulo vicenos, Jane, dedisti :
Credita nam qui non reppetit, ille dedit.
Sed quamvis dederis, quamvis nil inde reposcas,
Aureolos reddet bis tibi, Jane, decem.
At quando? dices; Græcorum nempe Calendis :
Cum dederis nummos, credere verba potes.

LIX

A JANUS

C'est vingt pièces d'or, Janus, que tu as données à Paul :
Car, ne pas réclamer un prêt, c'est donner.
Mais, tu as beau avoir fait un don et n'en rien réclamer :
Paul ne t'en rendra pas moins deux écus d'or, Janus.

« Et quand ? » diras-tu. — Aux calendes Grecques.
Tu donnas les écus : tu peux bien croire aux paroles (1).

LX

IN DÆDALUM

Seu te seria, seu joci morantur,
Seu lites medio foro tueris,
Seu vicos teris otiosus urbis,
Seu potes, recitesve, rideasve,
Cuncta accepta tuo refers parenti :
Quid si, Dædale, posthumus (2) *fuisses?*

(1) L'auteur joue sur le double sens du vers *credere*, confier, prêter et prêter foi, croire enfin. Le Français ne peut rendre cette intention.

(2) Nous ne saurions admettre ici l'explication d'Aulu-Gelle : « POSTUMA PROLES *non eum significat qui* PATRE MORTUO, *sed qui postremo loco natus est.* »
D'ailleurs, de Bèze écrit *posthumus*.

LX

CONTRE DÉDALE

Que les occupations ou les jeux te retiennent,
Qu'en plein forum tu plaides un procès,
Ou promènes tes loisirs à la banlieue,
Que tu boives, déclames ou ries,
Tu dois tout à ton père :
Que serait-ce, Dédale, si tu étais né après sa mort ?

LXI

DE FRANCISCO VALESIO GALLIARUM REGE (1)

Quod, Francisce, tibi jamdudum spondet Olympus,
Id sors obtulerat nuper amica tibi.
Scilicet ut posset victorem agnoscere Francum
Excusso alterius terra beata jugo.
Tu tamen hæc (quamvis et magna et certa) tuorum
Non es dilecto sanguine passus emi.
Ergo quod illæsos, o Rex, servaveris hostes,
Nemo metum credat, sed pietatis opus.

(1) François venait de lever le siège de Landrecies.

Pugnabas etenim nolens pugnare, tuique,
Tunc cum hostem nolles vincere, victor eras.

LXI

SUR FRANÇOIS DE VALOIS, ROI DES FRANÇAIS

François, la Fortune qui t'aime t'offrait naguère de réaliser
Les antiques promesses de l'Olympe;
Et la terre, heureuse de secouer le joug étranger,
Devait reconnaître François pour son vainqueur,
Mais, ces avantages, si grands et si assurés, tu n'as pas voulu
Les acheter au prix d'un sang qui t'est cher.
Ainsi, dans ta volonté d'épargner les ennemis, ô Roi,
Tout le monde doit voir l'effet de l'amour, et non de la crainte.
Car, tu combattais refusant de combattre, et c'est de toi-même,
Quand tu refusais de vaincre l'ennemi, que tu étais vainqueur.

LXII

IN ZOILUM

Brevem, Zoile, dicis hunc libellum :
O si possit idem omnibus videri !

LXII

CONTRE ZOÏLE

Cet opuscule, tu le dis court, Zoïle :
Puissent tous ses lecteurs en dire autant !

LXIII

AD AMICOS

Hunc, quanquam illepidum et malum libellum,
Vos o perlepidi mei Sodales,
Quæso, sumite blandiore vultu ;
Deinde perlegite usque ad umbilicum.
Nam vos id rogat ille Beza vester,
Cujus vos animamque, corculumque,

Idque me Hercule jure, possidetis.
Sed sic perlegite, o boni Sodales,
Ut nec falsa aliqua eruditionis
Nostræ opinio, nec mei tuendi
Cura nominis ulla vos moretur.
Figatis potius vel hinc, vel illinc,
Stellulisque, obelisque, virgulisque,
Cultu splendidus ut decentiore
Testetur titulo tenus parentem.
Id vero mala turba Zoilorum
Damnabit, fateor; nihilque dicet
Hic, præter titulum, meum videri :
Sed clamet licet usque, et usque, et usque,
Sit totus volo vester hic libellus,
Cum vester quoque sit Poeta totus.

LXIII

A MES AMIS

Ce si disgracieux et méchant petit livre,
Vous, ô mes gracieux Amis,
De grace, prenez-le d'un air riant,
Puis lisez-le jusqu'au bout.
C'est votre Bèze qui vous en prie :
Vous possédez à juste titre
Mon âme et mon cœur, et tout mon moi, pardieu !

Oui, lisez tout, mes excellents Amis,
Sans vous embarrasser d'une fausse idée
De mon savoir, ou du souci
De défendre ma renommée.
Criblez plutôt çà et là mon livre
D'astérisques, d'obèles et de traits,
Afin que sous l'éclat d'un habit plus décent
Il révèle son père et lui fasse honneur.
La tourbe perfide des Zoïles
Y trouvera, je l'avoue, à reprendre, et dira
Qu'il n'y paraît de moi que le titre.
Elle peut crier encore et toujours et davantage :
Je veux que ce petit livre soit tout vôtre,
Quand le Poëte aussi est vôtre tout entier.

LXIV

IN PHILENEM

Parvus ille deus minutulusque,
Cui vates tribuunt et arcum et alas,
Nuper Gallica permeabat arva ;
Illam cum subito aspicit Philenem :
Illam tam tetricam et malam Philenem,
Quæ nostras toties precationes

Contempsit rigido superba vultu;
Quæ Cupidinis, et faces, et arcum,
Sprevit hactenus, et sibi negoti
Cum Cupidine nil fore asserebat;
Atque perfidiæ suæ invocabat
Testem Castora, fratre cum gemello.
Sed postquam ille deus, Cupido parvus,
E gravi pharetra unicam sagittam
Deprompsit, subito suam Philene
Mutavit tetricam severitatem.
O potens amor, o levis Philene!

LXIV

CONTRE PHILÈNE

Ce petit dieu minuscule,
A qui les poëtes prêtent un arc et des ailes,
Parcourait naguère les campagnes de France.
Soudain il y voit cette Philène,
Cette barbare et méchante Philène
Qui, superbe et l'air inflexible,
Tant de fois repoussa mes prières;
Qui jusqu'ici méprisa de Cupidon
Et les feux et les flèches, et soutenait
Qu'elle n'aurait jamais affaire à Cupidon;
Et pour témoin de sa déloyauté

Invoquait Castor et son frère jumeau.
Mais, ce petit Dieu Cupidon
De son carquois plein ne lui décocha
Qu'une flèche; et soudain Philène
Abjura ses barbares rigueurs.
O puissant Amour, ô légère Philène!

LXV

IN POARDUM

Illam Dorida, bellum illud ac amabile
Scortillum, et totius lupanaris decus;
Illam Dorida Poardus ille deperit,
Senex, vietus, edentulus, calvus, putris.
Hinc urbis omnes visit angulos miser,
Uno Poardus nec potest stare in loco.
Rem scilicet curat Poardus publicam.

LXV

CONTRE POARDUS

La fameuse Doris, cette gentille et tout aimable
Petite peau, gloire du lupanar,

La fameuse Doris est follement aimée de Poardus
Vieux, flasque, édenté, chauve, vermoulu.
Aussi visite-t-il tous les recoins de la ville, le malheureux
Poardus, et ne peut-il s'arrêter nulle part.
C'est que Poardus s'occupe de la chose publique.

LXVI

AD CANDIDAM

Es quoties vicina mihi, tunc æstuo totus,
Ut cum sulphureis ignibus Ætna fremit.
A te discessi quoties, tunc frigeo totus,
Ut cum Caucaseus sub nive anhelat apex.
Ergo fas alium te, Candida, dicere solem,
Utpote quæ facias æstum, hyememque mihi.

LXVI

A CANDIDE

Es-tu près de moi? tout mon être brûle,
Comme l'Etna dont le soufre enflammé bouillonne.

M'éloigné-je ? tout mon être se refroidit,
Comme le sommet du Caucase haletant sous les neiges.
Aussi puis-je, ô Candide, t'appeler un second soleil :
Ne fais-tu pas l'été et l'hiver pour moi ?

LXVII

DE EADEM

Nuper Candidulam meam salutans,
« Salve, » inquam, « mea mens, mei et lepores,
» Corculumque meum. » Illa tunc, disertam
Cum sese cuperet mihi probare,
— « Salve, » inquit, « mea mentula. » O disertam
Et docto bene fœminam cerebro!
Nam si dicere corculum solemus,
Cur non dicere mentulam licebit?

LXVII

SUR LA MÊME

L'autre jour je saluai ma Candidule :
« Bonjour, » lui dis-je, « mon âme, ma beauté,

» *Corculumque meum.* » Elle alors, désireuse
De me prouver son éloquence :
— « Bonjour, » dit-elle, « *mea mentula* (1). » Femme
Éloquente ! docte cervelle !
J'ai l'habitude de lui dire : « Mon petit cœur : »
Pourquoi ne me dirait-elle pas : « Ma petite
âme ? »

LXVIII

DE EADEM

Dicite cur arcum, vates, tribuistis Amori :
Exiguus non est aptus ad arma puer.
Nempe supercilii nobis sic forma notata est,
Sæpe quod hinc primus concilietur amor.
Ergo mirari nunc desino, Candida, cur te
Depeream : sensi tela supercilii.
Di facite, ut postquam læsit nil tale merentem,
Tandem etiam telum sentiat esse mihi.

(1) Parmi tant d'épigrammes de notre poëte à sa maîtresse, il n'y a guère que celle-ci et la suivante de franchement libertines. Mais, *mea mentula* est un terme de caresse qui se trouve souvent sur les lèvres des courtisanes Latines : tout lecteur de Plaute le sait bien.

LXVIII

SUR LA MÊME

Répondez, Poëtes : vous avez prêté un arc à l'Amour. Pourquoi ?
Ce faible enfant n'est pas fait pour les armes.
J'ai bien remarqué la forme de son sourcil :
Souvent il fait naître le premier amour.
Aussi je ne m'étonne plus, Candide, si je t'aime
Éperdûment : j'ai senti les traits de ton sourcil.
Faites, ô Dieux, qu'après cette blessure si peu méritée,
Je puisse aussi lui faire sentir que j'ai un trait !

LXIX

AD CHLORIDEM, CUM FALSO NUNCIATUM ESSET, MACUTUM POMPONIUM IN ALPIBUS OCCUBUISSE

Amabo, Chloris, o Chloris Macuto
Sic dilecta meo, velut Catullo
Quondam Lesbia, sic Macuto amata,
Nasoni veluti fuit Corinna,

Si demas animum parum pudicum :
Amabo, Chloris, o Chloris Macuti
Magnæ deliciæ, attamen pudicæ,
Jube ad te veniam ipse lachrymatum.
Adferam tibi quicquid undiquaque
Latet tristitiæ, atque tædiorum,
Mœrorisque, molestiæque, curæ,
Ægritudinis, infacetiarum.
Nam noster periit Macutus ille,
Amatus pariter mihi, tibique.
Fleatur pariter mihi, tibique.
Fleamus, Chloris, o Chloris, fleamus
Tam dure graviterque, ut et nepotum
Audire has lacrymas queant nepotes;
Tam largumque oculis pluamus imbrem,
Ut communibus obruamus undis
Alpes, Italiamque ter scelestam,
Quæ meum mihi sustulit Macutum,
Et tuum tibi sustulit Macutum.

LIX

A CHLORIS, SUR LA FAUSSE NOUVELLE QUE MACUTUS POMPONIUS ÉTAIT MORT DANS LES ALPES

De grace, Chloris, ô Chloris amante
De Macutus, mon ami, comme autrefois Lesbie

De Catulle, amante de Macutus,
Comme Corinne d'Ovide,
Sauf toutefois l'immodestie;
De grace, Chloris, de Macutus
Vives, et cependant chastes délices,
Laissez-moi aller pleurer auprès de vous.
Je vous apporterai tout ce que l'univers recèle
De tristesse, de dégoûts,
De douleur, d'inquiétude, de soucis,
De chagrins, de déplaisirs.
Car il a péri, notre cher Macutus,
Également aimé de vous et de moi.
Qu'il soit également pleuré de vous et de moi.
Pleurons, Chloris, ô Chloris, pleurons
Si fortement, si violemment, que de nos petits-fils
Les petits-fils puissent entendre le bruit de ces
larmes.
Faisons de nos yeux pleuvoir une si large pluie
Que de nos pleurs les ondes réunies engloutissent
Les Alpes et l'Italie trois fois maudite,
Qui m'a ravi Macutus mon ami
Et t'a ravi Macutus ton amant.

LXX

AD FIBULAM CANDIDÆ

Quæso, fibulula illa, fibula illa,
Quæ pectus dominæ meæ coerces,
Quæ sinum niveum, measque flammas,
Illos quæ globulos duos rubentes
Intra cæca jubes manere claustra :
Quæso, fibula, ne mihi misello,
Istis ne miseris meis ocellis
Thesaurum hunc niveum invidere pergas.
Nam quid commeruisse, quid patrasse
Pectus hoc niveum, sinusque candens,
Dignum carcere, vinculisque possit?
Non cernis, rogo, non vides ut illæ
Mammæ, isti globuli duo laborent
Luctantes avide, suoque pulsu
Testentur, sibi non placere claustra?
Non times, rogo, fibula, ista ne nix
Liquatur, nimio calore cocta?
Pergis, fibula? pergis innocentes
Intra vincula continere mammas?
Meas divitias, opes, talenta
Non vis reddere, fibula? At jubebit
Hoc tandem Venus ipsa : quippe et illam
Ausa es, pessima, vulnerare nuper,

Cum Martem cuperet suaviari.
Hæc illa est Cytheræa, quæ jubebit
Thesaurum hunc oculis meis patere,
Thesaurum hunc manibus meis patere,
Quem nunc invidia premente celas.
Tunc tu, fibulula illa, fibula illa,
Quæ pectus Dominæ meæ negabas,
Ipsis sordida sordibus tegeris.

LXX

A L'AGRAFE DE CANDIDE

De grace, agrafe mignonne, agrafe
Qui resserres la poitrine de ma maîtresse,
Les neiges de son sein et mes feux ;
Qui retiens ces deux globules rougissants
Entre d'aveugles barrières ;
De grace, agrafe, à l'amant infortuné,
A ses yeux infortunés que tu vois,
Cesse d'envier ce trésor de blancheur :
Quel mal ont pu faire et quel crime accomplir
Cette poitrine de neige et ce sein éblouissant,
Qui vaille la prison et les chaînes ?
Tu ne vois donc pas, dis-moi, tu ne remarques
pas comme ces
Tetins, ces deux globules souffrent

Dans leur lutte ardente, et par leur choc
Témoignent que ces barrières leur déplaisent ?
Tu ne crains pas, agrafe, dis-moi, que cette neige
Fonde sous la cuisson d'une chaleur excessive ?
Tu continues, agrafe ? tu continues à enfermer
Dans des liens ces boutons innocents ?
Mes richesses, mes trésors, mes lingots,
Tu ne veux pas me les rendre, agrafe ? Mais, Vénus en personne
Enfin te les fera rendre : car, tu n'as pas craint,
Méchante, de blesser l'autre jour la Déesse,
Qui voulait baiser tendrement Mars.
Oui, c'est la Cythérée, qui te fera
Ouvrir à mes yeux ce trésor,
Ouvrir à mes mains ce trésor,
Que tu caches maintenant avec les griffes de l'envie.
Alors, agrafe mignonne, agrafe,
Qui me refusais le sein de ma Maîtresse,
Avare sordide, les ordures te recouvriront (1).

(1) Comment rendre le jeu de mots *sordida sordibus* ? Les traducteurs soupçonnent seuls ces difficultés.

LXXI

AD CANDIDAM

Ergo desinitis micare, ocelli?
Ergo desinitis tumere, mammæ?
Ista quis vetuit rubere labra?
Quis istas vetuit genas rubere?
Ubi illæ faculæ duæ micantes?
Ille ubi tumor est papillularum?
Ubi purpura, quæ genis sedebat?
Illa ubi rosa, quæ labris nitebat?
Febris pessima, sanguisuga febris
Tibi hæc, Candida, sustulit, mihique :
Sic ut, candida quæ prius fuisti,
Jure pallida debeas vocari.
At vos, o Medici, quibus tuendos
Nos dat Juppiter, otiosus ut sit,
Ferte pharmaca, quotquot undiquaque
Mos est transvehere ultimis ab oris :
Ferte pacidas omnium universas,
Ferte emplastica, ferte potiones,
Clysteresque, bolosque, cum trochiscis,
Butyrumque, oleumque, mella, fungos,
Gummi, lac, adipesque, cassiamque ;
Nec desit crocus, et fragrans amomum :
Adsint thura, rosæque, cinnamomumque ;

Adsit denique quicquid aut colorem
Amissum dabit, aut dabit cruorem.
Quod si quæritis istius laboris
Vobis præmia quæ futura? dicam.
Primum hæc gloria, lausque magna vobis
Erit, pharmaca dum admovetis uni,
Conservasse duos, medendo et uni,
Vitam restituisse sic duobus.
Mille præterea dabo phaleucos,
Dabo mille elegosque, iambicosque,
Ut vos, qui miseros duos amantes
Mortis eripuistis e barathro,
Vivatis pariter labore amantum.
Rubris basia Candidæ a labellis,
Genis basia Candidæ a rubellis,
Ferent singula singuli, ut ruboris
Arte vestra operaque restituti
Ipsi commoda prima sentiatis.
Vos primi tumidis manus papillis
Admovebitis, hujus ut tumoris
Arte vestra operaque restituti
Ipsi commoda prima sentiatis.
Quod si forte oculis frui velitis,
Permitto id quoque. Sed cavete, quæso,
Ne vos flammea lumina ista fallant:
Namque in his habitant Venusque, Amorque;
Et tela hinc jaciunt Venusque, Amorque:
Nonne præmia digna, digna merces?

Ergo, Candida, nunc relinque luctus,
Et missas face lachrymationes.
Namque hæc omnia, quæ perisse credis,
Certe non periere, sed peregre
Profecta, incipient brevi reverti.
Certe restitui cito videbis
Labellis, oculis, genis, papillis,
Rosas, lumina, purpuram, tumorem.

LXXI

A CANDIDE

Ainsi vous cessez de briller, yeux mignons ?
Ainsi vous cessez de vous enfler, tetins ?
Qui défendit de rougir à ces lèvres,
Qui défendit à ces joues de rougir ?
Où sont ces petites torches étincelantes,
Où donc ce gonflement des seins,
La pourpre qui siégeait aux joues,
La rose qui brillait aux lèvres ?
La fièvre maudite, la fièvre-sangsue
T'a ravi ces trésors, Candide, ainsi qu'à moi :
Et toi, qui jusqu'ici fus Candide la blanche,
Voici qu'il faut t'appeler « la pâle ».
Mais vous, ô Médecins, à qui Jupiter,
Pour avoir des loisirs, laisse le soin de nos personnes,

Apportez toutes les drogues
Que vous faites venir des plus lointains rivages,
Apportez tous les cataplasmes de poix,
Apportez les emplâtres, apportez les potions,
Et clystères et bols avec pastilles,
Beurre, huile, miel, champignons,
Gomme, lait, graisses, laurier casse :
N'oubliez pas le safran et l'amome odorant;
Joignez-y l'encens, les roses et le cinnamome,
Enfin joignez-y tout ce qui lui rendra
La couleur ou le sang perdus.
Vous demandez de ces peines
Quel sera le prix ? Je vais vous le dire :
Vous aurez d'abord cette gloire et cette louange infinie,
Ne portant vos remèdes qu'à un malade,
D'en avoir conservé deux, et n'en soignant qu'un,
D'avoir rendu la vie à deux.
Puis, je vous donnerai mille vers phalisques,
Je vous donnerai mille vers élégiaques et iambiques :
Afin qu'après avoir sauvé des gouffres de la mort
Deux malheureux amants,
Vous viviez en retour par les soins des amants.
Et baisers aux rouges lèvres de Candide,
Et baisers aux joues roses de Candide,
Chacun de vous cueillera tour à tour; et de cette rougeur

Grace au secours de votre art revenue,
Vous éprouverez ainsi les premières douceurs,
Les premiers vous porterez les mains
Sur ses seins gonflés ; et de ce gonflement
Grace au secours de votre art reparu,
Vous éprouverez les premières douceurs (1).
Voulez-vous par hasard jouir aussi des yeux?
Je le permets encore. Mais, de grace, prenez garde
Aux surprises de ces yeux incendiaires :
Car Vénus et l'Amour y sont à demeure,
Et c'est de là qu'ils jettent des traits, Vénus et l'Amour.
Le prix n'est-il pas beau, la récompense belle?
Aussi, Candide, vas-tu quitter le deuil
Et me congédier ces lamentations.
Car, tous ces biens que tu crois perdus,
Certes, ne le sont pas ; mais, à l'étranger
Partis, ils ne tarderont guère à revenir.
Oui, bientôt tu verras
Tes lèvres, tes yeux, tes joues, tes seins reprendre
Les roses, l'éclat, la pourpre, la rondeur.

(1) De Bèze n'a pas l'âpre jalousie de Ronsard, au second livre des *Amours :*

Ah ! que je porte et de haine et d'envie
Au médecin qui vient soir et matin,
Sans nul propos tastonner le tetin,
Le sein, le ventre et le flanc de m'amie

LXXII

IN LIGURINUM

Ædilis ille, Ligurine, qui tua
Repertus a te nudus est cum conjuge,
Nil Hercle fecit præter officium suum,
Qui evincere a te rem voluerit publicam.

LXXII

CONTRE LIGURINUS

Cet édile, ô Ligurinus, que tu as
Trouvé tout nu avec ta femme,
N'a fait, pardieu! que son devoir :
Il voulait t'évincer de la chose publique.

LXXIII

AD PEDEM CANDIDÆ

O pes, quem geminæ premunt columnæ,
Illæ, inquam, geminæ premunt columnæ,

Quarum ex arbitrio quiescit illa,
Quarum ex arbitrio movetur illa,
Illa Candida, cujus intra ocellos,
Illa Candida, cujus in papillis
Omnes deliciæ latent Besæi.
O pes candide Candidæ, ô tenelle
Mi pes, dic mihi, tenelle mi pes,
Qui meam mihi Candidam adferebas,
Cur meam mihi Candidam abstulisti?
At saltem decuit profectionem
Nunciare mihi, ut vel experirer
An possem precibus fugam morari,
Vel tibi comes esset hic meus pes.
O fur pessime, quid tibi imprecabor?
An podosa tibi ut podagra cunctos
Vexet articulos? an ut molestus
Sic scrupus premat, ut libido nunquam
Ulla te capiat profectionis?
At dolere nequis, sceleste, solus:
Nullos ergo tibi imprecor dolores.
Non peto quadruplum (licet teneri,
Ut fur, hac merito actione possis);
Hoc unum peto, quod mihi abstulisti.
Redde me mihi, quæso, redde, mi pes:
Mi pes, redde mihi meos amores.
Emam mille tibi, Hercle, margaritas,
Smaragdos totidem, ut superbus istis
Eas divitiis: dabo phaleucos

Qui te in astra ferant, ubi sublimis
Inter sidereos micabis ignes.
Sin minus (nec enim genus relictum
Vindictæ est aliud), tibi nec unum
Pedem, ô pes, dederint meæ Camœnæ.

LXXIII

AU PIED DE CANDIDE

O pied, que pressent deux colonnes,
Pressent, dis-je, ces deux colonnes,
Au gré desquelles elle se repose,
Au gré desquelles elle se meut
Cette Candide, dont les yeux,
Cette Candide, dont les seins
Récèlent toutes les délices de Bèze.
O pied candide de Candide, ô mon tendre
Petit pied, dis-moi, ô mon petit pied tendre,
Toi qui m'apportais ma Candide,
Pourquoi m'as-tu ravi ma Candide?
Ce départ, tu devais au moins
Me l'annoncer, et me laisser éprouver
Si mes prières pouvaient arrêter sa fuite,
Ou permettre à mon pied de t'accompagner.
Voleur infâme, quels maux te souhaiter?
Que les nœuds de la goutte travaillent toutes

Tes articulations? Qu'une lourde
Pierre t'écrase, et t'enlève
A jamais toute velléité de départ?
Mais seul, ô scélérat, tu ne saurais souffrir.
Aussi ne te souhaiterai-je pas de douleurs.
Je ne demande pas quatre fois autant (réclamation
Qui serait bien de nature à te retenir, digne voleur):
Je ne te demande que ce que tu m'as ravi.
Rends-moi, je t'en prie, rends-moi, pied cher, à
moi-même.
Cher pied, rends-moi mes amours.
Je t'achèterai, je le jure, des milliers de perles,
Des milliers d'émeraudes; et tu marcheras
Orgueilleux de ces richesses. Je te donnerai des
vers phalisques,
Qui t'exalteront aux astres, et là, sublime,
Tu brilleras parmi les feux du ciel.
Sinon (et je n'ai plus d'autre moyen
De me venger), mes Muses, ô pied,
Ne te donneront pas même un pied.

LXXIV

AD QUANDAM

Qualis pruna sinus contingit sæpe gemella,
Qualis Apellæa linea ducta manu:

Tale tibi quiddam lævem discriminat alvum ;
Tale tibi quiddam jungit utrumque femur.
Immo, fallor ego : nam nulla hic linea prorsus,
Inque utero pars est nulla pudenda tuo.
Aurea quanam igitur descendunt parte fluenta ?
Languidulus quanam parte quiescit amor ?
Hæreo : si qua tamen tibi rimula, rimula si qua est,
Rimula (dispeream) ni monogramma tua est (1).

LXXIV

A UNE FEMME

Comme on voit souvent un pli glisser entre des prunes jumelles,
Comme une ligne tracée par la main d'Apelles,
Quelque chose sépare ainsi ton ventre poli,
Quelque chose rejoint ainsi tes deux cuisses.
Mais non, je me trompe : il n'y a là pas la moindre ligne,
Et ton flanc n'a pas une partie dont il doive rougir.

(1) « *Monogrammos,* » dessiné au trait, esquissé : un trait léger, fugitif, une ombre.

De même, le libertinage n'est guère, dans les épigrammes de Bèze, qu'un trait à peine indiqué. Il passe, il glisse, *sans peser, sans rester,* comme V. Hugo l'a dit d'Horace.

De quelle partie descend donc le flot des eaux dorées ?
En quelle partie se repose l'Amour alangui ?
J'hésite : cependant si tu as une fente, une petite fente,
Que je meure, si elle est (ta petite fente) plus qu'un simple trait.

LXXV

IN GELLIAM

Mœchos dicere quos solemus, illos
Mavult Gellia filios vocare :
Nec id judicio meo imperite.
Nam si dicere filios suerunt
Matres, quos aliquot tulere menses :
Quos decem minimum tulit per annos,
Quidni Gellia filios vocabit ?

LXXV

CONTRE GELLIA

Ceux que nous appelons d'habitude « adultères » (1)
Gellia préfère les appeler « ses fils »,
Et j'estime qu'elle a raison.
Car, si les mères ont coutume d'appeler
« Leurs fils » ceux qu'elles ont portés quelques mois :
Ceux qu'elle a portés dix ans pour le moins,
Gellia ne peut-elle les appeler « ses fils » (2) !

(1) De même, dans son *Cato Censorius*, de Bèze oubliant et surtout voulant faire oublier son passé, n'épargne pas les épigrammes aux voluptueux, aux adultères, aux amants des prostituées *(in scortatores)*.

(2) Candide appelle ses enfants
Ceux auxquels elle s'abandonne,
Dont il ne faut pas qu'on s'étonne,
Car si ceux qu'on porte le temps
De neuf mois, ainsi l'on surnomme,
Elle peut bien dire à un homme
« Mon fils, » l'ayant porté dix ans.

Les *Touches* du sieur des Accords (Estienne Tabouort).

LXXVI

AD CANDÍDAM

Cum nos, Candida, mutuis favillis,
Communique velut calore cocti,
Vitam una peragamus innocentem,
Ut cum turture turturilla casto:
Qui fit innocuos ut hos amores
Tot doli exagitent calumniarum?
Hæc est scilicet omnibus statuta
Lex mortalibus, ut perenne nil sit
Quod gratum; et vicibus suis recurrant
Voluptasque, dolorque, pax, et ira.
Ergo hæc, Candida, fortiter feramus,
Nos, inquam, quibus hæc statuta lex est.
Ille autem Deus, ille qui favillas
Nostro in pectore primus excitavit,
Nec perire potest, nec hos fovere
Ullo tempore desinet calores.
Premetur, scio, flamma nostra: quid tum?
Tanto fervidior futurus ignis.

LXXVI

A CANDIDE

Candide, puisque, brûlés d'étincelles
Empruntées l'un à l'autre et de feux réciproques,
Ensemble nous coulons une innocente vie,
Comme la tourterelle avec son chaste tourtereau;
Ces innocentes amours, comment se fait-il
Que les perfides calomnies les attaquent si furieusement?
C'est que pour tous les mortels fut établie
Cette loi : rien d'agréable
Qui soit éternel; et se succèdent à leur tour
Plaisir et douleur, calme et colère.
Souffrons donc bravement, Candide, cette nécessité,
Nous, dis-je, pour qui fut établie cette loi.
Au contraire, ce Dieu, qui le premier
Éveilla ces étincelles dans nos cœurs,
Ne peut périr, ni cesser
Jamais d'attiser ces beaux feux.
Notre flamme, je le sais, s'éteindra. Que faut-il en conclure?
Le feu n'en doit être que plus ardent (1).

(1) On aurait plaisir et profit à comparer, en un pareil sujet, de Bèze avec Lamartine, Hugo, Musset et Béranger. Car, la pensée de cette pièce est la même qui inspira le

LXXVII

IN AULAM

Quid sævum damnare Jovem, magnæque Dianæ
Numina tot precibus sollicitare juvat?
Scilicet incusas sterilis commercia lecti,
Et tumidi velles cernere ventris onus.
Erras si sterilem te credis: quippe tulisse
Ut pueros nequeas, at potes, Aula, viros.

LXXVII

CONTRE AULA

Quel besoin de traiter Jupiter de cruel, et de solliciter
Par tant de prières la protection de la puissante Diane?
Tu accuses ton lit et ses hymens stériles,
Et tu voudrais voir un poids enfler ton ventre.
Toi, stérile! erreur: tu n'as pas pu
Porter d'enfants, Aula; tu peux porter des hommes.

Lac, Tristesse d'Olympio, Souvenir, A une bonne Vieille. Mais, en déplorant avec ces grands poëtes la mortalité des Amours, de Bèze a sur eux l'avantage de proclamer l'éternité de l'Amour.

LXXVIII

AD CANDIDAM EX ICTERO CONVALESCENTEM

Vidit te nuper Venus, ô mea Candida, vidit;
Inviditque tibi mox inimica Venus :
Et se questa Deam mortali a corpore vinci,
Binas vicisset quæ tamen una deas,
Crudelis tandem nati crudelia poscit
Tela. Neget matri tela rogatus Amor?
Arma parat, cornu stridens volat acta sagitta,
Nec tamen hæc jussum missa cucurrit iter.
Nam simul ac frontis divinum aspexit honorem
Cuspis, in obliquum cœpit abire latus.
Ergo servata es; sed non tamen unica, quippe
Est jaculatori sic quoque parta salus :
Quem simul ac vultu spectasses læsa minaci,
Aut nimis, aut esses acriter ulta satis.

LXXVIII

A CANDIDE, CONVALESCENTE DE LA JAUNISSE

Vénus te vit hier, ô ma Candide ; elle te vit
Et t'envia, Vénus devenue bientôt ton ennemie

Et se plaignit d'être vaincue par une forme mortelle, Déesse
Qui cependant avait vaincu deux Déesses.
Enfin elle réclame les traits cruels de son cruel fils.
L'Amour refuserait-il à sa mère les traits demandés?
Il apprête ses armes, et son arc fait voler une flèche qui siffle,
Mais ne s'astreignit pas à suivre la route assignée.
Car, à peine la flèche eut-elle aperçu la divine beauté
De ton front, qu'elle se prit à glisser de côté.
Te voilà donc sauvée, mais non seule : en effet,
Ce fut aussi le salut de l'archer.
Blessée, tu l'eusses regardé d'un air menaçant : du coup
Tu te serais assez ou trop vengée.

LXXIX

AD GILLIUM

Hoc te nomine prædicas beatum,
Gilli, quod facili fruare amica,

Et benigna adeo, ut rogata nondum,
Mox supina cadat, pedesque tollat.
Sed erras nimium, miselle Gilli:
Nam quæ nil penitus negare nescit,
Opus, non homines, amat puella;
Et quæcumque nimis cadit libenter,
Surgit ista nimis quoque illibenter.

LXXIX

A GILLES

Tu te vantes d'être heureux. A quel titre,
Gilles? C'est que tu jouis d'une maîtresse facile
Et d'une complaisance! Même avant d'en être priée,
La voilà qui tombe sur le dos et lève les pieds.
Mais ton erreur est profonde, pauvre malheureux Gilles:
C'est l'œuvre, et non les hommes qu'aime la jeune fille
Qui ne sait rien, mais rien du tout refuser;
Et la femme, qui tombe de bonne grace,
Se relève en revanche de fort mauvaise grace.

LXXX

AD CANDIDAM

Formosas videam cum, Candida, sæpe puellas,
Sæpe mea est, fateor, sollicitata Venus.
Sed tua, vel peream, castum me reddit imago ;
Et quamvis cupiam, Candida, nolo tamen.

LXXX

A CANDIDE

Candide, à voir souvent de belles jeunes filles,
Mes désirs, je l'avoue, ont de fréquents réveils.
Mais ton image, ou je meure! me rend chaste,
Et j'ai beau désirer, Candide : je ne veux pas.

LXXXI

AD EANDEM

Cum te nunc dicat populosa Lutetia civem,
Inter me numeres, Hedua terra, tuos :

Cum nos tam longum disjunxerit intervallum :
(O Martis semper damna timenda feri !)
Quæris an absentem te, Candida, sæpe requiram ?
Non ego te quæro, Candida, sed video.
Ipse licet terris involvat Juppiter astra,
Absit ut unquam absit, Candida, quisquis amat.

LXXXI

A LA MÊME

Maintenant que le populeux Paris te dit sa citoyenne,
Compte-moi parmi les tiens, terre des Éduens.
Après le si long intervalle qui nous a séparés
(Du cruel Mars ô coups toujours redoutables !)
Tu me demandes, Candide, si, absente, je te recherche souvent ?
Je ne te recherche pas, Candide : je te vois.
Quand même Jupiter ferait rouler les astres autour de la terre,
Loin de moi la pensée qu'ils soient jamais absents, Candide, ceux qui aiment !

LXXXII

AD EANDEM

Attonitos inter populos cum Cæsaris esset
Absentis præsens nuper ubique metus,
Saturnique sequens propius vestigia Mavors,
Iras in toto promeret orbe suas :
Concordes soli, mea Candida, viximus ambo ;
Nec fuit hic ulla lite diremptus amor.
Fallor, an idcirco Martis tibi sæva pepercit
Ira, quod es Marti, Candida, visa Venus ?

LXXXII

A LA MÊME

Parmi les peuples étonnés quand de César absent
Naguère la crainte était partout présente,
Et que, suivant de plus près les traces de Saturne, Mars
Sur tout le monde déchaînait ses colères;
Seuls, ô ma Candide, nous avons vécu tous deux harmonieusement :
Pas une querelle ne désunit nos amours.
Me trompé-je, ou de Mars la redoutable colère t'a-t-elle pardonné,
Parce que, Mars, ô Candide, t'a prise pour Vénus ?

LXXXIII

AD EANDEM

Esse quid hoc dicam, quoties sum, Candida, tecum,
Cur faveat pigro nullus Apollo mihi?
Discessi quoties, caleam tunc pectore toto,
Et numeris currant singula verba suis?
Nimirum totos exposcis, Phœbe, poetas:
Sed totum præsens me mea flamma tenet.

LXXXIII

A LA MÊME

Qu'est ceci, Candide? Quand je suis avec toi,
Je paresse; Apollon pour moi n'a plus de faveurs.
M'éloigné-je? Toute ma poitrine s'échauffe,
Et chaque mot court se ranger à sa place dans le vers.
C'est que tu demandes, ô Phébus, tout le poëte (1):
Mais, près d'Elle, c'est ma flamme qui m'occupe tout entier.

(1) Le vers de Molière à Mignard ne s'applique-t-il pas à l'Amour comme à l'Art, dont l'Amour a tout le caractère exclusif et absorbant?

« ... Les emplois de feu demandent tout un homme. »

(La Gloire du Val-de-Grace.)

LXXXIV

AD SEQUANAM, DE EADEM CANDIDA

Ecce iterum navem prægnans conscendit amica :
Et dominam, et dominæ, Sequana, perfer onus.
Perfer, ut incolumes ambo sua littora tangant,
Sive utero lateat fœmina, sive puer.
Sic et Yona tibi, et concedat Matrona nomen;
Et victis Isaræ sic dominere vadis.
Fallor, an in dominam video sævire procellas?
O res plena malæ suspicionis amor!
Mergas, si libeat, nostras, ô Sequana, flammas:
Mersa tamen mediis flamma resurget aquis.

LXXXIV

A LA SEINE, A PROPOS DE LA MÊME CANDIDE

Voici que pour la seconde fois s'embarque mon amante enceinte.
Porte, ô Seine, et ma maîtresse et le fardeau de ma maîtresse.
Porte-les, et donne-leur à tous deux d'aborder sains et saufs,
Que ce soit fille ou garçon que recèle son sein.

Ainsi l'Yonne et la Marne te cèderont leurs titres,
Et tu règneras victorieuse sur les flots de l'Isère.
Est-ce une erreur ? ne vois-je pas les tempêtes se déchaîner sur ma maîtresse ?
O chose féconde en mauvais soupçons que l'Amour !
Éteins, si tu veux, ô Seine, éteins nos flammes :
Du sein de tes eaux la flamme éteinte renaîtra.

LXXXV

AD EANDEN CANDIDAM

Ex quo disjuncti, mea Candida, viximus ambo,
Nec tua luminibus sidera visa meis :
Hora diem, mensemque dies, annumque moratus
Mensis, jam canos pene dedere mihi.
At simul ac nobis iterum reddemur uterque,
Teque mea potiar, meque fruere tuo :
Hora die, Lunaque dies numerabitur una,
Quique aliis annus, vix mihi mensis erit.
Sic tempus prærepta mihi mea tempora reddat,
Hæc eadem ut reddam, Candida chara, tibi.

LXXXV

A LA MÊME CANDIDE

Depuis, ô ma Candide, que nous avons vécu tous
deux loin l'un de l'autre
Et que mes yeux n'ont plus vu tes soleils,
L'heure qui retardait le jour, le jour le mois, et
le mois mes désirs,
Ont pensé me donner déjà des cheveux blancs.
Mais, dès qu'une fois encore nous serons rendus
l'un à l'autre,
Que je te possèderai bien à moi, que tu jouiras
de moi tout à toi,
Heure et jour, jour et Lune, nous compterons
ensemble tout cela,
Et les années des autres seront à peine un mois
pour nous.
Ah! que le temps, en me rendant les instants qu'il
m'a ravis,
Me permette de te les rendre aussi, chère Candide!

LXXXVI

IN ANDRÆAM TIRAQUELLUM, SENATOREM PARHISIUM, ALTERUM NOSTRI SECULI VARRONEM

Est tibi natorum quæ computat agmina conjux,
Est tibi quæ natos bibliotheca parit.
Fortunate senex! te nulla oblivio mortis,
Te nunquam totum tollet avara dies.
Namque alia ex illis mox est ventura propago,
Ex his est pridem gloriâ natâ tibi.
Ut vero pereant illi, illorumque nepotes,
Hæc tamen incolumis cum patre neptis erit.

LXXXVI

A ANDRÉ TIRAQUEAU, DU PARLEMENT DE PARIS, LE VARRON DE NOTRE SIÈCLE

Tu as une femme pour compter la foule de tes fils,
Tu as une bibliothèque pour te donner des fils.
Heureux vieillard! L'oubli de la mort,
Le Temps avare ne te prendront jamais tout entier,
Car tes enfants produiront vite une famille nouvelle,
Et tes livres ont depuis longtemps enfanté ta gloire.

Mais, périssent tes fils et les fils de tes fils :
Cette gloire, ta fille, vivra toujours avec son père.

LXXXVII

IN SPURINNAM

Tollendæ cupidus Spurinna prolis,
Altæ dum superat jugum Pyrenes,
Divo porrigat ut preces Jacobo,
Inde Alpes quoque præterit nivosas,
Petri ut limina visat atque Pauli :
Et mox Hadriacum in sinum reflexus,
Divæ offert sua vota Lauretanæ :
Inde per medii maris pericla
Sacram perveniens ad usque Idumen,
Sacratum Domini petit sepulchrum :
Nec contentus adhuc, latrocinantum
Arenas Arabum siticulosas
Gibbo permeat insidens cameli,
Sublimem properans ad usque Sinam,
Et divæ juga sacra Catharinæ.
Quid profecerit hoc labore quæris?
Tres natos reperit domum reversus.

LXXXVII

CONTRE SPURINNA

Spurinna, désireux d'avoir des enfants,
Franchit la chaîne des hautes Pyrénées,
Pour offrir ses prières à Saint Jacques ;
Puis, il passe encore les Alpes neigeuses,
Pour visiter le temple de Pierre et de Paul;
Et l'instant d'après, revenant sur le golfe Adriatique,
Il porte ses vœux à Notre-Dame de Lorette :
Puis, bravant les périls de la Méditerranée,
Atteignant les confins de la sainte Idumée,
Il se rend au Saint Sépulcre du Sauveur.
Non encore satisfait, pour traverser
Les sables altérés où brigandent les Arabes,
Il se confie à la bosse d'un chameau ;
Il se hâte d'arriver au Sina sublime,
Aux montagnes saintes de Sainte Catherine.
Qu'a-t-il gagné, demandez-vous, à ces fatigues ?
De retour à la maison, il y trouva trois enfants.

LXXXVIII

CALLARTIO JURISCONSULTO

En senos tibi mitto pippiones,
Ruris munera rusticana nostri :
Nostri non penitus tamen, sed olim
Futuri, nisi forte me fefellit
Patronus, mea jura qui tuetur ;
Jura tanta quidem, ut nec his ferendis
Terga sufficiant onusta muli.
Hos ergo tibi mitto pippiones,
Obtestorque simul deos deasque,
Ut senis tibi messibus peractis,
Fas sit ex lepida tua puella
Tot natos numerare vagientes,
Quot fœtus tibi mitto pippientes.

LXXXVIII

A CALLARTIUS, JURISCONSULTE (1)

Voici six oisillons que je t'adresse,
Rustiques présents de ma campagne,

(1) D'Orléans.

« Ma » pas tout à fait, cependant; mais un jour
Elle doit être mienne, si toutefois ne m'abusa
L'avocat qui défend mes droits,
Droits si considérables, qu'à les porter
Ne suffirait pas le dos surchargé d'un mulet :
Je t'adresse donc ces six oisillons que voici.
Et je supplie en même temps dieux et déesses
De permettre qu'après six moissons,
Ta charmante jeune femme te donne
A compter autant d'enfants vagissants
Que je t'adresse ici de petits piaulants.

LXXXIX

IN BASIUM CANDIDÆ

Vos teneri rores, calathos quibus aurea gaudet
Venus rosarum aspergere :
Te cannis incluse liquor, qui dulcia condis
Mensis secundis (1) *fercula :*
Et vos deliciæ patrum, cælestia mella,
Testes apum solertiæ :

(1) Il y a un jeu de mots voulu entre *condis* et *secundis*. Ces jeux de mots sont aussi chers aux Néo-Latins qu'aux Romains d'Ennius et de Caton.

Vos ego, vel vobis quicquam si dulcius usquam est,
Et suxi, et hausi, et imbibi,
Hesterna felix nuper cum nocte putarem
Me basiare Candidam.
Vos etenim pariter spretis cannisque, rosisque,
Et alvearium favis,
Intra verna meæ constat sedisse labella (1)
Tenellulæ puellulæ.
Hei mihi ! quis nobis hos somnos interrupit ?
Quis gaudii tantum abstulit ?
Ah Venus, hæc postquam prohibes me carpere vera,
At somniare me sinas !

LXXXIX

SUR UN BAISER DE CANDIDE

Tendres rosées, dont la radieuse Vénus se plaît
A arroser les calices des roses ;
Liqueur, dont les cannes sont la prison, condiment des friandises,
Mets favori du dessert ;
Et vous, délices de nos pères, célestes miels
Qui témoignez de l'industrie des abeilles ;

(1) Nous n'avons pas d'équivalent pour *labella* : « Petites lèvres » prêterait à l'équivoque.

Vos douceurs, ou de plus grandes, s'il en est,
Je les ai sucées, aspirées et pompées
Tout récemment, dans l'heureuse nuit d'hier, où je rêvais
Que je baisais Candide.
Car, méprisant également les cannes et les roses
Et les rayons de miel des ruches,
Vous vous êtes assises — le fait est certain — entre les lèvres de printemps
De ma tendre et jeune maîtresse.
Malheur à moi! qui donc interrompit mon somme?
Qui me ravit tant de jouissance?
Ah! Vénus, après m'avoir défendu de cueillir de vrais baisers,
Laisse-moi du moins les rêver!

XC

THEODORUS BEZA, DE SUA IN CANDIDAM ET AUDEBERTUM BENEVOLENTIA

Abest Candida : Beza, quid moraris?
Audebertus abest : quid hic moraris?
Tenent Parisii tuos amores,
Habent Aurelii tuos lepores,

Et tu Vezeliis manere pergis,
Procul Candidulaque, amoribusque,
Et leporibus, Audebertuloque?
Immo, Vezelii, procul valete,
Et vale pater, et valete fratres:
Namque Vezeliis carere possum,
Et carere parente, et his, et illis:
At non Candidula, Audebertuloque.
Sed utrum, rogo, præferam duorum?
Utrum invisere me decet priorem?
An quenquam tibi, Candida, anteponam?
An quenquam anteferam tibi, Audeberte?
Quid si me in geminas secem ipse partes,
Harum ut altera Candidam revisat,
Currat altera versus Audebertum?
At est Candida sic avara, novi,
Ut totum cupiat tenere Bezam;
Sic Bezæ est cupidus sui Audebertus,
Beza ut gestiat integro potiri:
Amplector quoque sic et hunc et illam,
Ut totus cupiam videre utrumque,
Integrisque frui integer duobus.
Præferre attamen alterum necesse est:
O duram nimium necessitatem!
Sed postquam tamen alterum necesse est,
Priores tibi defero, Audeberte:
Quod si Candida forte conqueratur,
Quid tum? basiolo tacebit imo.

XC

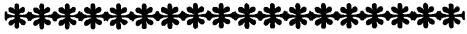
THÉODORE DE BÈZE : SON AFFECTION POUR CANDIDE ET AUDEBERT (1)

Absente est Candide : Bèze, pourquoi rester ?
Audebert est absent : pourquoi rester ici ?
Paris détient tes amours;
Orléans possède tes plaisirs :
Et toi, tu persistes à demeurer à Vézelay,
Loin de ta mignonne Candide et de tes amours,
Et loin de tes plaisirs et de ton mignon Audebert !
Allons ! Vézelay, adieu,
Adieu, mon père, adieu, mes frères :
Car, je puis bien me passer de Vézelay,
Me passer de mon père et des uns et des autres,
Mais non de mes mignons, Candide et Audebert.
Mais, je le demande, qui préférer des deux ?
A qui dois-je ma première visite ?

(1) Germain Audebert, d'Orléans, était poëte aussi. L'édition de 1597 renferme une épigramme de Bèze sur une merveilleuse description de Rome, chantée par Audebert.

C'est ici l'épigramme si souvent et si fortement incriminée, avec aussi peu de justesse que le seraient les lettres de Mme de Sévigné à sa fille, si l'on voulait y voir autre chose que l'expression la plus vive du sentiment maternel, traduit par une puissante imagination.

Pourrai-je, Candide, te préférer personne?
Te préférer personne, Audebert?
Eh! si je me coupais en deux?
Une part de moi s'en irait voir Candide,
L'autre courrait vers Audebert.
Mais Candide est si avare, je le sais,
Qu'elle veut tenir tout Bèze;
Et de son Bèze Audebert est si cupide,
Qu'il brûle de posséder Bèze tout entier:
Aussi j'embrasse l'un et l'autre,
Désireux de les voir tout entier, tous les deux,
Et de jouir, dans mon intégrité, de la leur.
Il faut cependant préférer quelqu'un:
Trop cruelle nécessité!
Mais, s'il faut préférer quelqu'un,
A toi la priorité, Audebert:
Que si Candide vient à se plaindre,
Eh bien, je la ferai taire avec un petit baiser...
profond.



XCI

PONTICUS CORNELIO, DE UXORE NON DUCENDA

Cum velis uxorem, Corneli, ducere: quæro
Conjugium placeat qua ratione tibi?

Scilicet ut deinceps vivas felicior: atqui
Fallor ego, aut non hac lege beatus eris.
Uxor enim aut deformis erit: tune, obsecro, talis
Si tibi sit conjux juncta, beatus eris?
Aut forma mediocris erit: modus iste, fatemur,
Optimus; at subito deperit iste modus.
Aut formosa, ideoque viris obnoxia mille,
Et de qua nequeas dicere, tota mea est.
Ut sit casta tamen (nemo si forte rogarit),
Mille feret natos, tædia mille feret.
Aut sterilis tecum tardos sic exiget annos,
Nullus ut e multis sit sine lite dies.
His addas caput indomitum, mentemque tenacem,
Cæteraque a multis quæ didicisse potes.
Desine sic igitur vitam sperare beatam:
Sit potius cœlebs et sine lite thorus.
Hic etenim si qua est felicis semita vitæ,
Fœmineas juxta non latet illa nates.

XCI

PONTICUS A CORNÉLIUS, CONTRE LE MARIAGE

Tu veux prendre femme, Cornélius : je me demande
Pourquoi le mariage te sourit.

Tu veux vivre heureux désormais : or,
Ou je me trompe, ou tu ne seras pas heureux sous ce régime.
En effet, ta femme sera laide (et, au nom des Dieux,
Si telle est ton épouse, où sera ton bonheur?);
Ou beauté médiocre : ce juste milieu est, je l'avoue,
Excellent; mais on le perd vite, ce juste milieu;
Ou vraiment belle, et partant livrée à mille amants,
Et tu ne pourras dire : « Elle est toute à moi. »
Je la suppose chaste (si nul ne la recherche) (1),
Elle te donnera des milliers d'enfants et d'ennuis.

(1) « Telles belles Dames, putes dans l'ame, et chastes dans le corps, méritent d'éternelles louanges; mais non pas celles qui sont froides comme marbres, molles, lasches, et immobiles plus qu'un rocher, et ne tiennent de la chair, n'ayant aucuns sentiments (il n'y en a gueres pourtant), qui ne sont point ny belles ny recherchées : et, comme dit le Poëte :

... *Casta quam nemo rogavit,*

C'est-à-dire,

Chaste, qui n'a jamais esté priée. »

Dames Galantes, Discours I.

Brantôme avait lu les *Juvenilia*, et les citait de mémoire, dans un autre passage de ce premier Discours.

Cf. plus loin, note sur l'épigramme XCIV.

Stérile, elle traînera son existence avec toi,
Sans qu'un jour dans le nombre s'écoule sans querelle.
Ajoute à ces défauts une tête indomptable, un esprit obstiné,
Et le reste, que bien d'autres peuvent t'apprendre.
Ainsi, n'espère plus de vivre heureux dans le mariage :
Garde plutôt ton lit veuf de femme et de querelle.
Ici-bas, s'il est quelque sentier de vie heureuse,
Il ne glisse pas entre des fesses de femme.

XCII

CORNELIUS PONTICO, DE UXORE DUCENDA

Uxorem cupiam cum ducere, Pontice, quæris
Conjugium placeat qua ratione mihi ?
Deformem nolo, formosam exopto : placebit,
Si nequeo pulchram, quæ mediocris erit.
Formosam, dices, alii mox mille rogabunt :
At nulli, quamvis sæpe rogata, dabit.
Forma perit subito mediocris : id ille queratur,
Qui præter formam nil muliebre probat.

Si dederit natos, natos spectare juvabit :
Si sterilis, quid tum? sarcina nostra levis.
Cætera, quæ narras, certe sunt magna, fatemur;
Est animusque tenax, indomitumque caput.
Sed sua sunt cunctis connata incommoda rebus :
Ipsa etiam damnis commoda plena vides.
Et me miraris vitam sperare beatam,
Si mihi sit deinceps fœmina facta comes?
Semita virtutis stricta est, si vera loquuntur :
Hæc quoque quam quæro, Pontice, stricta via est.

XCII

CORNÉLIUS A PONTICUS, EN FAVEUR DU MARIAGE

Oui, Ponticus, je veux prendre femme, et tu cherches
Pourquoi le mariage me sourit.
Ma femme, je ne la veux pas laide, je la désire belle : et j'aimerai,
A défaut de la beauté parfaite, une beauté médiocre.
Belle, dis-tu, mille autres viendront la solliciter :
Mais, en dépit de toutes ces instances, personne ne l'aura.
L'ordinaire beauté tombe soudainement : déplorez-le,
Vous qui n'estimez dans la femme que la beauté.

Féconde, elle me fera des enfants, que j'aurai plaisir à voir.
Stérile? Eh bien! notre bagage en sera plus léger.
Tu parles d'autres défauts; ils sont grands, je l'avoue :
Un esprit obstiné, une tête indomptable.
Mais toute chose naît avec ses désagréments,
Ne vois-tu pas les biens même pleins de maux?
Et tu t'étonnes de me voir espérer une vie heureuse,
Si j'associe une femme à mon avenir?
Étroit est le sentier de la vertu, si le proverbe dit vrai :
Étroite aussi, Ponticus, la voie que je cherche (1).

(1) Cet agréable badinage pour et contre rappelle les exercices de l'école, les *controverses* de Sénèque le père, par exemple, et ne conclut pas davantage. Il est permis cependant de trouver la réponse de Cornélius plus faible que les objections de son correspondant : il va même jusqu'à faire des aveux compromettants.

XCIII

DE PHILLIDE ET DAMONE

Bis senas hyemes accensus Phillide Damon,
Pertuleratque faces, pertuleratque gelu.
Quam tamen ut vidit crudeli funere raptam,
Attonitus fertur conticuisse diu;
Et tandem lingua singultibus interrupta,
Dixisse hæc multis paucula cum lachrymis :
« Felix Damon eras, hac si tibi fata dedissent
» Vivere vel viva, vel moriente mori. »
Dixit, semianimisque cadens perfecit, ut ambo
Corpora sint uno pene cremata rogo.

XCIII

PHILLIS ET DAMON

Douze hivers Damon brûla pour Phillis.
Il avait enduré les feux, il avait enduré les glaces.
Mais, quand il vit le cruel trépas la lui ravir,
Comme frappé de la foudre, il garda, dit-on,
un long silence :
Enfin, d'une voix que les sanglots entrecoupaient,
Il dit ces quelques mots à travers un torrent
de larmes :

« Tu serais heureux, Damon, si les destins t'eussent permis
» De vivre de sa vie, ou de mourir de sa mort. »
Il dit, et tombe inanimé. Ainsi, les corps des deux amants
Furent, ou peu s'en faut, brûlés sur le même bûcher.

XCIV

IN ITALIAM

Cur Italas urbes Phœbus torrentior urat,
Si quæras fieri qua ratione putem?
Nec, vicina magis quia Phœbi semita, dicam,
Dicere nec mendax quæ solet Astrologus.
Verum aliud dicam, quod si vis teste probari,
Hoc tibi vel gemino teste probare licet.
Nulla magis tellus pulchris fœcunda puellis
Italia, nulla est terra beata magis.
Hi sunt nimirum, quos Phœbus dum videt, ignes,
Credibile est ignes multiplicare suos (1).

(1) Brantôme cite ce dernier vers et invoque l'autorité de Bèze pour résoudre cette importante question :
« En quelles provinces et régions de nostre chrestienté et de nostre Europe, il y a plus de cocus et de putains?
» L'on dit qu'en Italie les Dames sont fort chaudes, et

XCIV

L'ITALIE

Pourquoi Phébus brûle-t-il de feux plus vifs les villes d'Italie?
Si vous me demandez les raisons de ce fait,
Je ne vous dirai pas : « La route de Phébus en est plus rapprochée, »
Ni tels mensonges familiers aux Astrologues.
Mais je vous dirai une autre raison (et si vous en voulez une attestation,
Deux témoins vous la donneront plutôt qu'un):
Il n'est pas de contrée plus féconde en belles jeunes filles
Que l'Italie; — il n'est pas de terre plus heureuse.
Assurément, quand Phébus voit ces beaux feux d'amour,
On comprend qu'il redouble les siens.

par ce, fort putains, ainsi que dit M. de Bèze en une épigramme, d'autant plus que le soleil qui est chaud et donne le plus, y eschauffe davantage les femmes. »

Dames Galantes, Discours I, *sub fine*.

La vraie pensée de Bèze, mal compris par Brantôme, est plus délicate : il adresse un compliment aux femmes d'Italie; et ce sont elles dont les feux doublent ceux du soleil.

XCV

DE COMA CANDIDÆ AD ZEPHYRUM

Aura nec nimio æstuans calore,
Aura nec nimio rigore frigens,
Sed verno comes ire sueta Phœbo :
Aura frigidula, aura mollicella,
Quæ sic lacteolæ meæ puellæ
Crines aureolosque, crispulosque
Audax exagitasque, ventilasque :
Ecquid, obsecro, dum per universum
Læta perstrepis et vagaris orbem,
Cernis candidula mea puella
Tenellum mage delicatulumque?
Sed, quæso, mihi dic et istud, Aura,
Dum tu sic temere hanc comam pererras,
Cincinnique agis hinc et inde nodos,
Non times, rogo, ne vel hinc vel illinc
Veloci miser impliceris ala?
Nam qui tam tenues tibi capilli,
Quæ molles adeo comæ videntur,
Non sunt, crede mihi, comæ aut capilli :
Sunt plagæ potius, quibus scelestus
Irretit miseros Cupido amantes,
Ut tela tenui sagax Arachne
Incautas solet occupare muscas.
Sic me, sic miserum Cupido cepit;

Sic tu, ni caveas, peribis, Aura :
Sed quam suaviter, o Dii, peribis!

XCV

LA CHEVELURE DE CANDIDE, AU ZÉPHYRE

Brise que n'embrasent pas d'excessives chaleurs,
Brise que ne glacent pas d'excessives gelées,
Ordinaire compagne des soleils de Printemps,
Brise fraîche, brise molle,
Dont l'audace ainsi soulève et ventile
De ma blanche maîtresse
Les cheveux dorés et frisés,
De grace, réponds-moi : quand par le monde
Joyeuse tu frémis et cours,
Vois-tu rien de plus tendre et de plus délicat
Que ma candide maîtresse?
Mais, ô Brise, dis-moi encore, je t'en prie :
Quand tu vas ainsi à la légère errer dans cette chevelure,
En chassant çà et là les boucles frisées et leurs nœuds,
Ne crains-tu pas, dis-moi, dans leurs mille réseaux
D'engager par malheur ton aile rapide?
Car ces cheveux qui te semblent si fins,
Ces crins qui te semblent si tendres,

Ne sont, crois-moi, ni crins ni cheveux,
Mais bien plutôt filets, dont ce scélérat
D'Amour enveloppe les malheureux amants,
Comme en ses toiles fines la sagace Arachné
S'empare tous les jours des mouches imprudentes.
Ainsi l'Amour me prit pour mon malheur;
Ainsi, tu finiras, ô Brise, si tu n'y prends garde :
Mais, ô Dieux! quelle douce fin!

XCVI

IN QUENDAM, AD POSTHUMUM

Cincinnatulus ille, cui undulati
Propexique humeros gravant cavilli,
Qui tersa cute, blæsulaque voce,
Qui pætis oculis, graduque molli,
Et pictis simulat labris puellam,
Heri, Posthume, nuptias parabat;
Cum nequissimus omnium sacerdos,
Urbanus tamen et facetus Hercle,
Utra sponsus erat, rogare cœpit.

XCVI

CONTRE UN QUIDAM, A POSTHUME

Ce petit maître, dont les cheveux
Ondulés et pendants courbent les épaules ;
Dont la peau luisante, la voix qui zézaie,
Les yeux en coulisse, la démarche efféminée,
Les lèvres peintes singent la femme,
Hier, Posthume, allait se marier,
Quand un prêtre, le plus méchant de tous,
Mais qui ne manque, pardieu! ni d'esprit ni d'enjouement,
Se prit à demander : « Laquelle des deux est le » futur ? »

XCVII

COMPARATIO AMANTIS CUM VENATORE (1)

Dum leporem nuper nemorosa per avia sector,
Antiquæ in mentem mi rediere faces.

(1) C'est au poëte que Pline le Jeune compare le chasseur. Lui-même réunit ces deux personnages. Emportant

Nec mirum, studio cum delectentur eodem,
Cui Dictynna placet, cui Cytheræa placet.
Ille etenim leporem sectatur, et iste leporem.
Res fugitiva lepus, res fugitiva lepos.
Venator casses, et casses tendit amator,
Quos sæpe incassum tendit uterque tamen.
Ex æquo pluvias et ventos spernit uterque :
Damnosos nutrit stultus uterque canes.
Attamen hoc distant, quod cum fera sternitur, alter
Præmia solliciti justa laboris habet :
Tum demum vero infelix superatur amator,
Cum similis victæ præda supina jacet.

XCVII

COMPARAISON DE L'AMANT AVEC LE CHASSEUR

Naguère je pourchassais un cerf par les chemins non frayés des bois :
Les amours d'autrefois revinrent alors à ma pensée.

tout son appareil de chasseur et d'écrivain, il prend dans ses filets trois sangliers, et des plus beaux, ma foi ! sans se déranger un instant de sa chasse intellectuelle, sans négliger de traquer les idées et de les fixer avec le style sur ses tables de cire. (*Épist.*, I, 6, à Tacite.)

C'était bien naturel : ne se plaisent-ils pas aux mêmes travaux,
Les amants de Dictynne et ceux de Cythérée ?
L'un poursuit le lièvre et l'autre la beauté :
Chose fugitive que le lièvre ; chose fugitive aussi, la beauté.
Le chasseur tend des filets ; il tend des filets, l'amant,
Mais souvent tous les deux en vain.
Tous deux également méprisent pluies et vents ;
Ces deux fous entretiennent une meute coûteuse.
Mais, ils diffèrent en un point : la bête abattue, l'un
Recueille le juste fruit de ses soucis et de ses fatigues ;
Au contraire, le malheureux amant est vaincu,
Quand sa proie, qui semble vaincue, gît couchée sur le dos (1).

(1) Je lis dans les Œuvres légères (?) de J.-B. Rousseau, à la fin des vers Latins intitulés *La Nymphe et le Satyre :*

Nais victorem Satyrum sic victa subegit.

« Ainsi Naïs vaincue a soumis le satyre vainqueur. »

XCVIII

IN NUPTIAS JANI GARNERI, ET MARGARETÆ URANIÆ

Redde tu mihi, Margareta, redde,
Redde, inquam, mihi, tu puella, Janum,
Janum quem violenta surpuisti.
At istis male sit genis rubellis,
Et istis quoque blandulis ocellis,
Et vobis quoque, vesculæ papillæ,
Et vobis quoque, crispuli capilli,
Meum qui mihi amiculum abstulistis.
Margaretula, tene, tene deinceps
Janus delicias suas vocabit,
Et hunc delicias tuas vocabis?
Totus ergo tibi, puella, Janus
Deinceps et vigilabit et quiescet?
Et si quando fores adibo Jani,
Non confestim aderit, velut solebat,
Sed prodibit anus scelesta tandem,
Herum quæ procul hinc abesse juret,
Intus cum foveat suos amores?
At Janum interea foris requiret
Frustra tota cohors amiculorum;
Cum Janus tamen aut labella bella
Miretur simul et suavietur,
Aut tractet lepidæ salax puellæ

Audaci teretes manu papillas;
Et quantum quoque distet hæc ab illa
Forsan discere curiosus optet.
At Jani interea ad fores sedebit
Frustra tota cohors amiculorum,
Cum fruare tuo, puella, Jano:
Et tanquam jocus hic sit insuavis,
Lucteris simul, et suavieris,
Mineris simul, atque blandiaris;
Donec deposito furore tandem
Janum suxeris, o puella nequam,
Audacemque tamen tuum esse Janum
Voce deficiente conqueraris.
At saltem, improba Margareta, fœdus
Hac tecum liceat ferire lege:
Janum fas tibi sit, puella, toto
Possidere die; frui in tenebris
Mi saltem liceat, puella, Jano.
Fallor, an tibi plus placent tenebræ?
Immo vis pariter diem atque noctem;
Et dat ille tibi diem atque noctem.
Nocte sit tuus ergo, sitque luce,
Dum, Jani unius in locum, quotannis
Des nobis alios, puella, Janos.

XCVIII

CONTRE LES NOCES DE JANUS GARNIER ET DE MARGUERITE URANIE

Rends-moi, Marguerite, rends-moi,
Rends-moi, te dis-je, ô jeune fille, Janus,
Janus que tu m'as violemment dérobé.
Je veux mal de mort à ces roses joues,
Aussi bien qu'à ces yeux caressants,
Et à vous, seins mignons,
Et à vous, cheveux frisés,
Qui m'avez pris mon Ami.
Petite Marguerite, n'est-ce pas toi, toi qu'à l'avenir
Janus appellera ses délices?
Et toi, tu vas l'appeler tes délices.
Ainsi tout à toi, jeune femme, Janus
Va désormais veiller et dormir;
Et si je frappe un jour aux portes de Janus,
Il ne se présentera pas sur-le-champ comme autrefois,
Mais je verrai s'avancer enfin une détestable vieille,
Pour me jurer que son maître est bien loin,
Quand il est là, caressant ses amours.
La troupe de ses chers amis
Aura beau chercher Janus en ville,
Cependant que Janus admire à la fois
Et baise de belles lèvres,

Ou que, lascif, il promène sa main audacieuse
Sur les seins arrondis de sa charmante maîtresse;
Et peut-être encore, curieux, veut savoir
La distance qui les sépare.
Aux portes de Janus aura beau se tenir assise
La troupe de ses chers amis,
Dans le temps où, jeune femme, tu jouiras de ton
Janus,
Et, comme si ce jeu te déplaisait,
Lutteras à la fois et baiseras,
Menaceras à la fois et caresseras,
Jusqu'à ce que, ta fureur enfin tombée,
Tu aies épuisé Janus, friponne;
Sans oublier de te plaindre d'une voix défaillante
De l'audace de ton Janus.
Du moins, méchante Marguerite, laisse-moi
Conclure avec toi ce traité :
Libre à toi, jeune femme, de posséder
Janus tout le jour : laisse-moi, jeune femme,
Jouir de Janus au moins dans les ténèbres.
Mais, est-ce que tu préférerais les ténèbres?
Et même veux-tu également le jour et la nuit?
Et lui, te donne-t-il et le jour et la nuit?
Qu'il soit donc à toi la nuit, à toi le jour,
Pourvu qu'au lieu d'un seul Janus, tous les ans
Tu nous donnes, jeune femme, d'autres Janus.

FIN

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

ÉPITAPHES

XVII, p. 86. — Guillaume du Bellay, Seigneur de Langey, fut nommé en 1537, par François Ier, vice-roi du Piémont.

« Entre grands points du capitaine qu'avoit M. de Langey, c'est qu'il dispensoit fort en espions. » (Brantôme, *Mémoires des Capitaines François*.)

Ce grand dépensier, dont la magnificence n'avait pas de bornes, quand il s'agissait du bien de son pays et de son roi, raille fort, dans ses *Mémoires*, la dépense fastueuse et vaine des courtisans au Camp du Drap d'or, « où plusieurs portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur les épaules. »

Ses frères lui firent élever un beau mausolée dans la cathédrale de St-Julien du Mans.

On pourrait lui faire un *Tombeau* littéraire de toutes les épitaphes qui l'ont pleuré et glorifié. Nous citerons seulement :

« Ci-gît Langey, dont la plume et l'épée
Ont surmonté Cicéron et Pompée. »

et le distique Latin de Joachim du Bellay :

Hic situs est Langæus! Ultra nil quære, viator :
Nil majus dici, nil potuit brevius.

« Ici fut déposé Langey! Ne va pas plus loin, passant :
On ne peut rien dire de plus fort, ni de plus court. »

ÉPIGRAMMES

XXIV, p. 136. — Ce madrigal est aussi menteur qu'une oraison funèbre. Brantôme nous apprend ce qu'il faut penser au juste de la royale beauté, dont Bèze voudrait faire l'Hélène de la Renaissance.

« J'ay ouy conter à Madame de Fontaine-Chanlandry, que la Reyne Eléonor, sa maistresse, estan habillée et vestue, paroissoit une très-belle Princesse, comme il y a encore plusieurs qui l'ont veüe telle en nostre cour, et de belle et riche taille; mais estant deshabillée, elle paroissoit du corps une géante, tant elle l'avoit long et grand ; mais tirant en-bas, elle paroissoit une naine, tant elle avoit les cuisses et les jambes courtes avec le reste. » (*Dames Galantes*, Discours II.)

Bèze, il est vrai, n'avait pas eu, comme Madame de Fontaine, la fortune de voir la reine en déshabillé.

XXIX, p. 141. — Tabourot traduit :

« Ainsi que ton tableau surpasse
La beauté des autres tableaux,
La beauté de ta face efface
Ton tableau, le premier des beaux. »

XXX, p. 143, vers 4.

« Renouvelons aussi
Toute vieille pensée, »

a dit Joachim du Bellay, donnant ainsi la formule de la Renaissance poétique au XVIe siècle.

XXXI, p. 144. — Cette épigramme, intitulée *Virtus,* devient *Religio* dans la seconde édition (1569). Ce seul changement de titre indique la conversion de l'Auteur.

Les termes de cette pièce sont ainsi modifiés : au second vers,

Religio, summi vera Patris soboles.

« La Religion, véritable fille du Père tout-puissant; »

et depuis le quatrième vers,

Quis liber hic? — Patris lex veneranda mei.

« Qu'est ce livre? — La loi vénérable de mon Père. »

Cur nudum pectus? — Decet hoc candoris *amicam,*

Vers plein de charme, où le converti s'est souvenu qu'il avait été l'ami de Candide.

« Pourquoi ce sein nu? — Cette nudité sied à l'amie de la candeur. »

Cur innixa cruci? — Crux mihi grata quies.

« Tu t'appuies sur une croix. Pourquoi? — La croix! C'est mon plus doux repos. »

Cur alata ? — Homines dóceo super astra volare.
Cur radians ? — Mentis discutio tenebras.

« Pourquoi ces ailes ? — J'apprends à l'homme à voler plus haut que les astres.
Ces rayons ? — Je dissipe les ombres de l'âme. »

Cur tibi mors premitur ? — Mors quia mortis ego.

« Tes pieds foulent la mort. — C'est que je suis la mort de la mort. »

XXXVIII, p. 156. — Tabourot, sieur des Accords, si souvent en désaccord avec le bon goût et la décence, le bizarre auteur des *Bigarrures* et *Touches*, donne deux traductions de cette épigramme, et la plus courte est la meilleure :

A Badin.

« Badin, mon livre te déplaît :
C'est donc signe qu'il est bien fait. »

Au mesme.

« Je scay bien que tu blasmeras
Mes escrits quand tu les verras,
Voire devant que de les lire :
Mais c'est tout un, car ton mesdire
Me fait croire à bonne raison
Qu'on trouvera mon livre bon. »

XLV, p. 166. — *Opimianum vinum* (Pline, Martial), excellent vin, récolté sous le consulat d'Opimius Nepos.

ERRATUM

Page 76, ligne 11, au lieu de : *Sublatum esse genus*, lire : *Sublatum esse gemis.*

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-Propos v

Recherches sur la Querelle des *Juvenilia*. . . xi

THEODORI BEZÆ VEZELII POEMATA 1

Théodore de Bèze à Melchior Wolmar 3

SYLVÆ 9

ELEGIÆ 29

ÉPITAPHES

I. De P. Stella 56

II. De Jean Vaillant 57

III. D'un Avocat. 58

IV. De Guillaume Budée 59

V. Du même. 60

VI. Du même. 61

VII. De Nicolas de Bèze. 63

Pages

VIII. De Catherine Tessée 65
IX. D'Antoine du Prat. 67
X. D'Eboanus de Hesse 68
XI. De Macutus Pomponius 72
XII. De Simon Grinée 77
XIII. Contre Cératin 80
XIV. De Jean Quélin 82
XV. De Jacques Belnens. 83
XVI. De René Gentil 84
XVII. De Guillaume de Langey 86
XVIII. D'Étienne Dolet 87
XIX. De Jean Dampierre 90
XX. De François de Bourbon, duc d'Enghien 92
XXI. De François de Valois, Ier du nom. 94
XXII. De François de Valois, dauphin . 97
XXIII. De Charles de Valois, duc d'Orléans 98
XXIV. Sur la mort de François Ier de Valois 100

ICONES. 102

ÉPIGRAMMES

I. Au Lecteur 106
II. Au même 107
III. Sur les deux soleils vus à Paris en 1539 109
IV. Contre Claude. 110

Pages

V. Des Commentaires de Melchior Wolmar sur la poésie d'Homère. 111
VI. Contre un panégyriste des ânes . . 112
VII. Contre l'Amour 112
VIII. Sur la Vénus de marbre, donnée au Roi par le Chevalier Renzo . . . 113
IX. A Charles-Quint, après son entrée dans Paris 114
X. A Louis Lefort 115
XI. Sur ma liaison avec Truchy . . . 117
XII. Contre Sapide. 118
XIII. Le petit livre de Théocrène 119
XIV. Contre Philène 120
XV. A ma Bibliothèque 122
XVI. A mes amis, sur le retour en France de mon bien cher précepteur Melchior Wolmar. 125
XVII. Éloge de Columelle. 127
XVIII. Sur Alde Manuce, le Romain . . . 129
XIX. A Candide 131
XX. Contre Sextus. 132
XXI. Contre Thaïs aveugle et Ponticus boiteux. 133
XXII. Contre Lupus 134
XXIII. Sur François Rabelais 135
XXIV. Sur Éléonore, reine de France . . 136
XXV. Contre Asinius 137
XXVI. Sur la trêve entre François et Charles. 138
XXVII. Sur la maladie de François, roi de France, et sa prompte guérison. 139

Pages

XXVIII. A Clément Marot. 140
XXIX. A Candide, sur son portrait 141
XXX. Étrennes à Truchy et à Dampierre. 143
XXXI. Portrait de la Vertu. 144
XXXII. Contre les esclaves du barreau . . 146
XXXIII. A Marianus 147
XXXIV. Sur le portrait d'Érasme 149
XXXV. Aux Muses 151
XXXVI. Contre Philène 154
XXXVII. A Tripuce, jurisconsulte d'Orléans 155
XXXVIII. Contre Philopatrus. 156
XXXIX. Contre le même 157
XL. Étrennes à Candide. 159
XLI. Sur Truchy et Lefort 160
XXLII. Contre Hubert 162
XLIII. Contre Ollus 164
XLIV. Sur Jean Second 165
XLV. A Fabullus. 166
XLVI. Contre Philène 167
XLVII. Horoscope de François de Valois, fils de Henri de Valois 169
XLVIII. Horoscope d'Isabelle de France . . 171
XLIX. Sur l'heureux avènement de Henri II 173
L. A Monsieur Quélin, du Parlement. 174
LI. A Ponticus. 175
LII. A propos de la victoire remportée sur le Marquis del Vasto, en 1544. 177
LIII. A Germain Vaillant 179
LIV. Sur François, roi de France. . . . 180
LV. Contre Paulin 181

Pages

LVI. Contre Cécilius 182
LVII. Contre Posthume 183
LVIII. Contre Bergedé 184
LIX. A Janus 185
LX. Contre Dédale 186
LXI. Sur François de Valois, roi des Français 188
LXII. Contre Zoïle 189
LXIII. A mes amis 190
LXIV. Contre Philène 192
LXV. Contre Poardus 193
LXVI. A Candide 194
LXVII. Sur la même 195
LXVIII. Sur la même 197
LXIX. A Chloris, sur la fausse nouvelle que Macutus Pomponius était mort dans les Alpes 198
LXX. A l'agrafe de Candide 201
LXXI. A Candide 205
LXXII. Contre Ligurinus 208
LXXIII. Au pied de Candide 210
LXXIV. A une femme 212
LXXV. Contre Gellia 214
LXXVI. A Candide 216
LXXVII. Contre Aula 217
LXXVIII. A Candide, convalescente de la jaunisse 218
LXXIX. A Gilles 220
LXXX. A Candide 221
LXXXI. A la même 222

Pages

LXXXII. A la même. 223
LXXXIII. A la même. 224
LXXXIV. A la Seine, à propos de la même Candide 225
LXXXV. A la même Candide 227
LXXXVI. A André Tiraqueau. 228
LXXXVII. Contre Spurinna 230
LXXXVIII. A Callartius, jurisconsulte. 231
LXXXIX. Sur un baiser de Candide 233
XC. Théodore de Bèze : son affection pour Candide et Audebert. . . . 236
XCI. Ponticus à Cornélius, contre le mariage 238
XCII. Cornélius à Ponticus, en faveur du mariage. 241
XCIII. Phillis et Damon 243
XCIV. L'Italie 245
XCV. La chevelure de Candide, au Zéphyre 247
XCVI. Contre un quidam, à Posthume . 249
XCVII. Comparaison de l'amant avec le chasseur 250
XCVIII. Contre les noces de Janus Garnier et de Marguerite Uranie. 25

NOTES SUPPLÉMENTAIRES 257

IMPRIMÉ

Par C. MOTTEROZ

Typographe à Paris, rue du Four, n° 54 *bis*

Pour ISIDORE LISEUX

LIBRAIRE-ÉDITEUR A PARIS

PETITE COLLECTION ELZEVIRIENNE

Nouvelles Publications :

LES DIALOGUES DU DIVIN PIETRO ARETINO, entièrement et littéralement traduits pour la première fois. Six volumes de 150 à 200 pages chacun. Prix . . . . . 125 fr.

Ce prix est réduit à 100 fr. pour les acquéreurs des trois volumes suivants :

NOUVELLES CHOISIES DE FRANCO SACCHETTI, traduites par Alcide Bonneau . . . . . 20 fr.

NOUVELLES DE BANDELLO, évêque d'Agen. Tome Ier. . . . . 15 fr.

ROLAND FURIEUX, poème de l'ARIOSTE, traduction littérale et juxtalinéaire par Alcide Bonneau, avec le texte en regard. Chants I à V. 15 fr.

DE SODOMIA *Tractatus, in quo exponitur doctrina nova de Sodomia fœminarum, a Tribadismo distincta, auctore* R. P. SINISTRARI DE AMENO . . . . . 5 fr.

Avis aux Collectionneurs : Tous ces volumes sont tirés à *trois cent cinquante* exemplaires seulement et ne seront pas réimprimés.

Paris. — Imp. Motteroz, 51 bis, r. du Four.

SM

APR 21 1966